ANNÉE Nº 193 — 1er OCTOBRE 1929

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



FRANCE : 5 FR. — ÉTRANGER : 6.50

LIBRAIRIE PLON

ROSAMOND LEHMANN

POUSSIERE

Roman traduit de l'anglais par JEAN TALVA

Grave, profond et ravissant roman, qui est comme l'*Education sentimentale* d'une jeune fille anglaise.

Les Nouvelles Littéraires. EDMOND JALOUX.

Conseillant vivement la lecture à ceux pour qui « la chose imaginée est la chose existante » et qui aiment à trouver, dans un roman, ce genre d'émotion à demi ravie, à demi inquiète qu'on éprouve lorsqu'on sent contre sa paume battre le cœur d'un oiseau prisonnier, et qu'on se demande alors si l'on n'a pas la main fermée sur son propre cœur.

Figaro. JEAN-Louis VAUDOYER.

Qu'est-ce donc que *Poussière ?* C'est un long, voluptueux, pathétique gémissement sur le néant de la beauté terrestre et la vanité des battements de notre cœur mortel.

Les Nouvelles Littéraires. SIMONNE RATEL.

Comment définir l'émotion extraordinaire que dégage ce livre. Elle dépasse le domaine littéraire et ne se compare qu'à l'émotion même de la vie, car c'est la vie même que traverse continuellement ce livre, le sens et le sentiment de la vie.

Candide. JEAN CASSOU.

Le PRIX HARPER à JULIEN GREEN

JULIEN GREEN vient de recevoir pour la traduction de .

LÉVIATHAN

(paru aux Etats-Unis sous le titre *THE DARK JOURNEY*), le prix Harper le plus important et le plus considéré des prix littéraires de l'Amérique du Nord. Ce prix est attribué avec de rares garanties d'impartialité puisque les membres du jury votent sans *connaître le nom des auteurs qu'ils ont à juger*, et qu'ils font leur choix *sans consulter leurs collègues, ni les éditeurs.*

Roman in-16 . .. . **12** fr.

DU MÊME AUTEUR .

MONT-CINÈRE

Roman .. .. **15** fr.

Dans la collection "l'Abeille Garance" avec cinquante pages inédites, sur fil .. .. **60** fr.

ADRIENNE MESURAT

Roman .. .. **12** fr.

P.N

LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT



P.N

L'AFFAIRE ROUSSAKOV

OU

L'U. R. S. S. D'AUJOURD'HUI [1]

Je dis bien : « l'Affaire Roussakov, ou l'U. R. S. S. d'aujourd'hui ».

Une « affaire », fût-elle des plus navrantes, si elle n'était qu'un cas isolé, si les traits qui la caractérisent ne révélaient pas l'esprit et les sentiments d'une large humanité, ne mériterait pas d'être rappelée ici.

Mais l'affaire Roussakov n'est qu'un symptôme. Des causes qui l'ont fait éclater au dénouement qu'elle vient d'avoir, en passant par les multiples péripéties de son développement, l'on trouve en jeu toute l'Union Soviétique : dans sa politique, dans son humanité et surtout, hélas, dans sa moralité.

Je ne suis pas allé vivre en Russie pour découvrir que les ouvriers de la « patrie prolétarienne » jouissent d'un bien-être *matériel* supérieur à celui qu'ont les ouvriers dans les pays bourgeois. Non. J'étais même prêt à fermer les yeux sur l'absence de *tout bien-être matériel* (ce qui n'est pas le cas). Mais j'étais fermement convaincu que du point de vue de la *justice élémentaire,* la « dictature du prolétariat » ne laissait rien à désirer : s'il est très difficile de créer du confort, rien, absolument rien n'empêche d'être *juste et honnête.*

La monstrueuse révélation !

Encore, si j'avais, au moins, la consolation inhumaine

de penser que *seule* la classe ennemie souffre de l'immoralité et de l'injustice « prolétariennes » ; encore, si je pouvais me dire, que l'ignominie a eu lieu dans le fond de la Sibérie. Non. *C'est la classe ouvrière qui est le plus frappée dans l'U. R. S. S. L'Affaire Roussakov a éclaté dans la seconde capitale de la Russie ; et des milliers d'affaires semblables éclatent ou sont étouffées d'un bout à l'autre de l'Union,* mais chaque victime ne trouve pas ce qu'a trouvé le vieux Roussakov : un défenseur qui remue ciel et terre, depuis le chef suprême de l'Union, jusqu'au dernier bureaucrate, pour mendier *justice, justice, justice.*

O Justice ! O Prolétariat ! Un prolétaire authentique, un homme qui est resté *homme,* après avoir gravi l'échelle de toutes les existences, un vieux frère qui est resté votre frère, vous maudit de tout son cœur et vous crie : *les « Affaires Roussakov », les milliers qui sont connues et les centaines de milliers qu'on ne connaîtra jamais, vous porteront malheur et vous livreront, sur toute la terre, au sort que vous réservez vous-mêmes à la pauvre vie humaine, dans le pays de la justice et de la Dictature du Prolétariat.*

Voici maintenant le visage de votre patrie :

J'ai fait la connaissance de Roussakov, par son gendre, l'écrivain Victor-Serge (Kibaltchitch), en novembre 1927, lors de notre visite officielle à Leningrad. Le vieux Roussakov, dont la famille est de six membres, et Victor-Serge avec sa femme et leur garçon, habitent un même appartement, au 19 de la rue Jéliabov.

C'est la jalousie des « jeunes communistes », excitée par cet appartement de onze pièces, qu'on trouve à l'origine de l'odieuse provocation, aujourd'hui devenue une véritable *affaire.* Certes, l'appartement est grand et beau ; mais pour la beauté, le vieux n'y peut rien, puisqu'il l'occupe légalement ; pour l'étendue il est moins coupable encore : *ils sont neuf personnes à ne détenir que quatre pièces et un petit cabinet ; les autres chambres, qui appartiennent*

à la Coopérative du Logement (le Jakt), sont occupées par les membres de cette coopérative.

Comment me serais-je douté qu'une question d'appartement prendrait un jour des proportions telles, que l'on en viendrait à demander publiquement la mise à mort d'un homme innocent, de celui, justement, qui couche sur un grabat, dans un cabinet obscur dissimulé derrière la salle de bains ?

Enthousiaste, épris de l' « œuvre socialiste », et tel qu'ils me voyaient lors des fêtes du dixième anniversaire, les pauvres diables ne me confièrent pas grand'chose de leurs soucis. J'appris seulement que, Victor-Serge étant un opposant (peu dangereux), les siens ne pouvaient s'attendre qu'aux rigueurs d'un régime, impitoyable à l'égard de tous ceux qui ne sont pas dans la « ligne ». Or, justement, le vieux Roussakov était encore moins dans la ligne que son gendre.

Travailleur manuel depuis plus de quarante ans, révolutionnaire indépendant depuis toujours, Alexandre Ivanovitch Roussakov n'est autre que le brave juif Josselévitch, ouvrier teinturier, de Rostov. Pendant la révolution de 1905, il prend part à la défense du quartier juif de cette ville contre les attaques des cent-noirs, voit sa demeure saccagée et se sauve dans le monde. Il roule sa bosse pendant quinze ans, traînant avec lui une femme vaillante et sept enfants, la plupart en bas âge. Et il reste révolutionnaire, il mène partout sa petite agitation.

Il la mène à Marseille, où il demeure longtemps, rafistolant les vêtements des marins et n'oubliant jamais, lors de la livraison, de chantonner à ses clients sa vieille chanson de Juif errant, que les pogroms ont chassé. Si bien qu'en 1919, le gouvernement français le trouve indésirable, l'enferme dans un camp d'internement et l'échange, en compagnie de plusieurs autres détenus, contre des officiers français, otages des bolchéviks.

Arrivé à Pétrograd avec toute sa marmaille, Roussakov

pleure de joie et baise la terre de la Révolution. Organisateur et travailleur infatigable, il dote la ville aux abois d'une blanchisserie *qui marchait, nom de Dieu !* s'écrie-t-il. Puis, il crée deux « Maisons d'Enfants ». Puis...

C'est tout. La « terre de la Révolution » n'a plus besoin d'une semence de cette qualité ; quand il sera traîné à la barre de la « justice » soviétique, l'accusation reprochera à Roussakov d'avoir, en qualité de directeur de la blanchisserie, *travaillé comme tous ses camarades ouvriers :* « C'est encore un mauvais exemple ! lui lancera le camarade président du tribunal. Vous étiez directeur. Vous n'aviez pas à travailler ».

Tel a probablement été l'avis des communistes de la nouvelle « ligne », qui écartèrent un directeur coupable de donner de tels exemples. Que deviendrait l'Union Soviétique, si tous les directeurs, présidents, secrétaires et autres bureaucrates, se mettaient au travail, comme de simples ouvriers ?

Devenu simple outil, roulant d'une usine à l'autre, Roussakov ne s'en fait pas.

« Pour moi, ça revient au même, me dit-il. Directeur, mes enfants n'avaient pas de souliers ; ouvrier, ils n'en ont pas davantage. Quant au morceau de pain que je leur dois, pour ça, mes bras sont encore bons. Et d'une façon ou d'une autre, je ne demande qu'une chose : que je puisse gagner ma vie, pour moi et pour ma famille, comme je l'ai toujours fait. C'est tout, fichez-moi la paix ! »

Ici commence le drame.

Dans tout pays bourgeois, un travailleur qui ne demande qu'à gagner son pain, et puis qu'on lui fiche la paix, ça ne tire pas à conséquence. Il n'en va pas de même dans la « patrie du prolétariat ». D'abord, la paix n'existe pour personne en Russie, même pas pour le bureaucrate, qui passe jour et nuit à se demander s'il est bien « dans la

ligne », s'il ne s'est pas déplacé par hasard d'un millimètre pendant son sommeil, ou pendant qu'il s'est mouché. Quant au pain, c'est la grosse affaire.

Le pain, c'est toute la vie, quand la vie n'est plus qu'un enfer. Quand le droit de penser et de bouger n'est plus qu'un souvenir, avoir le pain assuré, c'est énorme, c'est tout. Le dictateur le sait. Il enfonce sa main, noire ou rouge, dans le ventre de l'homme et lui fait comprendre ceci : « Mourir, c'est peu de chose. N'importe qui en est capable, cela se voit pendant les guerres et les révolutions. Vivre affamé et sans abri, c'est bien pire. Aussi, comme j'ai besoin de gouverner, je te demande ce que tu penses. Et selon ce que tu penses, tu auras ou tu n'auras pas le pain et l'abri.

— Ce que je pense ? fait le bureaucrate. Mais je ne pense rien et je vous demande de me dire ce que je dois penser. Surtout, rappelez-le moi tous les jours.

— Ce que je pense ? réplique Roussakov. Eh bien, je pense que vous êtes des salauds, des bandits, qui pliez tout le monde à votre seule volonté, qui monopolisez tous les moyens d'existence, qui affamez celui qui ne danse pas au son de votre flûte et le jetez en prison quand il proteste à la face du ciel. — Voilà ce que je pense. »

Dites avec la franchise qu'on voit, ces paroles-là, *rien que ces paroles,* n'entraînent nulle catastrophe dans les pays que le diable a bien voulu préserver d'une dictature. Tout au plus, vous arrive-t-il d'être appelé « rouspéteur », et mis à la porte. La belle affaire ! On dit en Roumanie : *Pourvu qu'il y ait le lac ; des grenouilles, tant qu'on en veut !*

Pourvu que je sois un ouvrier capable et qui veuille travailler. Du travail, s'il n'y en a pas autant que de grenouilles, l'on en trouve quand même toujours. Ouvrier éternellement « rouspéteur » — tels les braves Roussakov, qu'on mate en Russie à coups de trique, — plus d'une fois par mois, il m'est arrivé, trente ans durant,

de crier contre une injustice, de me défendre ou de prendre la défense d'un autre et de cracher mon venin à la figure du « singe » ou à celle de son valet. Eh bien, le plus grand malheur qui ait pu me frapper, ç'a été de recevoir mon congé ou, plus souvent, de faire mon baluchon, sans plus attendre le désagréable coup de pied. Une fois dans la rue, — cette rue bien plus large, bien plus belle quand vous sortez du bagne, — j'allais faire ma petite promenade d'homme libre ou qui s'imagine qu'il l'est, le temps d'avaler mon amertume, puis je passais mon nez par l'ouverture d'un nouveau guichet : « Bonjour monsieur, vous embauchez ? »

C'était tout, et c'était parfois assez amer.

Je ne savais pas qu'il pouvait y avoir pire.

Ce mal suprême, hommage à l'inépuisable égoïsme humain ; ce crime de lèse-humanité, que la pensée universelle marquera un jour de son fer rouge ; ce comble du banditisme et de la terreur, a trouvé sa parfaite expression dans l'*Union des républiques soviétiques socialistes*, sous le régime de la soi-disant « *Dictature du Prolétariat* ».

Tyrans qui écrasez la vie ! croyez-vous que toutes les gueules mangent du foin ? que toutes les lèvres peuvent être cadenassées ? que toutes les consciences peuvent être endormies ? et que plus jamais une voix ne retentira dans votre désert ?

Tout le monde sait ce qu'est le *Parti Communiste :* une arme de lutte pour la prise du pouvoir par le prolétariat, dont le levier de commande est à Moscou. Mais le monde ouvrier sait-il ce que sont les *Syndicats Rouges ?*

Avant la guerre, quand il n'existait ni rouge, ni blanc, ni noir, il y avait les syndicats ouvriers tout court, qui luttaient contre le patronat. Je demande : « *Contre qui uttent dans l'U. R. S. S. les syndicats rouges ? quelle est la*

raison de leur existence, et de leur force immense, dans le pays où le patronat n'est plus qu'un souvenir ? »

En voici la raison : c'est pour détenir *tous les moyens* par lesquels un travailleur pourrait gagner sa vie ; c'est pour ne distribuer le travail que selon la façon dont pense celui qui veut manger en travaillant. Ce sont les syndicats rouges qui font la loi dans l'usine, la fabrique, l'atelier, le magasin, le bureau, le logement, *partout*. Personne ne peut trouver embauche, autrement que par le syndicat. Une fois chassé du syndicat, il ne vous reste plus qu'à vous brûler la cervelle : toute activité lucrative, toute possibilité de gagner votre vie, vous sont refusées.

Que l'on songe à l'épouvantable puissance, ainsi placée entre les mains d'hommes auxquels les écoles officielles apprennent que *la morale et l'honnêteté* sont des « préjugés bourgeois », et que seul le *matérialisme* a force de loi sur terre.

Cela dit, levons le rideau.

*
* *

Le 1er février 1928, démoralisé, vaincu par trop de déceptions, je venais d'achever les préparatifs de mon départ de Russie et je me trouvais dans ma chambre de l'hôtel Passage, à Moscou, quand voici Victor-Serge qui entre, calme, mais pâle comme la mort.

« Voilà, fait-il, en se laissant tomber sur une chaise : maintenant c'est à notre tour d'être dévorés. »

Et il me lit une dépêche que les siens venaient de lui envoyer de Léningrad. Il était question d'un article abominable, paru la veille dans le plus grand organe régional du parti, *Leningradskaïa Pravda*, la *Pravda* de Léningrad. Le vieux Roussakov y était dénoncé à la vindicte publique comme un ennemi du prolétariat. On demandait son arrestation immédiate et un châtiment exemplaire. Quel châtiment ? Eh bien, le titre de l'article l'indiquait nettement : *Kalganovskaïa paroda*, c'est-à-dire : *de l'engeance*

de Kalganov. Or, Kalganov, fils d'un ancien propriétaire et assassin d'un président de coopérative, avait été fusillé quelques semaines auparavant.

Les bras ballants, le regard fixé au sol, Victor-Serge semblait anéanti.

« Voyons, lui dis-je. Tu ne vas pas me faire croire que quelqu'un au monde puisse confondre notre vieux Roussakov avec le blanc Kalganov. Ce n'est qu'une sinistre farce. »

Il posa sur moi des yeux éteints :

— Mon pauvre vieux... Tu connais aujourd'hui ce pays comme peu d'hommes le connaissent, mais personne ici n'a voulu te dire jusqu'où peut aller la puissance du mal. Nous avons tâché de t'épargner cela. Maintenant, le mal te saute dessus, malgré nous tous. Pourquoi n'es-tu pas parti huit jours plus tôt ?

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de ceci : dans l'U. R. S. S., quand on est aux prises avec un individu *isolé,* ça va ; les forces sont égales. Mais quand c'est *une ou plusieurs organisations,* — comme c'est aujourd'hui le cas, — qui s'attaquent à un seul homme, l'homme est perdu. C'est le pot de fer contre le pot de terre.

Nous allâmes chercher l'article. Le voici :

DE L'ENGEANCE DE KALGANOV.

Il y a quelques semaines, l'on a fusillé à Moscou Alexandre Kalganov, fils d'un ancien propriétaire, qui avait tué le président de la coopérative de logement Karavaiev. L'exécution de Kalganov a été un avertissement brutal adressé à l'élément koulak et nepman, en regain d'activité.

Mais il semble que la fin de Kalganov n'ait pas exercé sur tout le monde l'action préventive attendue.

Le 26 de ce mois, la camarade Marie Sviertsiéva, membre de la direction de la maison N° 19, rue Jéliabov, entra dans l'appartement du citoyen Roussakov, pour examiner les réparations

qui venaient d'être exécutées. Le citoyen Roussakov, locataire principal, s'approchant de Sviertsiéva, lui demanda grossièrement pourquoi elle était venue. Sur sa réponse, qu'elle était venue comme membre de la direction, il se jeta sur elle avec des cris et des injures : « Dans votre direction, tous sont des bandits et toi aussi. »

Pour soutenir Roussakov, des chambres occupées par lui sortirent trois femmes et un homme élégamment vêtu, qui se mirent aussi à offenser Sviertsiéva. Quand Sviertsiéva demanda au citoyen qui venait de l'aborder, de quel droit il l'offensait, l'inconnu répondit qu'il était écrivain et que les lois n'étaient pas écrites pour lui. Ensuite, posant le doigt sur l'ordre du drapeau rouge, dont était décorée la camarade Sviertsiéva, l' « écrivain » s'écria : « Les gens qui portent ces ordres-là, nous les avons fusillés par paquets. »

Les agresseurs ne s'en tinrent pas longtemps aux paroles. Une des femmes, la fille Roussakov, prit Sviertsiéva par l'épaule, tandis que Roussakov la frappait au visage. Puis tous les cinq, Roussakov en tête, traînèrent Sviertsiéva, par le corridor, jusque dans l'antichambre, en la frappant avec tout ce qui leur tombait sous la main. Roussakov cognait sur Sviertsiéva à coups de poing, sa fille avec on ne sait quel objet lourd et l' « écrivain » cherchait tout le temps à lui arracher l'ordre du drapeau rouge. Sviertsiéva perdit connaissance et ne revint à elle, que sur les marches couvertes de crachats de l'escalier.

En revenant à soi, la camarade Sviertsiéva, soutenue par les habitants de la maison, alla à l'hôpital Pérovskaïa trouver un médecin qui constata sur son corps de fortes contusions, des épanchements de sang, des bleus et des égratignures. Sa robe était déchirée. L'ordre du drapeau rouge était tordu.

Qui est *Roussakov ? Sur les onze chambres de son appartement, il en loue 9 sur lesquelles il spécule comme il veut.* Dans une des chambres louées par lui, habitent deux komsomolki [1], émigrantes de Roumanie, *qu'il a, plus d'une fois, rouées de coups et terrorisées, au point qu'elles craignaient d'en faire la déclaration à qui de droit. Dans les réunions de la maison, Roussakov suit toujours une ligne anti-soviétique manifeste, fait des scandales, du*

1. Jeunes communistes.

désordre et essaye de briser les réunions. Il est venu de France, où il possédait un atelier de chapeaux.

Et qui est *Sviertsiéva ?* Voici quelques brèves données sur sa biographie de classe bien caractérisée. Vingt ans d'ancienneté comme ouvrière, l'une des organisatrices du premier congrès de femmes en 1918. Pendant la guerre civile, elle sert dans l'armée rouge comme cavalier. Elle travaille ensuite illégalement en Pologne. Pour ses mérites militaires, elle est décorée de l'ordre du drapeau rouge. Membre du Soviet de Léningrad, membre du parti.

Telles sont les biographies de classe de l'agresseur et de la victime. Il est absolument clair que dans le corridor à moitié noir d'un *appartement bourgeois* a eu lieu une rixe de classe bien caractérisée.

Roussakov est fait de la même pâte que l'assassin fusillé Alexandre Kalganov. Ennemi acharné de la société prolétarienne, lésé dans ses intérêts personnels, il a essayé de faire passer sa haine sur la militante sociale Sviertsiéva. L'agression de Roussakov armé de ses poings, tout comme celle de Kalganov, armé d'un couteau à cran d'arrêt, c'est une tentative d'attaque des éléments koulaks et nepmans contre nos rangs et notre travail créateur.

L'opinion prolétarienne exige l'arrestation immédiate de Roussakov. Il faut un large procès qui soit aussi exemplaire et qui porte le même caractère d'avertissement que le procès de Kalganov à Moscou.

Il faut châtier sévèrement les ennemis du prolétariat, opérant sur le front du logement et de la vie quotidienne, qui attaquent nos militants à coups de poing ou de couteau.

L'affaire Roussakov doit être tirée du corridor ténébreux d'un *appartement bourgeois* ; un large procès exemplaire, suivi d'une sévère sentence, ôtera aux autres l'envie de l'imiter.

TOUR.

Ainsi, *l'opinion prolétarienne exigeait l'arrestation immédiate de Roussakov*, que le camarade Tour dépeint comme on vient de le voir, *sans l'avoir jamais vu ni interrogé, sans rien savoir de sa vie, sans avoir jamais mis le pied dans son logement, sans avoir assisté à la scène de l'agression.*

J'en demande pardon aux ouvriers qui me lisent ; mais d'une telle « opinion prolétarienne », sortie de la poche des *Tour*, des *Mour* ou des *Cour*, je me fiche autant que de l' « opinion » dont parle la presse bourgeoise, démocratique ou réactionnaire, par la bouche de ses Tour à elle.

« Maintenant, dit Victor-Serge, voici la suite logique : pluie de « résolutions » d'usine et autres ; arrestation du vieux, de ma compagne et peut-être de moi-même ; notre expulsion du logement qu'on veut nous arracher depuis si longtemps ; enfin, « procès et châtiment exemplaires ».

— Maintenant, dis-je, nous allons déballer nos effets, prolonger nos visas et nos billets, et remettre notre départ jusqu'à nouvel ordre : qu'en dis-tu, ma compagne ?

— C'est ce que je pensais moi-même. »

Quel bonheur, dans la détresse, d'avoir près de soi une grande compagne de vie !

Nous nous concertons sur la manière dont il faut s'y prendre pour agir au plus vite. On doit surtout empêcher à tout prix l'arrestation de Roussakov, qui en entraînerait d'autres et déclancherait cette averse d'articles démagogiques, bien connue dans l'U. R. S. S., qui alimente la plèbe et permet au pouvoir de *tenir*.

A ce moment, Victor-Serge reçoit la première lettre, venue de chez lui. La vérité : il n'y a eu qu'une affreuse provocation de la part de la cavalière rouge Sviertsiéva, qui sans provocation, s'est jetée à coups de poing sur la femme de Victor, et lui a mis le visage en sang. Nous courons !

Le docteur Nikolaenko, anarchiste et *homme*, de retour de la frontière de Mongolie où l'avait envoyé le gouvernement soviétique, se trouvait alors à Moscou. Il connaissait Roussakov mieux que moi, ayant été son compagnon d'internement, à Marseille, et ayant fait partie lui-même du groupe échangé contre les otages français. Une photographie de l'époque le représente, ainsi que Roussakov, Victor-Serge et quelques autres détenus politiques, devant la porte de leur prison, encadrés par des soldats sénégalais.

(Plus tard, un camarade juge, auquel nous soumettrons ce détail du passé révolutionnaire de Roussakov, contestera l'authenticité du document, en nous objectant, à notre grande hilarité, que *les Sénégalais ne lui paraissent pas assez noirs !*)

Au « Petit Paris », — cette unique oasis de libre discussion dans Moscou la tyrannique, — Pierre Pascal, le docteur Nikolaenko, Victor-Serge et moi, tenons conseil. Pascal et le docteur sont sceptiques, abattus :

— Rien à faire. On ne peut que se laisser dévorer.

— Mais, dis-je, on peut au moins secouer les mains et les pieds vigoureusement, comme lorsqu'on tombe à l'eau.

— Ça dépend de ce que tu entends par « secouer les mains et les pieds ». Dans les eaux soviétiques, à trop bouger, on n'arrive qu'à être étouffé plus vite.

Mais Victor-Serge est de mon avis et nous tombons tous d'accord, pour bombarder le pouvoir de télégrammes, que chacun rédige à sa façon.

Les dépêches suivantes sont donc expédiées de Moscou, le 1er février 1929. Par le docteur Nikolaenko :

Rédaction de la « Pravda » de Léningrad. — Connaissant depuis vingt ans par notre vie communiste d'émigrés en France l'ouvrier révolutionnaire Roussakov, je proteste avec indignation contre l'article calomnieux de Tour et j'exige une enquête impartiale.

Victor-Serge télégraphie :

Rédaction de la « Pravda » de Léningrad. — Je proteste contre la campagne ignominieuse et calomnieuse faite dans la *Pravda* de Léningrad, sous la signature de Tour, contre le vieil ouvrier, émigré politique, Roussakov. Cette campagne succède à une longue série de mesquines provocations provenant d'une komsomolka du type Smolensk [1] à seule fin d'obtenir une chambre

1. Pendant deux ans (1926-1928) les plus hautes autorités soviétiques de Smolensk — magistrats, milice, guépéou, syndicats — ont impunément pillé la ville, détroussé les habitants, violé les femmes.

par la force, provocations qui ont amené une agression contre ma femme à son propre domicile.

Et moi :

Au président du v. t. s. i. k. de l'U. R. S. S. Kalinine. — La *Pravda* de Léningrad a publié sous le titre *Kalganovskaia Paroda*, contre le vieil ouvrier révolutionnaire Roussakov que je connais bien et dont l'innocence est facile à prouver, un article calomnieux qui constitue une intolérable provocation aux persécutions judiciaires et autres. Devant quitter l'U. R. S. S. dans 48 heures, je fais appel à votre esprit de justice et demande pour cette famille de travailleurs une réparation publique.

A la « Pravda » de Leningrad. — Au sujet de l'article *Kalganovskaia Paroda*, paru dans votre organe, je vous prie de prendre connaissance de ce qui suit :

Je connais la famille Roussakov, pour avoir vécu chez elle à Léningrad ; je suis absolument convaincu, non seulement de son innocence, mais aussi des persécutions dont elle est victime. Sachez que je suis prêt à agir avec la dernière énergie, ici et à l'étranger, contre de telles ignominies.

Ces télégrammes furent envoyés dans le courant de l'après-midi. Celui qui était destiné à Kalinine mit en émoi les employées du télégraphe, qui me connaissaient bien. Ce n'était pas la première fois que le cas se présentait. Mais je n'avais pas encore importuné le Président de l'Union. Où le trouver ? On appelle un chef, un autre. On téléphone à droite, à gauche :

« Il y a un télégramme pour *tovarichtch* Kalinine.

— Envoyez-le à la Centrale. »

Les employées rient tout bas. Je ris comme elles, malgré mon cœur, qui ne s'attendait pas à un tel coup et n'avait aucune envie de rire.

Le lendemain, à dix heures, je reçois le premier signe de réaction. Mais quelle réaction ! C'est la rédaction moscovite de la *Leningradskaia Pravda* qui me demande, incrédule, *si c'est bien moi qui ai envoyé un tel télégramme* au grand

organe régional du parti ; à Léningrad on ne le croit pas.

Alors je n'y peux plus tenir. Oubliant que je téléphone en plein couloir de l'hôtel, je me déchaîne comme un homme qui n'a plus rien à perdre, puisque la foi est perdue :

« Ah, vous croyez à une mystification ! Ah, l'on est peu habitué ici à voir les gens lever la tête !

— Non... mais... « Protester, ici *et à l'étranger* », « *ignominies* »... Ça nous paraît un peu fort.

— Ça vous paraît un peu fort ! Eh bien, tas de salauds ! assassins d'ouvriers ! — Oui, ce sont des *ignominies*, ce que vous faites, et je protesterai ici et à l'étranger ! »

Je hurle ainsi pendant dix bonnes minutes, sans plus laisser parler mon invisible interlocuteur, sans même savoir s'il m'écoute encore. Les portes du couloir s'entrebâillent. Je sens, plutôt que je ne vois, des yeux grand ouverts, qui me regardent un instant et disparaissent.

Enfin je m'arrête. La voix du rédacteur conclut :

« C'est bien, camarade Istrati, je rapporterai ce que vous venez de me dire. Moi, je n'y suis pour rien. »

Quand je rentre dans ma chambre, je trouve ma compagne toute heureuse. Mais Victor-Serge est terrifié :

« Eh bien ! Jamais personne n'a eu jusqu'ici l'audace de dire aux soviets ce que tu viens de leur lancer à la figure. Pour n'importe qui d'entre nous, ce serait la Sibérie, sans plus. »

Qui voudrait jamais croire que le premier effet du progrès social est que l'on ne peut plus se traiter, entre frères de lutte, *d'assassins et de bandits !* ce que les bourgeois les plus rétrogrades se crient l'un à l'autre tous les jours, sans, pour cela, risquer le moindre voyage vers quelque Sibérie ? En quoi consiste-t-il, alors, ce droit de critique, ce droit de contrôle, ce prétendu pouvoir donné à l'ouvrier de parler librement chez lui ? Est-ce là un progrès ou une barbarie digne de l'Inquisition, quand toute liberté morte, les plus abominables crimes, les plus monstrueux abus

de pouvoir, s'épanouissent comme un nid de vipères au soleil, s'attaquent à l'homme et le dévorent, dans un silence de cimetière ?

Je raconte en détail cette page de ma vie, non pour m'en enorgueillir, car je suis un vaincu, mais pour que l'humanité laborieuse et révolutionnaire puisse en tirer le plus d'enseignements possible, au profit de ses luttes de demain : oxygène pour les flammes de la générosité humaine.

Après m'être tu pendant un an, je ne suis pas ici pour miauler ma révolte. Des yeux que je n'oublierai jamais, des voix qui tonnent encore dans mon cœur, m'ont jeté sur les épaules des charges qui m'écrasent et que je ne peux plus soutenir. Je vois surgir sur mon papier l'image de ces hommes hâves, squelettiques, aux regards de fous, chancelant de colère autant que de privations, qui me disent :

« A la façon dont nos *Pravda* parleront de toi, nous saurons si, à l'étranger, tu as tenu parole ou si tu n'es qu'une fripouille. »

Ils n'étaient pas des « blancs », ces hommes-là. C'étaient des émigrés politiques, — ces « *polit-émigrant* », épaves du fascisme — qui errent par dizaines de milliers, dans l'Union, où les pires canailles vivent confortablement au « *Liouxe* », parce qu'elles sont « dans la ligne ». C'est un de ces errants à quatre-vingt-dix kopeks par jour, qui m'a crié une fois :

« Dis à nos camarades de là-bas, qu'ils doivent toujours défendre l'U. R. S. S. au prix de leur vie et mourir en la défendant. Mais qu'ils ne fassent pas comme nous : qu'ils ne viennent pas ici, *s'ils sont révolutionnaires*, goûter au pain de la Révolution. »

C'était un de ces « rouspéteurs » à la Roussakov.

« Oui, je proteste contre l'iniquité ! s'écriait-il. Pourquoi suis-je révolutionnaire ? Si j'étais de ceux qui plient et se taisent, je ne serais pas ici maintenant et je me trouverais

moins malheureux en obéissant aux bourgeois qu'aux soviets, car rien, sinon le droit de parler, ne me manquait dans mon pays. Et je ne savais pas, en me réfugiant ici, que le droit de parler meurt sous toutes les dictatures. »

*

La journée du 2 février, je la passe accroché au téléphone. Je trace — pour la justice, pour la presse et pour la Présidence — la vraie physionomie de Roussakov. Je raconte la vie de l'homme et du révolutionnaire ; je place dans son vrai jour l'acte de banditisme, auquel s'est livrée l'hystérique Sviertsieva, décorée de l'ordre du drapeau rouge. Je conclus : *Si je mens et si vous me prouvez que Roussakov est le « contre-révolutionnaire » décrit par Tour, je veux bien être fusillé en même temps que lui.*

J'espère qu'on ne peut pas être plus net.

Un article dans la poche, nous allons rendre visite à quelques-uns de ces « grands amis », rédacteurs en chef, qui m'ont si souvent demandé d'écrire pour leurs journaux. La rédaction de la *Komsomolskaïa Pravda*, — le plus important journal de Moscou, après la *Pravda*, — me reçoit avec des cris de joie :

« Alors ! Vous nous apportez quelque chose ?

— Justement : je viens vous apporter un article. Le voici. Il est modéré, court, et je vous prie de me le publier tout de suite, *sans rien y changer*. C'est une grave question ; je compte sur vous. »

Un coup d'œil sur mon papier, et voilà que tous les nez se baissent vers le sol. Néanmoins, l'on me promet de le faire passer tel quel.

Ils ont tenu leur promesse, on va voir comment. Je publie ici cet article, pour permettre à chacun de se faire une idée de l'arbitraire communiste, et de l'impossibilité dans laquelle se trouve un ouvrier de se défendre, lorsqu'une organisation l'accable de mensonges.

Je mets en *italiques* les passages supprimés par la rédaction.

L'AFFAIRE ROUSSAKOV.

Depuis une année je parcours l'U. R. S. S. en tous sens. Je suis plusieurs fois passé par Léningrad. *Je m'y suis reposé plusieurs fois, auprès d'un ami, écrivain français, au sein d'une famille de braves gens.* J'ai connu là les soucis et les joies d'un vrai prolétaire russe, qui a longtemps lutté contre la misère, dans bien des ports du monde, à Hambourg, à New-York, à Buenos-Ayres, à Marseille. Chassé de Russie en 1905, *par les pogromes et la répression*, il avait fini par se fixer en France. Il y vécut de longues années, nourrissant avec peine, du travail de ses mains, sept enfants (j'en connais six personnellement) et consacrant ses soirées au syndicat des marins russes. Au temps de l'intervention en Russie, l'agitation à laquelle il se livrait lui valut d'être expulsé de France avec toute sa famille. Il arriva à Pétrograd en plein hiver 1919 en qualité « d'otage bolchévik » échangé contre des officiers français arrêtés en Russie. *A l'heure de la famine et du péril mortel, ce vieil ouvrier amenait avec bonheur six de ses enfants au pays de la Révolution.*

A Léningrad, il fut successivement organisateur *de maisons d'Enfants, gérant* d'une grande maison d'Enfants installée à l'hôtel de l'Europe, directeur d'une blanchisserie. Puis il resta assez longtemps sans travail. Depuis près de deux ans il est ouvrier à la fabrique de confection *Samoïlova.* Son stage d'ouvrier est de plus de quarante ans. C'est un homme encore vigoureux et qui garde de son passé d'agitateur un franc-parler souvent courageux.

Il appelle Alexandre Ivanovitch Roussakov. Il habite à Léningrad, rue Jéliabov, nº 19, KB. 4.

J'ai quitté sa famille le 30 décembre. Je la connais bien. Je l'ai vu vivre. J'étais au courant de ses petits ennuis. Je savais qu'une komsomolka, habitant le même logement, *l'obligeait depuis des mois* à soutenir des procès *et le dénonçait même comme un criminel,* pour le chasser d'une chambre — qui est plus exactement un coin de corridor, derrière une salle de bains — où il dort, et la lui prendre. Je sais que la crise des logements est grave dans l'U. R. S. S. et que les histoires de ce genre ne sont

malheureusement pas rares. Mais voici que l'on me communique un article révoltant publié par la *Pravda* de Léningrad, le 31 janvier, sous le titre KALGANOVSKAIA PARODA, sur cette affaire. *Je rencontre ici deux écrivains français — Pierre Pascal et Victor-Serge, habitant la Russie de longue date et qui connaissent très bien l'ouvrier Roussakov. Je rencontre un médecin qui le connaît depuis vingt ans, le docteur N. Je constate avec eux que l'article de la « Pravda » de Léningrad est une inqualifiable agression morale. Et j'en suis à me demander comment une chose pareille peut se passer dans la seconde capitale de l'U. R. S. S. ? Comment se peut-il qu'on puisse calomnier, traquer, dénoncer ainsi au mépris et à l'hostilité de la population, comme un malfaiteur, comme un contre-révolutionnaire, un vieil ouvrier révolutionnaire, dont le passé et le présent sont irréprochables ?* L'article de la « Pravda » le qualifie de « koulak », de « nepman », de « contre-révolutionnaire » ! *Trois* mensonges inadmissibles et dangereux. *Je ne savais pas qu'il était permis de jouer ainsi avec ces mots. L'article le présente encore comme un « spéculateur ». Quatrième mensonge. Comme « ancien propriétaire d'une chapellerie en France ». Cinquième mensonge. Comme le « persécuteur de deux jeunes communistes bessarabiennes ». Sixième mensonge. Je ne dis rien du ton et des conclusions de l'auteur, qui compare l'ouvrier Roussakov à un assassin récemment fusillé !*

On l'accuse avec sa famille d'avoir brutalisé une communiste venue dans son logement. Par malheur pour ceux qui montent cette histoire, je connais trop bien les gens dont il s'agit. *Cet incident a commencé par des violences exercées contre une jeune femme, probe et cultivée, la femme d'un mien ami, que je sais incapable de violences contre qui que ce soit. Elle a été insultée, provoquée et frappée, chez elle, à son domicile, par une personne qui lui était inconnue, venue du dehors et entrée sans son autorisation. Si la personne qui a délibérément provoqué cet incident, en a pâti ensuite, ne doit-elle pas s'en prendre d'abord à elle-même ?*

Si l'on a réussi à mettre hors de lui, pendant quelques minutes, le vieil ouvrier ou quelqu'un des siens, à qui la faute ? Toute patience a ses limites.

Depuis des mois, l'ouvrier Roussakov était en butte aux attaques continuelles de la komsomolka en question, qui est allée jusqu'à le dénoncer calomnieusement à la milice crimi-

nelle. Dans quatre affaires successives machinées contre lui, les tribunaux lui ont donné raison. (Ici la rédaction me fait dire exactement le contraire : « les tribunaux lui ont donné TORT ! ») Il s'est adressé — *inutilement* — *de vive voix*, à la rédaction de la *Pravda* de Léningrad, il y a quelques semaines, en demandant que l'on mît un terme à cette mesquine persécution. *Mon ami Victor-Serge en a averti, de vive voix, deux membres de la fraction Communiste de la Maison (Jakt), à laquelle il avait déjà adressé, il y a plusieurs mois, une plainte écrite.* TOUTES CES DÉMARCHES N'ONT SERVI A RIEN. Mieux : aucune réponse ne leur a été faite !

Je suis désolé de rencontrer dans une des capitales de la révolution de pareilles mœurs. Je suis désolé de voir des komsomols et des communistes se conduire ainsi envers un ouvrier. Je suis désolé de voir la presse participer à une campagne aussi inqualifiable contre un travailleur. Je demande que cette affaire soit tirée au clair. Je demande pour l'ouvrier Roussakov, publiquement diffamé, une réparation publique. »

P.-S. Le scandale continue. Cet article terminé, j'apprends que Roussakov est déjà, en vingt-quatre heures, exclu du syndicat qui devait le défendre, et chassé de l'usine, *ce qui devrait le vouer à la misère, jusqu'à la fin de ses jours ! Il est évidemment sans défense.* En ma qualité de vieil ouvrier, je demande pour lui une réparation complète.

Moscou, le 2 février 1928.

Comme l'on voit, on ne s'était pas gêné pour défigurer mon article, ni même pour me faire dire que « les tribunaux avaient donné *tort* », à Roussakov, alors que la réalité et mon texte portaient exactement le contraire. Ce n'est pas là une coquille : tort c'est *tort* ; et *raison* c'est un mot bien différent, même en russe. D'ailleurs, en dépit de l'urgence, de la gravité du cas et de la promesse faite, mon article, remis dans l'après-midi du 2, ne parut que le 5.

Malgré cela, il fit une impression inouïe. Le fait était sans précédent : deux des plus grands organes du Parti, se jetant à la tête les arguments opposés d'un même drame social. L'un dit : *De l'engeance de Kalganov.* L'autre répond :

l'Affaire Roussakov. Et qui a réussi ce tour de force ? Un « sans parti », un « étranger » !

Il faut reconnaître que la *Komsomolskaïa Pravda* atténue pourtant son arbitraire, en ajoutant à mon article une *note de la rédaction*, qui exige « une enquête et de la lumière ». Et le lendemain, elle rectifie la malencontreuse erreur. Quant aux passages supprimés, elle se refuse à toute mise au point. Roussakov pouvait maintenant mourir : j'avais obtenu pour lui, par la voie de la presse, tout ce que la presse soviétique était capable de faire pour un ouvrier, dont le premier « Tour » venu pouvait demander la mort, dans dix journaux et tous les jours.

Je ne le savais pas. Je fais des mains et des pieds. Je cours partout, par un froid de 35°, toujours vêtu d'un pardessus de demi-saison, à l'exemple des « polit-émigrant » à quatre-vingt-dix kopeks par jour — ceci malgré les *treize mille roubles* de droits d'auteur que les soviets m'avaient payés en quinze mois, mais que j'avais dépensés à ma manière.

De ces courses dans les rédactions, pour sauver la vie d'un homme, le pain et l'honneur de deux familles, je retiendrai toujours l'entrevue que j'ai eue avec le fameux chroniqueur communiste Koltsov. Nous étions en bons rapports. Il nous reçoit, Victor-Serge et moi, dans son cabinet de *l'Ogoniek.* Nous lui exposons le cas. Il nous écoute amicalement, calme, un peu blasé.

A la prière que je lui adresse d'user promptement de sa grande autorité, il répond :

« Je veux bien, mais pour cela il me faudrait connaître la question à fond, classer les documents... Une semaine, quinze jours passeront.

— Mais à Léningrad les « résolutions » d'usine et les réunions « ouvrières » du *Jakt* demandent qu'on fusille Roussakov « sans jugement ».

— Sans jugement, on ne le fusillera pas, mais il peut être fusillé après jugement. Qu'y pouvons-nous ? »

Et, me montrant un tas de dossiers sur son bureau :

« Regardez ce que j'ai sur les bras ; *il n'y a là que des affaires arrivées ce matin.* »

Il y en avait bien une cinquantaine. Victor-Serge met le nez dans cinq ou six, *et tombe sur deux suicides pour cause de persécution bureaucratique.*

« Dans la plupart de nos foyers, dit Koltsov, les ménagères se jettent de l'eau bouillante à la figure. Il y a parmi elles les épouses d'anciens commissaires du peuple. »

Eh bien, pensai-je : elle est jolie, votre dictature.

*

Le 3 février, Roussakov arrive à l'improviste de Léningrad, où un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Il n'est pas moins imperturbable, brave, gaillard même :

« Qu'est-ce qu'ils nous veulent, ces bandits-là ? Cette fois, ils sont tout à fait fous ! »

Et il nous raconte, sincèrement, naïvement, la scène de l'agression. Provocatrice : Roïtman, une jeune communiste, Juive de Bessarabie, co-habitante de l'appartement. Je la connais. Elle veut chasser les Roussakov, pour leur prendre le logement. Déboutée de tous les procès qu'elle intente au vieux, elle décide, cette fois, d'accord avec le *Jakt*, dont la cavalière Sviertsiéva, son amie, est un membre en vue, de faire le diable à quatre, pour obliger les Roussakov à s'en aller. Qui peut résister à un comité de maison, quand une tête ne lui va plus ? Et ce comité charge Sviertsiéva de procéder à une « inspection » de l'appartement.

Elle entre et ouvre les portes. Roussakov sort de sa chambre et lui demande à voir le mandat qui la charge de cette inspection.

« Je n'ai pas de mandat à montrer à des spéculateurs et à des contre-révolutionnaires », s'écrie-t-elle.

A ces paroles, Liouba, fille de Roussakov et femme de

Victor-Serge, — frêle créature, incapable d'offenser un chat, — intervient :

« Mais, camarade, comment pouvez-vous insulter ainsi mon père. Vous savez bien qu'il est un vieux révolutionnaire, ouvrier à la fabrique Samoïlova... »

Un terrible coup de poing en pleine figure est la seule réponse ; Liouba s'écroule ensanglantée.

« Nous avons pris alors Sviertsiéva à trois et nous l'avons traînée à la milice. Elle voulait fuir. »

Quelques jours plus tard, quand les juges instructeurs de Léningrad et le président de la rédaction de la *Pravda*, m'objecteront que la cavalière rouge portait des bleus sur le corps, je leur poserai cette question, qu'ils laisseront sans réponse :

« Que feriez-vous si une Sviertsiéva entrait chez vous et pochait un œil à votre femme, comme ça, simplement parce qu'elle est décorée du Drapeau Rouge ? Ne lui casseriez-vous pas la figure ? »

Ce poltron de Roussakov ne lui a même pas appliqué deux bonnes paires de gifles.

Le 4 février, je prie la Présidence de bien vouloir me recevoir avec Roussakov. Le lendemain, à 11 heures, nous sommes reçus. Victor est avec nous.

Les couloirs et les salles sont bondés du monde le plus hétéroclite qui soit, hommes et femmes de tous les âges, de toutes les républiques, de toutes les apparences, portant les visages les plus diversement inquiets, chacun son papier à la main, chacun les yeux fixés sur la porte du sauveur. Ils sont là, — depuis des jours, des semaines, des mois, — à attendre leur tour, et à traîner dans Moscou des misères, des malheurs, mille tristesses sans nom, que personne n'a le temps d'entendre. Mais le petit père Kalinine, meilleur que celui qu'on a détrôné et abattu, doit les écouter. Il est là pour ça. Il n'a rien d'autre à faire. On le sait, jusqu'au fond de la Sibérie, du Caucase et du Turkes-

tan. Il *doit* recevoir tous les Roussakov et toutes les Roussakova. Il *doit* les écouter, ne fût-ce que le temps de leur prendre le papier des mains et de leur dire :

« Alors, camarade, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, *tovarichtch* Mikhaïl Ivanovitch, qu'un jour, juste comme je venais de...

— Bon, bon ! on examinera ça, soyez en paix ! »

Le peuple n'arrive jamais à comprendre que le leurre est sa seule part dans la vie, et que les puissants se garderont bien de le détruire, tout comme les médecins vivent de l'espoir de leurs crédules clients.

Mais nous, qui venons demander au Président autre chose qu'une poignée de main et qu'une promesse réconfortante, nous serons introduits directement dans le cabinet du secrétariat et reçus aussitôt, de la façon la plus sérieuse.

Pendant une heure d'horloge.

Kalinine est un moujik nerveux, mais qui sait écouter et interroger. Il veut comprendre. Il fouille fébrilement notre petit dossier, pointe les faits, confronte les dates, attrape une question de Roussakov, juste celle qu'il lui faut là, où il tient le doigt, commence à se débrouiller sans notre aide, puis, déjà à la page, discute en connaissance de cause.

Ses larges narines, son nez épaté, flairent. Ses petits yeux furtifs lancent de brefs éclairs vers les nôtres, tout droit, puis se dissimulent aussitôt.

Il écoute, plutôt que moi, Roussakov, qui parle comme un moulin tourne. Pour moi, il a de temps à autre des coups d'œil dépités, qui signifient : « Sacré emmerdeur ! »

Kalinine s'étonne lui-même, que la simple publication de l'article de Tour, le 31 janvier, ait pu, *dès le lendemain,* provoquer l'exclusion du vieux de son syndicat, ainsi que son expulsion de l'usine, où il travaille depuis deux ans. Il ne sait pas si Roussakov est ou non ce qu'affirme Tour, mais il tient un fait flagrant : c'est qu'un travailleur est

voué à la mort par la faim, vingt-quatre heures après la publication d'un article infamant.

Tope-là ! Il sonne, prend sa plume et écrit cette apostille sur la plainte de Roussakov :

« Au camarade Komarov (président du soviet de Léningrad) ou au camarade Tchoudov (secrétaire du parti, même ville) :

Je vous prie instamment de débrouiller cette affaire. Je pense que c'est une très sombre histoire. Je vous prie de m'informer des suites ». M. I. KALININE.

Un secrétaire entre, prend le tout et revient avec une grosse enveloppe cachetée.

« Mets bien ça dans ta poche ! dit le Président de l'Union à Roussakov. Et file tout de suite à Léningrad ! » Nous étions tous émus, et le vieux prêt à pleurer ; Kalinine eût pu ajouter : « Et sache, une fois pour toutes, que même quand je vous reçois par l'escalier des maîtres, ce qui ne m'arrive jamais, c'est encore du leurre, encore de la poudre aux yeux des imbéciles comme vous ! »

Mais cela, nous ne l'apprendrons que six mois plus tard, quand il ne me sera plus possible de dire au premier magistrat du pouvoir communiste, ce que je pense de la dictature du « prolétariat » et de ses apostilles, à lui.

Qu'il l'apprenne ici, en même temps que les ouvriers du monde entier, et qu'il sache, à son tour, que tout se paye ici-bas.

*

En sortant de la Présidence, Roussakov file à Léningrad.

Récapitulons : *la Komsomolskaïa Pravda,* en publiant mon article, a fermé la gueule à sa consœur de Léningrad : j'apprends que celle-ci ne ripostera pas. Koltsov m'a promis de publier un article sur l'affaire. (Il n'en soufflera mot : c'est un communiste qui tient à son confort.) Deux des plus hautes personnalités du Parti, auxquelles j'ai demandé audience, acceptent de me recevoir, mais l'une d'elles est brusquement frappée d'une recrudescence de sa maladie,

ce qui l'en empêche ; l'autre, qui m'a fait dire qu'une voiture viendrait me prendre à 11 heures pour me conduire au Kremlin, téléphone, à 10 h. 45, qu'elle vient de faire elle aussi une rechute, mais politique, dont les conséquences la rendent incapable de s'entretenir avec moi. Tout de même, nous tenons une certitude : l'apostille de Kalinine. C'est un ordre venu de trop haut, pour que les bandits puissent se permettre de passer outre. Or, nous ne demandons que la lumière et la justice.

Mais le lendemain, 6 février, un document me tombe sur la tête, qui me fait douter à l'avance de l'efficacité de l'intervention présidentielle. C'est une réponse de Rafaïl, président du Comité de rédaction de la *Pravda* de Léningrad à une lettre amère, que je lui avais écrite le 4, pour confirmer et renforcer le sens de mon télégramme du 1er.

Voici cette réponse :

Léningrad 5.2.28.23 heures

Moscou, à Bandine. Prière transmettre aujourd'hui même ma lettre à P. Istrati :

« Cher camarade, reçu aujourd'hui votre lettre du 4 février. La Rédaction de la *Pravda* de Léningrad a, dès le lendemain de la déclaration de Roussakov, commencé l'enquête la plus prompte, circonstanciée et détaillée sur cette affaire de logement. Dès avant d'avoir reçu votre lettre, nous avons chargé un camarade responsable du parti d'étudier toutes les circonstances de l'affaire. Vous pouvez être tout à fait tranquille : s'il est établi que l'article publié contient des inexactitudes, que la Coopérative de logement a consciemment calomnié Roussakov, ou qu'une faute quelconque a été commise, nous réhabiliterons rapidement et énergiquement Roussakov.

Je ne dispose pas en ce moment de documents me permettant de vous communiquer quelque conclusion définitive que ce soit.

La *Pravda* de Léningrad, organe du Comité régional du Parti, considère toujours avec attention et tact les faits qu'elle publie. Je ne pense pas que vous puissiez avoir des raisons, quelles qu'elles soient, de mettre en doute les mœurs de notre pays et de notre presse. Je ne doute pas que si vous aviez été à Lénin-

grad, en possession des documents, que nos journalistes ont en mains en ce moment, vous n'eussiez vous-même exigé un jugement public impartial. Vous eussiez vous-même insisté pour la publication de ces documents. Voici ce que déclare l'assemblée générale de la « fabrique Samoïlova : « Mettant à profit l'étiquette d'ouvrier, se grimant en prolétaire à la fabrique, Roussakov est en réalité un vil appendice de la contre-révolution intérieure, un misérable cent-noir et un petit-bourgeois antisémite acharné.

« Soutenant à l'atelier une agitation de pogrome manifeste contre l'U. R. S. S., Roussakov n'ose pas dépasser les éruptions verbales ; mais en qualité de « maître d'un logement », le petit bourgeois Roussakov ne se gêne plus et passe de l'agitation de pogrome à des actions de pogrome ».

Permettez-moi de vous assurer que l'affaire Roussakov sera étudiée par des camarades impartiaux et faisant autorité.

Salut communiste. RAFAÏL.

Pour copie conforme : Illisible

Ecoutez maintenant, « prolétaires de tous les pays ». Ecoutez et comprenez. C'est facile. Nous travaillons sur des documents officiels, authentiques.

1. Le cher camarade Rafaïl fait publier un article, dont les accusations sont accablantes pour l'inculpé : on le compare à un assassin, qui vient d'être fusillé. Conséquence foudroyante et sans précédent, qui étonne Kalinine lui-même : le vieux est exclu de son syndicat, mis à la porte de sa fabrique : un mandat d'arrêt est lancé contre lui. — C'est clair.

2. *Je demande :* sur quels « *documents lui permettant* » de tirer « *une conclusion définitive* » s'est-il basé pour livrer un homme à la vindicte publique et pour le jeter sur le pavé, en attendant les balles de l'exécution ? — *Je réponds :* SUR AUCUN ! Et c'est la même réponse qu'il me faudra donner, au terme du long développement d'une instruction qui durera six mois ; qui comportera deux procès, dont le premier finira par un *acquittement triomphal, aux applaudissements de toute une salle bondée d'ouvriers,* dont le second, —

œuvre d'une vengeance de la tyrannie communiste, — avortera pitoyablement par la condamnation de trois innocents à *des peines si bénignes* (un, deux et trois mois de travaux obligatoires !) que jamais la justice soviétique ne se lavera d'une telle honte ; que jamais elle ne pourra prouver à la face de l'Internationale que ces peines-là sont bien celles que mérite un « *spéculateur* », « *un misérable cent-noir* » convaincu « *d'agitation de pogrome* », un « *vil appendice de la contre-révolution intérieure*, » un « *espion français* », un « *petit-bourgeois antisémite acharné* », un monstre qui « *torture* » depuis des mois deux Komsomolka, un « *contre-révolutionnaire* » enfin, pour lequel l'organe du Parti et cent « résolutions ouvrières » ont demandé la peine capitale, allant même jusqu'à exiger que Roussakov soit « fusillé sans jugement ».

Par conséquent : il n'existe aucun document permettant de ruiner deux familles, qui crèvent de faim depuis six mois et qui en crèveront aussi longtemps qu'elles resteront au pouvoir de leurs persécuteurs. Aucun document, permettant d'exiger la mort d'un homme.

3. Mais quand je demande au camarade Rafaïl *de réparer promptement un geste dont il ne peut ignorer les horribles conséquences,* qu'est-ce qu'il me répond, le cher frère ? Voici : *Je ne dispose pas en ce moment de documents me permettant de vous communiquer quelque conclusion définitive que ce soit.*

Entendez-vous cela, ouvriers ? Il ne « dispose » pas de documents pour réparer, mais il en a « disposé » pour détruire !

VINGT-QUATRE HEURES ONT SUFFI POUR JETER UN HOMME HORS DU SYNDICAT-OKHRANA, HORS DE L'USINE-OKHRANA ! CINQ JOURS NE SUFFISENT PAS POUR DEMANDER AU MOINS SA RÉINTÉGRATION DANS CES MÊMES OKHRANAS QUI LUI ASSURENT UN PAIN GAGNÉ AU MILIEU D'UNE INQUISITION COMME JAMAIS LE MONDE N'EN A CONNUE !

4. Mais, peut-être le grave « militant responsable », —

c'est ainsi que se font nommer là-bas les assassins du plus grand idéal humain, — peut-être vraiment ne peut-il pas demander cette réparation, parce qu'il possède des documents qui lui ont véritablement permis de frapper Roussakov. Et en effet, il en possède. Il possède des DÉCLARATIONS. Nous ne discutons plus ces DÉCLARATIONS, ces RÉSOLUTIONS, qu'on jette sur le dos de la classe ouvrière et à l'aide desquelles on étrangle tous ceux qui osent broncher, c'est-à-dire les sept dixièmes des cent cinquante millions d'habitants. Nous ne dirons pas que ces DÉCLARATIONS, ces RÉSOLUTIONS sont, — dans tout pays non-communiste et non-fasciste, — des chiffons dont on se torche le derrière. Non. Nous les prenons au sérieux, puisqu'on nous le demande. C'est Raphaïl qui nous le dit. Écoutez :

« ... Vous eussiez vous-même exigé un jugement public impartial. Vous eussiez vous-même insisté pour la publication de ces documents. *Voici ce que* déclare *l'assemblée générale* (l'assemblée générale !) *de la fabrique Samoïlova :* « *Mettant à profit l'étiquette d'ouvrier, se grimant en prolétaire à la fabrique, Roussakov est en réalité un vil appendice de la contre-révolution intérieure, un misérable cent-noir et un petit-bourgeois antisémite acharné.*

Soutenant à l'atelier une agitation de pogrome manifeste contre l'U. R. S. S., Roussakov n'ose pas dépasser les éruptions verbales ; mais en qualité de « maître d'un logement », le petit bourgeois Roussakov ne se gêne plus et passe de l'agitation de pogrome à des actions de pogrome ! »

Bon. Cela au moins est clair. Et c'est une DÉCLARATION D'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. Avec ce document, la *Pravda* de Léningrad a assommé neuf créatures humaines.

Mais quand s'est-elle tenue, cette « assemblée » ? Quand a-t-elle tenu ce langage ?

Eh bien, apprenez-le, ouvriers du monde entier, et ne l'oubliez plus jamais : CETTE ASSEMBLÉE S'EST TENUE ET CES DÉCLARATIONS ONT ÉTÉ FAITES LE 1er FÉVRIER, ET L'ARTICLE

MEURTRIER QUI SE BASE SUR L'UNE ET SUR LES AUTRES, EST DU 31 JANVIER ! LE FAUSSAIRE RAFAÏL, LE JOURNAL DU PARTI FAUSSAIRE, LE COMMUNISME BUREAUCRATIQUE FAUSSAIRE SE BASENT, POUR ÉCRIRE UN ARTICLE ET POUR TUER DEUX FAMILLES, SUR LES DÉCLARATIONS D'UNE ASSEMBLÉE QUI S'EST TENUE UN JOUR APRÈS LA PUBLICATION DE L'ARTICLE ET QUI S'EST BASÉ JUSTEMENT SUR CET ARTICLE POUR FAIRE SES DÉCLARATIONS, DICTÉES PAR L'ORGANE DU PARTI POUR JETER A LA RUE UN TRAVAILLEUR QUI A PASSÉ QUARANTE ANS DE SA VIE A « SE GRIMER EN PROLÉTAIRE » ET A « METTRE A PROFIT L'ÉTIQUETTE D'OUVRIER » !

Ainsi, quatre organisations communistes se basent l'une sur les « DÉCLARATIONS » de l'autre pour assassiner des travailleurs et pour réaliser ce tour de force qui est de ne plus savoir à la fin laquelle est responsable des déclarations qu'elles s'attribuent l'une à l'autre : le *Jakt* provoque une agression ; la *Pravda* relate l'agression, fulmine, demande la mort du coupable ; le *syndicat* lit la *Pravda* et exclut Roussakov ; la *fabrique Samoïlova* chasse un homme que le syndicat avait exclu ; la *Pravda* prend acte des déclarations de la fabrique ; le *Jakt* tient ensuite des assemblées où il lit la *Pravda* et demande l'exécution immédiate du monstre. Puis, quand j'irai tout à l'heure à Léningrad et que je regarderai Rafaïl dans les yeux, il me montrera les *documents*, les *déclarations*, les *résolutions* dont *toutes les usines de Léningrad* le bombardent. Ces usines se basent sur la *Pravda*, celle-ci se base sur les usines, et tout l'échafaudage d'une dictature se base sur le Guépéou pour mater des millions de malheureux et pour compromettre à jamais l'enseignement que je lisais, il y a vingt ans, dans les *Bases du socialisme* ou *le Programme d'Erfurt*, de Kautsky.

Eh bien, c'est ce régime que vous voulez étendre à toute la terre ? Merci beaucoup. Mussolini y est parvenu avec bien plus de franchise et sans offenser la classe ouvrière, en disant, comme vous, que c'est *elle qui édifie le*

régime. Mussolini a au moins le courage de ses crimes. Pour mater l'Italie, pour la museler, pour la rendre paisible comme un cimetière, il n'a pas eu besoin de fabriquer des *résolutions ouvrières* et des *déclarations d'assemblée d'usine*. Il a dit : « C'est *moi* qui frappe, et non la masse ! C'est *moi* qui dicte, et non le prolétariat ! » Ainsi le prestige et l'honnêteté du prolétariat restent intacts.

Plaie bureaucratique ! Ne parle plus au nom du prolétariat ! Gouverne, oppresse, tue, mais tais-toi !

* * *

Le 6 février, vingt-quatre heures après le départ de Roussakov, je pars pour Léningrad, en compagnie de Victor-Serge, qui rentre chez lui pour trouver sa femme blessée, le visage portant encore les traces de l'agression. Le vieux est chez le juge instructeur.

La maison est plongée dans cette atmosphère de terreur, qu'ont connue tous les persécutés, la veille des arrestations en masse. N'était ma certitude absolue de l'innocence des gens au milieu desquels je me trouve, il y a là de quoi se demander s'il ne serait pas plus prudent de tirer son épingle du jeu. Mais le doute n'est pas possible. Je connais l'âme des êtres. Le fond du cœur de chacun des membres de ces deux ménages, le moindre trait de leur caractère, me sont familiers. Leur travail, leur parfaite sobriété, la simplicité et souvent la dureté de leur existence au jour le jour, les multiples soucis tenant à la maigreur de leurs salaires et à l'indépendance de leurs convictions, sous un régime bureaucratique absolutiste, tout cela nous l'avons débattu pendant de longues soirées, touchant parfois jusqu'aux plus intimes détails de la vie d'une nombreuse famille.

Certes, ce n'étaient pas des « communistes », mais je vous prie de me dire ce que c'est qu'être aujourd'hui communiste en Russie. Et puis, finissons-en, une fois pour

toutes, avec les équivoques : *ne doit-il plus y avoir que les communistes qui puissent vivre sur la terre ?* Et que faut-il faire de l'ouvrier, du paysan, de l'intellectuel, de l'employé, de l'écrasante majorité humaine, qui ne comprend rien au communisme ? Doit-on la priver de travail ? L'expulser ? L'envoyer en Sibérie ? La tuer ?

Si un Roussakov et un Victor-Serge, — l'un trimant dur à l'usine, l'autre traduisant les œuvres de Lénine en français, tous deux collaborant ainsi, tout en « rouspétant », à ce que les soviets font de mieux, — si de tels hommes sont des « contre-révolutionnaires » dignes de la potence, je me demande ce qu'il arriverait à la pauvre humanité le jour où le communisme des Sviertsiéva et des Roïtman, celui qui pille Smolensk, celui des « Kabouki » aux fesses, à la mayonnaise [1], celui des *Komsomols* qui s'amusent à la Smolensk, celui des juges soviétiques qui dansent au son de la flûte du Guépéou, celui enfin qui commande aujourd'hui dans l'U. R. S. S., je me demande ce qu'il arriverait au monde, le jour où ce communisme-là serait assez fort pour lui imposer sa justice actuelle.

Non, non. Cent fois non. Le monde n'est déjà que trop misérable. Et si ma classe a la mission de le transformer en l'améliorant, elle n'a point celle de le tuer.

J'ai conscience de ce que je fais ici. Je sais quelle est la portée de mes paroles. Mais l'on peut m'accuser de tout, sauf de légèreté et de malhonnêteté, *car j'ai attendu plus d'un an pour écrire ces pages et c'est seulement après avoir plongé au fond de l'abîme soviétique, où j'ai trouvé le plus haut magistrat de l'Union en parfait accord avec la femme Sviertsiéva, que je les publie.*

L'ordre de Kalinine n'est qu'une farce. Le juge instructeur ne le prendra guère en considération. Il sait que

1. Les Kabouki, membres du comité du syndicat du bâtiment à Moscou, avaient fondé une ligue de la joie : fêtes, orgies, viols, le tout sur l'argent de la caisse. On les a vus une nuit parcourir les rues de la ville, ivres de vodka et tout barbouillés de mayonnaise.

cela ne compte pas. Ainsi nous apprenons à notre arrivée qu'on n'a même pas permis à Roussakov de porter l'enveloppe aux cinq cachets présidentiels, à ses destinataires, Komarov ou Tchoudov. Et nous trouvons le vieil homme, l'enveloppe dans la poche, assis depuis de longues heures, devant un jeune beau monsieur, qui est le juge d'instruction, qui le cuisine, le chicane, le découd, abuse de sa simplicité, triche avec sa bonne foi, profite de toutes ses maladresses et fait son possible pour en tirer quelque raison de le mettre sous les verroux.

Notre entrée « sans frapper » n'a pas l'air de nous rendre sympathiques au juge. Tant pis. Nous déclinons nos noms, nous serrons fortement la main du « misérable cent-noir » et nous l'interrogeons sur le sort de l'enveloppe qui doit le sauver.

« Je l'ai bien là, mais on m'a ordonné de venir tout de suite ici.

— Le camarade juge le sait ?

— Bien entendu, mais il s'en moque. »

Je prie Victor de dire en russe au jeune bureaucrate, que, s'il arrête l'inculpé avant que nous ayons pu prévenir le président du Soviet de Smolny de l'existence du pli, je fais un rassemblement sur la Newsky, en criant au peuple tout ce que je sais du communisme et de sa dictature. Mais Victor me calme, et dit au juge que je lui demande de me fixer aujourd'hui même un rendez-vous, pour lui faire ma déclaration, ce qui est accepté. Puis nous prenons le pli et nous courons à Smolny.

Là, c'est tout différent. Komarov nous reçoit immédiatement. Le bureau est modeste. L'homme porte un visage paisible, marqué de gravité. Il lit, nous écoute, paraît sincèrement attristé. Il est de ceux qui n'ignorent rien et ne peuvent rien.

Je le prie de m'autoriser à faire une enquête personnelle à la fabrique Samoïlova. Il prend le téléphone, parle. Un grand jeune homme entre. C'est Tchoudov, le

secrétaire du Parti de la région de Léningrad. Sérieux, simple, sympathique.

Peu après, nous quittons Komarov pour suivre Tchoudov. Le bureau de Tchoudov est le modèle de ce que devraient être l'ordre, la sévérité, la netteté, la simplicité communistes, dans les choses matérielles comme dans les choses morales.

L'on nous donne l'autorisation écrite qui nous permettra de pénétrer à Samoïlova, par une autre porte et avec un autre but, que ceux que j'ai connus pendant une année de triomphales visites à tant de fabriques, d'usines, d'institutions, dont les tragédies intimes étaient cachées.

De Smolny, nous allons à la maison, où nous trouvons le vieux. Nous marquons un point : l'apostille de Kalinine a servi au moins à empêcher toute arrestation préventive. Le mandat d'arrêt a été annulé. — En avant !

En avant, c'est l'enquête que vient faire dans l'appartement le correspondant de la *Komsomolskaïa Pravda* de Moscou. Grand gaillard plein de foi. On l'autorise à ouvrir toutes les portes, à interroger tous les locataires et à nous révéler si Roussakov « spécule », je ne dis pas sur *neuf chambres*, mais sur *une seule* [1].

Le résultat de cette enquête n'a jamais été publié.

*

Le comité de rédaction de l'honorable *Léningradskaïa Pravda* se réunit pour m'écouter. Enfin, cher camarade Rafaïl, à nous deux ! Mais voici Tour, dandy en culotte, qui me tend la main. Je dis :

« Qui êtes-vous ?

— Tour.

— Je ne donne pas la main à des « Tour » !

1. En fait, Roussakov n'a jamais sous-loué qu'une seule pièce de l'appartement mis par le *Jakt* à sa disposition, et meublé par lui, pour la somme de 15 roubles. Or la loi lui permettait d'exiger un loyer de 20 roubles.

Et je le laisse la main dans le vide. L'impression est pénible. Mais Rafaïl est tout sucre d'orge. Salamalecs.

— « Si ce n'était pas vous, camarade Istrati, qui aviez écrit cet article à Moscou contre notre organe, nous avons ici des « résolutions d'usines »...

— Pardon ! Je ne suis pas venu ici pour examiner vos « résolutions d'usines », mais pour vous entendre me prouver que Roussakov est : 1) *espion français*, 2) *anti-sémite cent-noir*, 3) *spéculateur*, 4) *ancien fabricant en France*, ainsi que tout ce que vous avez affirmé. »

Tour s'explique. Il dit avoir écrit l'article d'après une première « résolution » prise par le *Jakt : quatre membres du comité de maison !* La Roïtman a mis toute l'affaire en train.

Cela suffit, dans l'Union soviétique, pour mettre en branle tout un monstrueux appareil politique et judiciaire, fusiller un travailleur et obtenir une chambre de plus.

*

Je fais ma déclaration au juge d'instruction ; la procédure s'attache particulièrement à préciser si le témoin (ou l'inculpé) appartient aux « nôtres » ou aux « leurs » :

« Origine ? — Ouvrier. — Parents ? — Ouvriers. — Instruction ? — Appris à lire et à écrire. — Avez-vous fait de la prison en régime bourgeois ?

— Oui. (J'y goûterai peut-être aussi en régime communiste) ».

Etc. Etc. Paperasses. Déclarations qui seront applaudies au premier procès et ne seront pas même lues au second, parce que l'ordre d'en haut est venu : *casser l'imprudent acquittement et condamner ; nous devons avoir toujours raison ; nous sommes infaillibles.* Telle est la justice communiste, que l'histoire jugera.

*

A la fabrique Samoïlova.

Pour aller au bureau de la direction, nous traversons, en plein midi, la *stolovaïa* (restaurant) et je suis aussitôt frappé

par la meilleure impression que m'ait jamais donnée une foule ouvrière, surprise dans son cadre de travail.

Une jeunesse étourdie, sympathique, — hommes et femmes, — grignote un reste de repas et danse au son d'un gramo. Tous bruyants, grisés, le visage épanoui. Les signes de fatigue, que je connais bien, sont vaincus chez les uns, visibles chez la plupart, selon qu'on est seul à se nourrir, ou qu'on a d'autres bouches à nourrir à la maison. Pas de salopettes. Chacun porte ce qu'il veut, et l'ensemble fait une foire bariolée. Propreté moyenne. Liberté totale de s'ébattre.

Notre entrée attire l'attention. Les museaux s'allongent. Les yeux s'ouvrent tout grands. Le tapage diminue jusqu'au silence complet, tous les visages montrent une vive curiosité. L'on nous suit sans gêne jusque dans le bureau du « camarade directeur ».

Ici, c'est le comité de fabrique qui nous reçoit, et tout change. Pourtant un garçon sympathique, pris au dépourvu par nos questions, laisse échapper quelques vérités.

« Qu'est-ce qui a provoqué la convocation de l'assemblée du 1er février et le congé de Roussakov ?

— L'article de la *Pravda*, paru la veille ; l'intervention des membres du *Jakt* ; l'exclusion de Roussakov de son syndicat, qui s'était produite le jour même, sur l'intervention des mêmes membres du *Jakt*, après lecture du même article de la *Pravda*. »

Or, la loi est formelle : *un ouvrier ne peut être congédié que pour crime ou délit commis à l'usine ou pour incapacité de travail* (art. 47).

« Roussakov était-il un mauvais ouvrier ? — On ne peut pas dire ça. — Est-il jamais venu ivre à son travail ? — Jamais. — S'absentait-il ? — Non. — Se disputait-il avec ses camarades ? — Non, mais il criait tout le temps contre la hausse des loyers et la baisse du salaire du travail à la pièce ; il nous traitait de « bandits ».

C'est tout ce que je voulais savoir.

L'annonce des raisons qui nous ont amenés a pendant ce temps fait traînée de poudre. On s'écrase à l'entrée du bureau, déjà bondé. Le directeur y pénètre à grand'peine.

Ce directeur est un porc, de la cervelle au ventre. Autour de lui commence à se rassembler tout ce que la « dictature du prolétariat » a de plus porc et de plus sauvagement stupide.

Voici comment ils étaient renseignés sur le ménage Roussakov :

« Est-ce qu'il n'y a pas, partout chez lui, des icônes et des veilleuses ? — Imbéciles, Roussakov est un Juif : *Jossélévitch !* Voilà votre documentation ! »

(Et aurait-il quarante mille « icônes et veilleuses » pendues à son nez, encore aurait-il droit au travail et à la paix. Brutes !)

Avant de quitter le bureau, nous tendons un piège au directeur. Il y tombe de toute sa masse :

« Nous espérons pouvoir prouver l'innocence de Roussakov. *Et alors il faudra bien que vous lui rendiez sa place.* — Ici, jamais. »

Merci. Venant d'un tel âne, ce coup de pied aux lois les plus précises du soviétisme, quand elles plaident en faveur de l'ouvrier, cela vaut le coup.

Avant de prononcer ce « jamais » absolu, le « camarade » directeur n'a oublié qu'une chose : c'est qu'il faut d'abord convoquer une assemblée d'usine et faire prendre à celle-ci une « résolution ».

*

Je quitte l'U. R. S. S., plus misérable qu'au temps où j'étais moi-même un de ces ouvriers qu'on écrase sous tous les régimes. Exploiter les hommes, les faire vivre d'un morceau de pain noir, en leur enlevant même le pitoyable droit de rouspéter, puis fusiller celui qui a crié un jour, *rien que crié,* un peu plus fort que de coutume, *ça n'existe nulle part sur la terre, pas même chez Mussolini.*

Et voici la conclusion, l'accord parfait entre le pouvoir suprême et la dernière hystérique du communisme :

1° Huit mois de procédure, durant lesquels les inculpés crèvent de faim.

2° Liouba Victor-Serge a déposé le 31 janvier une plainte appuyée d'un certificat médical, prouvant qu'elle a été victime d'une agression dans son propre logement. *Aucune suite* n'est donnée à sa plainte, contrairement à la loi.

3° Premier procès, du 12 au 15 avril, au Tribunal *Populaire* du rayon central : *effondrement lamentable de toute l'accusation. Détail que je fourre dans les oreilles de l'Internationale : réduite à l'extrémité, l'accusation demande le huis-clos, pour faire une révélation ; on le lui accorde et qu'est-ce qu'elle déclare ?* « ROITMAN ÉTAIT MISE LA PAR LE GUÉPÉOU POUR ESPIONNER VICTOR-SERGE ». — *Stupéfaction du Tribunal, qui rouvre la séance publique et acquitte tous les inculpés, aux applaudissements d'une salle bondée d'ouvriers, ce qui prouve que la Russie peut avoir de vrais juges.* Mais attendez...

4° Maintenant, la loi est formelle : *dommages-intérêts à payer à l'homme privé de son travail depuis le 1er février ; réintégration ; réparation publique par voie de la presse.*

Allez vous faire foutre. Il y a mieux à faire :

5° Fin avril : sur la demande du procureur de la ville, le Tribunal Régional casse l'acquittement, comme « *contraire aux données* », enjoignant ainsi de condamner. Et en effet, du 10 au 12 mai, le Tribunal Régional permet à l'accusation de faire tout ce qu'elle veut, d'aller jusqu'à crier en pleine séance : « *Nous n'avons pas besoin d'intellectuels dans l'U. R. S. S. !* » On écarte la déposition du docteur Nikolaenko disant que la Sviertsiéva est atteinte d'hystérie, ainsi que son véridique témoignage en faveur de Roussakov. On refuse de lire ma déposition, *quoique je sois le seul témoin ayant vécu chez les Roussakov et les connaissant tous.* On terrorise tous les témoins de la défense.

Et quels sont les châtiments obtenus au prix de tant de violences ? D'après les articles du code, qui se rapportent

au cas présent, les accusés devraient être condamnés à des peines, variant de 6 mois à 3 ans de prison.

On ne leur inflige que : 3 mois à Roussakov, 2 mois à sa femme, et 1 mois à Liouba Victor-Serge (la battue). Mois de prison ? Non. Le juge soviétique est généreux, il ne veut pas priver ces gens de leur liberté, il les condamne seulement aux « *travaux obligatoires* ».

Que veut dire, en langage communiste, « *travaux obligatoires* » ? Une chose bien simple : LES CONDAMNÉS VIENDRONT A LA PRISON COMME A LA FABRIQUE, AVEC CETTE DIFFÉRENCE QU'ILS NE SERONT NI PAYÉS NI NOURRIS. BIEN PLUS, ILS AURONT A EXÉCUTER A LA TACHE UN TRAVAIL DONT LA QUANTITÉ QUOTIDIENNE NE LEUR EST JAMAIS FIXÉE ET QU'ON LEUR DISTRIBUE DE LA FAÇON LA PLUS ARBITRAIRE QUI SOIT, SELON LE DEGRÉ DE LEUR SOUMISSION, SELON LA SOMME DE MOUCHARDAGE DONT ILS SONT CAPABLES.

AUCUN RÈGLEMENT N'EST AFFICHÉ. PERSONNE N'OSE DEMANDER A PRENDRE CONNAISSANCE DU CONTENU DE CELUI QUI POURRAIT EXISTER. C'EST UN LIEU IMMONDE, OU L'ON PEUT DEVENIR FOU OU « APPRENDRE A VIVRE ».

Voilà le visage de la « Patrie prolétarienne ». Voilà sa justice.

Elle frappe impitoyablement tous les Roussakov qui osent broncher devant « la ligne » établie. Elle frappe jusqu'à des révolutionnaires étrangers, qui se sont fait condamner à mort chez eux, en défendant l'U. R. S. S. et que la « Patrie prolétarienne » a réclamés et reçus chez elle, comme ses meilleurs fils. Ainsi de ce Francesco Ghezzi que j'ai bien connu, dont la foi est irréprochable et que le Guépéou vient de condamner à trois ans de prison, sans procès et sans explications.

D'un bout à l'autre de l'empire, maté par la trique du fascisme communiste, les Sibéries sont pleines de Roussakov, de Ghezzi, *d'autres espèces d'hommes encore, que le communisme a d'abord employés à sa besogne, puis jetés en prison.*

Il n'est plus question là-dedans de socialisme, mais

d'une terreur qui traite la vie humaine comme un matériel de guerre sociale, dont on se sert pour le triomphe d'une nouvelle et monstrueuse caste qui raffole de fordisme, d'américanisation, de produits Coty, de toilettes parisiennes, — caste cruelle, avide de domination et belliqueuse, au point de se montrer prête à sauter sur cette Chine, qui ose se débarrasser d'une concession du temps du tsarisme, une honte où les révolutionnaires n'ont rien à foutre. (O *Temps !* te voilà enfin aux côtés des « communistes » pour accuser la Chine d'avoir « violé un contrat », pareil à ceux dont tous les impérialismes veulent imposer le respect !)

Cette caste, ignorante, vulgaire, perverse, est faite en majorité d'une jeunesse venue au monde depuis le début de ce siècle. Cette jeunesse ignore et veut ignorer tout ce qui a fait la grandeur et la force de l'idéalisme révolutionnaire russe d'autrefois, aujourd'hui objet de musée, haillon miteux que l'on a scrupuleusement catalogué parmi les choses mortes. Elle ne connaît que les « mots d'ordre » d'un pouvoir dont elle est le ciment et l'armature. Déploiements de bannières ; *Internationale* écoutée debout ; « coins de Lénine » ; haut-parleurs ; immenses calicots couverts de phrases ; des phrases pour juger la vie ; des phrases toutes faites pour remplacer les idées ; le Guépéou pour remplacer les arguments ; la censure pour éviter la critique : *un vide universel, qui lui permet d'assurer sa domination.*

Pour lui arracher des mains quelques-unes de ses victimes, nous n'avons rien épargné. Mais toutes les démarches faites par les intéressés là-bas, depuis mon départ, tous mes télégrammes et toutes mes lettres à Kalinine, à Rafaïl, au procureur Krilenko, sont restés sans effet et sans réponse.

Voici la fin de ma lettre du 1[er] juillet au procureur de la R. S. F. S. R., Krilenko :

... *J'ai dit : si cette famille est coupable, je veux être condamné avec elle et partager son sort. Or, voici qu'après avoir été brillamment acquittés en avril dernier, trois de ses membres, Roussakov en tête, viennent d'être condamnés par un tel déni de justice, qu'il m'est*

impossible de ne pas vous signaler le scandale et rappeler ici que je me solidarise avec les condamnés ; je suis prêt à venir à Léningrad et à subir la même peine qu'eux.

Camarade Krilenko, ne prenez pas cette déclaration pour une phrase en l'air : si le jugement devient définitif, je vous demanderai de me faire partager le sort de ceux avec lesquels je me suis solidarisé ; s'il en est besoin, je vous le demanderai publiquement, non sans avoir d'abord soumis l'affaire au jugement public de l'Internationale communiste.

Le jugement est devenu définitif le 3 juin. Le 5 juin, l'humaine *Pravda* communiste publie *cette fois* le verdict, en qualifiant les accusés d'éléments antisociaux et en comparant une nouvelle fois Roussakov à Kalganov.

O, Kalganov ! assassin qui as ouvert le ventre d'un président à la Sviertsiéva et qu'on a fait passer par les armes : permets à un ennemi de ta « classe » de tremper ses yeux dans ton sang et de se demander si tu n'étais pas, après tout, un Roussakov poussé au désespoir ; depuis ton geste, plus d'un ouvrier authentique a répété ton acte par vengeance, en tuant des présidents pareils à celui dont la terreur a armé ton bras et t'a fait commettre ce crime, *à dix ans de distance du jour où s'est accomplie une expropriation que tu as grandement eu le temps d'oublier.* Mais tu n'as trouvé personne, personne au monde, qui intervînt en ta faveur pour emmerder les Kalinine, les Krilenko, les Komarov, les Tchoudov, les Rafaïl ; tu n'as trouvé que le sombre couloir où un « communiste dans la ligne » fait partir la balle, que reçoivent à bout portant tous ceux qui osent crier : *au secours !*

*

Au nom de quarante ans de souffrances et d'une vie que je peux soumettre à l'examen de tout honnête homme, je demande justice pour tous les Roussakov et pour tous les Kalganov, qui vivent et qui meurent dans *l'Union des républiques soviétiques socialistes d'aujourd'hui.*

PANAÏT ISTRATI

MORT DE SILBERMANN

... Ce fut très peu de temps après que l'état mental de Silbermann s'aggrava et acheva l'ouvrage de sa déchéance physique. Non seulement il ne sortait plus, mais il refusait presque toute nourriture. Pendant des heures il ne disait mot, le regard longuement posé sur un objet qui inscrivait dans ses yeux toutes sortes de reflets méconnaissables. Sa place favorite était près de la fenêtre ouverte, où il semblait attendre on ne savait quoi ; mais persiennes closes, car ses paupières souffraient de la lumière comme d'une brûlure. Le soir seulement, au crépuscule, il demandait d'un signe qu'on repoussât ces persiennes, ce que ses bras trop faibles n'auraient pu faire, et il regardait devant lui. Au plus pauvre de ses étages, cette pauvre maison dominait tous les toits voisins, et Silbermann avait ainsi une échappée de vue assez étendue. A part un morceau de la cathédrale, on apercevait surtout des pans de murs misérables, des faîtes rapiécés et toutes sortes de nids sordides. Mais sa compagne me dit que cette vue l'attirait et qu'il se penchait vers ce spectacle avec une bizarre expression de ravissement et d'orgueil. Par sécurité, elle fit mettre un treillage de fer plus haut que la barre d'appui. Cependant, elle le laissait volontiers à cet endroit, tant il semblait y éprouver de plaisir.

Quand elle me rapporta cela, je me rappelai combien,

au temps de notre jeunesse, Silbermann était attiré vers les points de vue qui dominent Paris et d'où il pouvait contempler la ville à ses pieds. Plus d'une fois il m'avait emmené tout au haut de Montmartre, simplement, eût-on dit, pour lancer de là ses paroles à travers l'espace. Il m'indiquait les quartiers, les monuments, parlait de l'avenir avec une sorte de lyrisme, et je voyais que son imagination, manœuvrant follement d'un point à un autre, marquait sur ce plan les étapes possibles de sa carrière.

Peut-être la vue des toits et de cet étroit champ de ciel lui apportait-elle de nouveau un peu de ce vertige, et cela expliquait-il son muet ravissement. Peut-être aussi plaisir et orgueil venaient-ils de ce que, du haut de sa mansarde, Silbermann apercevait au terme de sa destinée lamentable, une vision qui le grisait, une espèce de royauté, de place élue : il était le plus malheureux des Juifs.

Un jour arriva où il ne voulut plus faire les quelques pas qui séparaient son lit de cette fenêtre. Alors il resta couché, la tête à plat, car il ne pouvait, paraît-il, supporter sans irritation le contact trop caressant de l'oreiller. Et parfois la journée s'achevait avant qu'un tressaillement agitât sa face.

Pourtant, une nuit, dans une de ces convulsions dernières où l'âme humaine semble chasser ses diables les plus tenaces, il fut littéralement soulevé par le délire. Des appels, des cris rauques, des imprécations sortirent de sa gorge, où depuis longtemps le son passait à peine ; puis il se mit à débiter des phrases, des débris de poèmes, des tirades entières, où sa compagne reconnut avec stupeur des morceaux fameux qu'il n'avait pas lus depuis des années et qu'elle ne savait pas dans sa mémoire.

En même temps qu'elle me racontait cette scène, elle me montra un portrait qu'elle avait conservé de Silbermann. La face hâve et barbue est d'une maigreur incroyable. Les pommettes saillantes, l'arête du nez courbe, le crâne allongé, toute l'ossature pointe sous la peau ainsi qu'une roche.

Et comme je considérais cette figure d'un type si étrange, je me pris à songer que les diables qui avaient quitté le cerveau de Silbermann à la minute suprême étaient les princesses raciniennes et tout un cortège de héros légendaires, vêtus à la française.

Le matin qui suivit cette nuit, il s'assoupit. Le soleil venu, sa compagne profita de son apaisement pour écarter les persiennes, et des rayons de lumière firent irruption dans la chambre. Alors il entrouvrit les yeux. Il aperçut les milliers d'atomes qui, chevauchant les rayons, dévalaient vers son lit, avançaient en colonnes sur ses draps. Quelle terreur revint à sa mémoire ? Il ébaucha un geste pour se protéger... Ce fut son dernier mouvement.

JACQUES DE LACRETELLE

SUITE EN SIMILI-ROMANTIQUE

I

Tu laisses l'été fuir vers les brumes d'automne
Et remontes le soir à ta vieille maison,
Insensible aux appels tendres de la saison,
Inattentive même à mon luth qui chantonne.

Viendra le soir surpris par un frisson soudain ;
Tu croiseras en hâte un châle sur ton sein
Et descendras vers l'ombre aux confins de la ville.

Mais à moitié chemin tu t'en retourneras,
Sentant sur tes cheveux pleuvoir à chaque pas

Les feuilles qui formaient la voûte pour l'idylle.

II

Pourquoi me décevoir encor, ma si lointaine ?
Un automne nouveau s'ajoute à mes regrets ;
Je vois de plus en plus que s'estompent tes traits
Dans mon souvenir las de dorloter ma peine.

Je me suis confiné dans ce hameau des bois
Dont les quelques maisons basses, tout de guingois,
Entourent un moulin vieux comme sa fontaine.

T'ai-je pas entendu murmurer une fois,
— Le vent d'antan heurtait les volets et les portes —

« Je n'aimerai rien tant qu'un lit de feuilles mortes ? »

III

De même qu'on entend dans l'éloignement geindre
Un vague cabestan, un chariot confus,
Quand les vibrations du sonore cylindre
Qu'est la diurne cité ne se distinguent plus ;

Une sorte de plainte encor moins discernable
S'élève au plus profond de la pesante nuit.
Qu'est-ce ? L'esprit s'émeut, l'oreille attend un bruit.

La barque, que le vent balance sur son câble,
Répond de la rivière à l'écouteur surpris ;

Puis un son plus lointain ; mais l'on n'a pas compris.

IV

J'ai vu s'éparpiller toutes les feuilles mortes,
Et je reviens, portant cette cueillette d'or
Dans mon âme qui mire en frissonnant encor
Les champs noirs de corbeaux, les seuils mornes des [portes,

Et le ciel tourmenté se fonçant pour l'hiver
Lorsque la nuit s'étend, couvrant comme la mer
Les hameaux dispersés au pied de la colline.

Je me suis absorbé dans le drame hivernal ;
Et peut-être, au milieu d'une valse câline,

Reverrai-je un bouleau penché sur un canal.

V

De loin, je te consacre un jour de rêveries
Que les harpes d'amour ne sauront épuiser
Quand elles vibreront sur les rives fleuries
Pour calmer le regret lancinant d'un baiser.

Il faudra tout un cycle amer de causeries,
Les évocations d'indicible bonheur,
Pour délivrer le temps de ce beau jour boudeur ;

Où les sources, les bois, les coteaux, les prairies,
De leur souffle embaumant mes peines mal guéries,

Composeront un miel pour confire ton cœur.

VI

Je te l'ai dit un jour, tu seras ma Venise !
Rien du nimbe commun ne baigne ta beauté ;
La syllabe sans choix, ton timbre l'éternise ;
Le sol est sous tes pas ductile et comme ouaté.

Un peu du noir vernis coule en toi des idoles ;
Ton doux repos respire au rythme des gondoles
Que la lagune sent avec volupté fuir.

Sous les astres dansant ou dans les farandoles,
D'autres savent lier, enfiévrer, alanguir ;

Mais toi, tu rends complexe et câlin le désir.

VII

Ce jour si fin, dosant la chaleur et l'haleine,
D'un glissement léger s'avance dans la plaine
Et roucoule depuis l'aube de trilles pleine.
Le merle est son salut ; la guitare, l'adieu.

Virginie et Naïs en jupon de lustrine
Passent : l'une sautant, future ballerine ;
L'autre, les yeux cernés, saura qu'Eros est dieu.

L'adolescent musant dans ce bain de bien-être
Voit des micocouliers, un ciel de camaïeu,

Des porteuses d'amphore, une estampe champêtre.

VIII

C'est toi qui rends viril, constance de granit !
Plus que tout autre éclat, c'est toi que je vénère.
Orgueil de la forêt, le chêne centenaire
Sert immuablement le dieu qui le bénit.

L'ardeur tombe bientôt ; c'est la rare durée
Qui donne à la ferveur une palme sacrée,
L'apothéose due au feu perpétuel.

Allégresse de voir couler les ans liquides
Sans que change l'aspect des âmes ni du ciel,

Les astres préposés pour gardiens et pour guides !

IX

Sous quelles frondaisons vas-tu soupirer, joie ?
Où flotte l'air subtil pour ton affinement ?
Plus morne est le désert quand le soleil flamboie ;
Un front reste très peu sur un sein trop aimant.

Que chercher dans les yeux qu'éblouit le vulgaire ?
Le transport exaltant des sens ne dure guère,
Et l'ange réveillé parle comme Midas.

Qui n'a dans ses tiroirs les missives brûlantes
Où Laure et Léonore ont signé d'un « hélas ! »

Leurs tristes testaments de défuntes amantes ?

X

Rarement j'ai manqué l'Angélus du matin :
C'est l'aube et le réveil des cerfs et des fauvettes,
Le jour, près d'arborer sa parure des fêtes,
Gazouille ingénûment, ignorant son destin.

Jadis, j'ai salué cette heure de liesse ;
Une brise essayait sa première caresse,
Le fantôme feuillu redevenait tilleul.

Un cheval hennissait, je songeais : c'est le coche ;
Écoute les grelots, c'est fini d'être seul,

Si j'en crois mon nocturne oracle et cette cloche.

XI

Comme un homme enlisé dans le silence auguste
Voit l'océan cendré qui l'entoure noircir ;
Et, presque chancelant sous trop d'ampleur, déguste
En longeant la chênaie un sauvage élixir ;

En dépit de l'oubli multipliant ses ronces,
Des appels anciens retombés sans réponses,
Et du floconnement muet des ternes jours ;

Je sens que par le jeu des sources souterraines
Un vaste lac d'azur s'incurve ; et tu m'entraînes,

Dormeuse nonchalante, en ta nuit de velours.

XII

J'ai le plus beau destin depuis que ta mémoire
Conserve, nymphéa qui rend sacré l'étang,
Un double de mon rêve, et reflète une moire
D'un nuage doré, sur ton passé, flottant.

Le bosquet méprisé sera ton oratoire,
L'hommage inentendu la nef évocatoire
Où l'orgue, en t'exaltant, soudain à l'horizon,

Éveillera, candide et tendre et virginale,
Avec l'effleurement suave du gazon,

La lune toute d'or mais hélas, automnale.

XIII

Chut ! Elle est en chemin. Déjà tombent les faînes.
Pour le cœur aux aguets la nuit pure frémit.
Tu t'es dressé : voici les dernières neuvaines.
Tu murmuras un nom, puis tu t'es rendormi.

Chut ! Elle est en chemin. Le pâtre et les glaneuses
Qui prennent pour rentrer les sentes sablonneuses
Ont recueilli des voix exquises dans le soir.

Chut ! Elle est en chemin, la précieuse larme.
Elle approche du seuil où l'on verra s'asseoir

La farouche au front mat que le destin désarme.

XIV

Taisez-vous, car voici venir mon heure douce ;
Après la pluie, un pas ranime le printemps.
Un pépiement flûté console chaque pousse ;
Les ouvriers du mail s'interpellent, contents

Demain les flots auront leur belle frange bleue.
Les linges claqueront voluptueusement.
Du tertre on entendra les cloches d'une lieue.

Il faut se recueillir pour tenir son serment,
Et pour ne pas briser ni trahir ta romance,

Poitrine étroite où bat un rêve à l'aile immense.

XV

Regardez la beauté qui déferle du monde,
Proche est le temps où tout périra profané ;
Donc, vierges, hâtez-vous de danser votre ronde ;
Le charme romanesque est mort à peine né.

Le vapeur sur la mer et la locomotive
Dissoudront dans les airs l'imagination,
Tout ce qui rend la Terre adorable et plaintive,

La flûte sur le lac et l'écho sur la rive,
Venise, Bénarès, Bagdad, Lesbos, Sion ;

Et les cheveux défaits sous trop de passion.

XVI

Je contemple, étendu sur la butte déserte,
Le manteau bleu du ciel agrafé d'un rubis ;
Puis la plaine, les toits dont la paix déconcerte,
Les villages quiets où bêle une brebis.

La campagne qui va devenir violette
Entoure le château dont le parc est un puits.
Une fenêtre. Un bras ferme l'espagnolette.

Et la pelouse prend la teinte de ses buis.
La nuit a terminé sa furtive toilette,

Et remis les archets du soir dans leurs étuis.

EMMANUEL LOCHAC.

LES CHANTIERS DE MICHEL-ANGE

Peut-être rien n'est-il plus excitant pour l'esprit que les ébauches d'un grand artiste, les intentions d'une œuvre, les premiers gestes qu'elle couve et leur naissance encore paralysée au fond de la matière. Entrez par quelque matin de bonne humeur à l'Académie des Beaux-Arts de Florence, la tête fraîche, l'œil reposé, et sans courir tout de suite au David colossal qui vous attire sous la coupole par son énorme nudité, donnez d'abord quelque attention aux cinq grandes ébauches de Michel-Ange : les quatre prisonniers du tombeau de Jules II, et le Saint Matthieu. C'est peut-être la plus forte leçon intellectuelle que l'art puisse vous offrir. Il y a ici tout ce que le génie peut montrer de sa mécanique : lutte contre la matière brute ; étincelles de pensée ; liberté entière ou conditionnée de l'esprit ; fardeaux et chaînes du corps ; décomposition, recomposition et représentation du mouvement ; style ; et enfin, vie. Et même trois formes de la vie : vie de l'instinct, vie de la volonté, vie de la pensée.

L'œuvre de Michel-Ange a sûrement été la plus gigantesque tentative plastique de l'homme vers l'expression. Tentative qui prend ici, dans cette salle de l'Académie des Beaux-Arts, l'apparence d'un symbole. Hasard de groupement, sans doute, mais qui n'en a pas moins, si l'on y réfléchit, une rare saveur philosophique.

Eclatant, massif et délié, ce David qui fut l'œuvre principale de sa jeunesse, nous montre d'abord un artiste entièrement sûr de sa main. Le bloc de marbre dont fut

tiré cet adolescent démesuré avait été abîmé par un sculpteur maladroit et gisait inutilisé — peut-être inutilisable — dans le dôme de Florence. Le jeune Michel-Ange l'y vit, en caressa dans sa tête tous les contours et fit ses propositions à la Seigneurie. On les accepta. Il éleva autour de son monstre une palissade derrière laquelle il travailla trois ans. Et sans gâter un morceau de la précieuse matière, sans commettre une faute de ciseau, il fit jaillir son David d'une poussée furieuse, des cheveux aux orteils, il l'emporta d'assaut, le creusa, le bossela, le polit et le lima jusqu'aux ongles. Un immense homme de pierre, sans un péché ; un Adam de Carrare. Comme Dieu, Buonarroti dut se reposer après en contemplant avec satisfaction sa créature.

Puis les années passent. Et les œuvres. Mûri, ce Père Eternel de la pierre voit avec un sombre souci s'éloigner de lui les monstres innocents et trop parfaits de son Eden païen : le David, le Bacchus ivre, le Bacchus avec un satyre, l'Adonis, le Cupidon. Le doute lui est venu. L'inquiétude prospère en lui et provoque sous son outil tous les tourments spirituels de la maturité. Et il jette un beau jour à une sorte de demi-vie, comme nous le ferions d'une note amère dans nos papiers, ces Esclaves tout enchaînés de violences passionnées. Là-bas, au fond de la jeunesse, ce colosse de candeur et de confiance en soi, bien plus semblable d'ailleurs à Goliath qu'au petit Israélite muni d'une fronde. Maintenant, dans son âge d'homme, ces puissantes ébauches de son incertitude.

Quelle étonnante leçon ! Ainsi, plus nous vieillissons, moins nous sommes sûrs de nous. Avec notre expérience et la longue suite de nos raisonnements, notre élan à bien faire s'émousse, notre idéal s'efface, et la vigueur de nos anciennes joies se transforme en puissances redoutables. De libre petit géant que nous étions au temps de nos forces inconscientes et heureuses (peut-être cruelles), nous voici devenus cariatides, immobilisés en nous-

mêmes, et ne cherchant plus qu'à supporter sans en mourir trop vite les fardeaux et les chaînes de nos esclavages (peut-être doux, peut-être moraux). Voyez chacun de ces mouvements emprisonnés. L'un des Esclaves a le bras gauche pendant, et du droit il défend sa pauvre tête écrasée. L'autre couvre à demi sa figure, le corps tout projeté en arrière par l'effroi d'une vision qui le fait rentrer dans la pierre. Celui-ci n'est plus que torse et sexe, décapité de son jugement. Cet autre plus que ventre offert, thorax bombé, cuisses, seins, le visage perdu dans des limbes. Que Saint Matthieu seul où le visage soit tout, mais disant aussi le pire. Rien que peurs, souffrances, luttes. Comme Michel-Ange a bien justifié la confiance de Pierre de Médicis : « Michel, c'est ton métier de pétrir des hommes » c'est-à-dire de pétrir des âmes. Il avait entendu la prédication de Savonarole au couvent de Saint-Marc, où il travaillait dans le jardin. Et sans doute est-ce là, au milieu de ses ardeurs païennes, que lui fut révélé l'autre drame, celui que voient seuls les yeux de l'esprit, mais dont la flamme vient lentement incendier le corps. Dès lors Michel-Ange le vécut toute sa vie. Il fut dans un perpétuel état d'incendie. Et ces pauvres esclaves, ces « prigione » dont il sait si dramatiquement conter l'histoire, et qui jamais ne parviennent à se libérer d'eux-mêmes, c'est lui.

Esclave ou prisonnier de quoi ? Voici ce que l'on sait ou qu'il avoue.

Il était craintif. Il eut peur des Médicis, peur de ses compatriotes florentins, peur de Rome, peur des guerres et des sièges, peur des Papes. Pourtant personne plus que lui ne méprisa les faibles et les courtisans, car sa peur n'était point lâcheté, mais dégoût intellectuel. « Vivre dans la crainte de l'inquiétude pour son âme et pour son corps ne peut nuire, écrivait-il. En tout temps il est bon de s'inquiéter. » Il avait été beaucoup battu dans sa jeunesse, et ceci est d'une importance capitale pour le caractère

comme pour la formation sexuelle. Vers seize ans, l'un de ses camarades d'atelier lui envoya son poing en plein visage et lui écrasa le nez. Michel-Ange avait aussi une peur terrible de Dieu.

Il était haineux. Il méprisait les habiles et haïssait les forts. Ces Papes pour lesquels il a tant travaillé, comme il les détestait ! Même devant Léonard il se sentait empli de rage. Un contemporain a raconté la scène suivante : Léonard était un homme de belle figure, de manières avenantes et distinguées. Il flânait un jour avec un ami dans les rues de Florence, vêtu d'une tunique rose qui lui tombait jusqu'aux genoux. Sur sa poitrine flottait sa barbe bien bouclée et arrangée avec art. Auprès de Santa Trinità, quelques bourgeois discutaient ensemble un passage de Dante. A ce moment, Michel-Ange vint à passer. Léonard dit : « Michel-Ange vous expliquera les vers dont vous parlez. » Croyant qu'il voulait se moquer, Michel-Ange répliqua amèrement : « Explique-les toi-même, toi qui as fait le modèle d'un cheval de bronze et qui n'as pas été capable de le fondre, mais qui, pour ta honte, t'es arrêté en route. » Sur quoi il tourna le dos au groupe et continua son chemin. Léonard resta muet, mais il rougit. Et Michel-Ange, non satisfait encore et brûlant du désir de le blesser, cria : « Et ces chapons de Milanais qui te croyaient capable d'un tel ouvrage ! »

Comme il haïssait Léonard, il haïssait aussi Bramante et Raphaël, bien qu'il sût à l'occasion proclamer leur génie. On peut haïr et admirer. Nature douée pour toutes les violences.

Bramante ruina son projet du tombeau de Jules II en attisant la superstition du Pape, puis, par dérision et pour le perdre à jamais, il conseilla au Saint-Père de lui faire peindre la Chapelle Sixtine. Michel-Ange y travailla quatre ans, puis découvrit l'œuvre à contre-cœur, sous la menace du bâton papal, le jour de la Toussaint 1512.

Il avait toujours été laid. Ce travail de tant d'années,

exécuté à plat de dos en haut d'un échafaudage, le rendit difforme : « Mon ventre pointe vers mon menton, mon crâne s'appuie sur mon dos, ma poitrine est comme celle d'une harpie ; le pinceau, en s'égouttant sur mon visage, y a fait un carrelage bariolé. Mes lombes me sont rentrés dans le corps et mon cul fait contrepoids. Je marche au hasard, sans que je puisse voir mes pieds. Ma peau s'allonge par devant et se ratatine par derrière : je suis tendu comme un arc syrien. Mon intelligence est aussi baroque que mon corps, car on joue mal d'un roseau recourbé. » Nous comprenons cette haine de l'homme, qui adorait tant les beaux corps, pour ceux qui avaient fait le sien monstrueux. Je regarde les « prigione » et crois voir Michel-Ange lui-même mutilé par sa propre gloire.

Il était passionné. (Cela sonne bête et pauvre) : il était dévoré, mangé, halluciné d'amour.

« Ah ! souffrance infinie qui déchire mon cœur, quand il pense que celle que j'aime tant ne m'aime pas. Comment vivre ? (*Poésies*, XIII).

« J'aime : pourquoi suis-je né ? » (*Poésies*, CIX.)

Il aimait sa ville de Florence. Il aimait Rome. Il aimait la terre et les maisons qu'il achetait. Il a aimé des femmes qui ne purent jamais l'aimer, des hommes qui l'ont volé et trahi, un père et des oncles qui le dépouillèrent. Il a aimé Dieu. Mais ce qu'il a aimé surtout, avant tout, après tout, et à cause de tout ce qu'il aimait, c'est le marbre. Le triomphe de son amour du marbre, c'est le tombeau des Médicis. Il y a sculpté quatre figures dont personne n'a jamais su dire avec certitude ce qu'elles symbolisent : Aurore, Crépuscule, Jour, Nuit. Cela est possible et douteux. Ce qui est certain, c'est que Michel-Ange y a enfoui deux sentiments : l'amour du marbre, et le désespoir de ne parvenir jamais à l'achèvement de sa pensée. Même ici, où il est allé presque au bout de son projet, tout à coup il jette son outil et cache derrière une épaule formidable la tête de hibou d'un nocturne vieillard,

à moitié tiré seulement du néant. Il était travaillé par l'idée du symbole, d'une dépersonnalisation de la matière au profit du spirituel. Ce colossal amateur de matière devait penser comme le poète de Sils-Maria : « Tout est esprit. » Même le marbre. Même la chair. L'esprit porte des milliards de masques. C'est pourquoi, lorsqu'on lui reprochait de n'avoir pas faits ressemblants Laurent et Julien de Médicis, il répondait : « Qui le verra dans dix siècles ? » Et cela importe si peu en effet, que depuis longtemps déjà Laurent ne s'appelle plus Laurent, mais le Penseur. Il fit même sur sa *Nuit* ces vers, dont on a donné toutes les interprétations, sauf sans doute la bonne.

Cher m'est le sommeil, plus cher encore d'être pierre,
Tant que durent la honte et le crime.
Ne pas voir, ne pas entendre m'est grande joie.
Donc, ne m'éveille pas, ah ! parle bas.

On a dit que c'étaient là des lamentations sur l'asservissement de Florence à l'empereur Charles-Quint.

Mais de tels bonshommes n'ont guère l'habitude de pleurer sur les villes. Ils gémissent sur eux-mêmes, car leur monde à eux leur est plus douloureux que l'autre.

Shakespeare dédia ses fameux sonnets à Mr W. H., et l'on cherche encore aujourd'hui quel pouvait être l'anonyme à qui s'adressaient de telles musiques. « From soul to soul. » Qu'importe à qui l'âme appartient, homme ou femme, dame de théâtre ou pair d'Angleterre. L'objet d'une pareille exaltation ne nous intéresse pas, car c'est l'exaltation en soi qui compte, non le motif qui la fit naître. Le fond de cette sorte d'enthousiasme n'est peut-être que la forme. Et toute forme donne à penser le fond. « *La force* d'un beau visage, dit Michel-Ange ; rien au monde ne m'est une telle joie. » La force, voilà qui unit l'abstrait et le concret, enveloppe une ligne dans

l'idée qu'elle suggère, emmêle de manière inextricable ces doubles.

Cent ans avant Shakespeare, Michel-Ange eut son Mr W. H., écrivit ses lettres d'amour et composa des sonnets. Deux êtres se les partagèrent : Tommaso de Cavalieri, gentilhomme romain « jeune et passionné pour l'art », dit Vasari. Et Vittoria Colonna. Cavalieri l'aima avec un respect dévotieux et quelque pitié prudente. Ce Michel-Ange mûr et ardent devait lui inspirer de la crainte lorsqu'il lui écrivait : « Ce m'est une douleur infinie de ne pouvoir vous donner aussi mon passé, pour vous servir plus longtemps ; car l'avenir sera court : je suis trop vieux. (Il avait cinquante-sept ans). Je ne crois pas que rien puisse détruire notre amitié, bien que je parle d'une façon très présomptueuse, car je suis infiniment au-dessous de vous... Je pourrais aussi bien oublier votre nom que la nourriture dont je vis ; oui, je pourrais plutôt oublier la nourriture dont je vis, et qui soutient seulement le corps, sans plaisir, que votre nom qui nourrit le corps et l'âme et les remplit d'une douceur telle que, pensant à vous, je ne sens ni souffrance ni crainte de la mort. »

Condivi rapporte dans sa *Vie de Michel-Ange* : « Je l'ai souvent entendu parler de l'amour ; et ceux qui étaient présents disaient qu'il n'en parlait pas autrement que Platon. Pour ma part, je ne sais pas ce que Platon en a dit ; mais je sais bien qu'après avoir eu si longtemps et si intimement commerce avec Michel-Ange, je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche que les propos les plus honorables, et qui avaient le pouvoir d'éteindre chez les jeunes gens les désirs déréglés dont ils sont agités. »

Pourquoi n'aurait-il pas été vierge, après tout ? J'ai connu des chastes chez qui l'amour atteignait à une force et à des possibilités de passion qu'une certaine race de voluptueux faciles ne parviendrait même pas à se figurer. Buonarroti, avec sa brutalité et son orgueil, était de ceux-là. Toute sa sensualité, il la nourrissait dans sa tête, et des

milliers de jouissances ne valaient pas, selon son propre aveu, un seul tourment. « On peint avec la tête, non avec les mains », a-t-il écrit. On aime aussi avec la tête, même quand ce n'est pas le spirituel qu'on préfère dans un être, mais la beauté, chose plus fugace et tout autant inexplicable. Peut-être moins que cela : une attitude, un mouvement. Enfin, le style d'un corps. Poursuites abstraites, mais bien dignes d'un tel curieux.

« Avec vos beaux yeux je vois une douce lumière, que je ne peux plus voir avec mes yeux aveugles. »

Paroles obscures, mais rimes où il cachait avec un soin d'amant la féconde charge de son amour. Suivies d'excuses : « Mon cher Seigneur, ne t'irrite pas de mon amour, qui s'adresse seulement à ce que toi-même tu aimes le mieux en toi ; car l'esprit de l'un doit s'éprendre de l'esprit de l'autre. Ce que je désire, ce que j'apprends dans ton beau visage, ne peut être compris des hommes ordinaires. Qui veut le comprendre, doit d'abord mourir. »

Tous les amants lisent clairement ces énigmes. Et tous approuvent le conseil de l'impératrice Elisabeth d'Autriche qui disait que lorsqu'on ne peut être heureux à sa guise, il ne reste qu'à aimer sa souffrance. Michel-Ange aimait la sienne. De quels soins ne l'a-t-il pas entourée afin de se maintenir toujours en état de création. Si bien que ne voulant pas être heureux — et sentant approcher sans doute dans une angoisse affreuse le moment de son détachement — il transporta les instruments de cette torture indispensable des mains d'un homme dans celles d'une femme : il s'éprit de Vittoria Colonna.

Michel-Ange avait alors soixante ans et Vittoria quarante-trois. Elle n'était belle qu'aux yeux de ce bourgeois florentin qui, autant que l'art, admirait les produits souvent imparfaits, mais toujours précieux et délicats des soigneuses sélections de races. Cette princesse de la plus illustre naissance avait le nez long, la bouche étroite avec une lèvre inférieure légèrement avançante, un front pur, un cou de

cygne, enfin cet air portrait de famille qui ne s'accorde guère avec la beauté. « Elle s'instruisait dans les lettres, écrit l'un de ses familiers, afin de s'assurer l'immortelle beauté, celle qui ne passe pas, comme l'autre. » C'est avouer qu'elle était laide. Aimer une laide est chose usuelle. Cela semble toutefois un paradoxe chez celui qui disait : « La force d'un beau visage, rien ne m'est une telle joie. » Mais nous avons vu qu'il était amateur de bien autre chose que de joies, et pourtant la porteuse de ce visage sans grâce va donner à Michel-Ange le seul repos qu'il ait jamais connu. Le seul amour aussi. Et il apprendra d'elle qu'il est une chose plus rare que le talent, plus convaincante que la grandeur, plus ravissante encore que la beauté : c'est, jointe à une intelligence ouverte, l'exquise simplicité.

Vittoria Colonna avait eu aussi ses épreuves : un mari volage qu'elle adorait, le fameux marquis de Pescaire, un Italien d'origine espagnole qu'elle épousa lorsque tous deux avaient dix-sept ans, poète comme elle et génial capitaine. Il prit Milan, tua Bayard, battit Bonnivet à la Bicoque et défit François Ier à Pavie. Homme « exquis en paix et en guerre », disait de lui son royal adversaire. Depuis sa mort, arrivée trop vite, Vittoria s'était consacrée à cet amour défunt, en fit de la poésie et reçut en échange de tout ce que la vie lui avait refusé, les vaines et friables récompenses de la célébrité. Mais son cœur restait amoureux comme son corps, ni l'un ni l'autre n'ayant jamais reçu leur vraie pâtée. Elle s'en prit à Dieu et lui demanda ces voluptés dont les intellectuels se font une idée tellement plus extravagante que ne le peut être l'humble réalité. Dieu mit sur son chemin le doute, des ecclésiastiques un peu touchés par la Réforme naissante, des femmes illustres (Renée de France et Marguerite de Navarre), et surtout Saint Paul. Toujours ce Saint Paul qu'on retrouve à l'origine de tant de crises d'âme. Mais Dieu lui envoya aussi le petit vieillard difforme qui commençait alors la dernière partie de sa fiévreuse carrière, celle d'architecture

et de peinture, où ce gnome fit sortir de ses chantiers la Chapelle Sixtine et la coupole de Saint-Pierre.

Si elle ne se donna qu'à Dieu, Vittoria aima cependant Michel-Ange. Leurs âmes s'ouvrirent l'une pour l'autre, se reçurent et se gardèrent jusqu'à la mort. « Il était épris de son divin esprit, dit Condivi, et elle le lui rendait bien. Sur son désir, il exécuta un Christ nu, qui, détaché de la Croix, tomberait comme un cadavre inerte aux pieds de sa Sainte Mère, si deux anges ne le soutenaient par les bras. Elle est assise sur la Croix ; son visage pleure et souffre ; et, les deux bras ouverts, elle lève les mains au ciel. » Et encore : « Par amour pour Vittoria, Michel-Ange dessina Jésus-Christ en croix, non pas mort, comme on le représente d'habitude, mais vivant, le visage tourné vers son Père, et criant : « Eli ! Eli ! »

Toujours la vie, jusque dans les tourments de la mort. Et Michel-Ange, qui avait passé plus de soixante années à chercher cette vie, à la palper dans les corps, à la tirer de sa pensée pour la faire rentrer ensuite dans la pierre, peut-être maintenant seulement, devant cette Vittoria Colonna brûlante et fuyante comme lui, aperçoit-il les jardins cloîtrés où pousse, à côté de la vie, la seule vie qui soit plus immortelle que le marbre. La foi en Christ ? Peut-être. Assurément la foi en l'âme. Et cet homme pour qui les carrières n'étaient jamais trop vastes, ni les cailloux assez durs pour exprimer durablement tout ce qu'il avait à dire, voici qu'il utilise la plume et le papier. Il écrit ses *Poésies*. Autres chantiers. Formes plus délicates de lui-même et que le ciseau tant usé au creux de sa paume ne pouvait suggérer. C'est dans le marbre qu'il commente l'histoire de sa pensée, les inquiétudes de sa chair ; au papier qu'il confie celle de ses sentiments. Les dernières ardeurs en parviennent à Vittoria, à demi-recluse dans un couvent de Viterbe, où elle palpite en lisant les tendres cris du solitaire de la Sixtine : « Bienheureux esprit qui, par un ardent amour, retiens en vie mon vieux cœur près de mourir. »

En haut de ses échelles, Michel-Ange peignait alors son Jugement dernier. La petite flamme spirituelle de Viterbe dansait sur la muraille tandis qu'il y jetait les enlacements mystiques ou sensuels de ses hommes-anges et de ses hommes-démons. « Une fureur d'anatomie », disait le président de Brosses en les regardant. Oui certes : la fureur de ses chastes amours. Un Pape vergogneux demanda que l'on voilât leurs sexes. Qu'en dirait le pas commode Michel-Ange ? On tremblait. Mais il sourit : « Dites à Sa Sainteté que ce sera peu de chose à faire : qu'il réforme le monde et on réformera les peintures. » Que sont les vêtements au Paradis ou en Enfer ? On aimerait à en connaître la mode. Dieu est nu peut-être. L'homme est nu certainement. Le symbole même de l'innocence, c'est la nudité.

L'inattendu, c'est que de telles critiques avaient été lancées par quelques pornographes. Que n'écoutaient-ils les entretiens de Michel-Ange et de Vittoria Colonna dans le jardin de l'église San Silvestro. Ils les eussent trouvés assis ensemble sur un banc de pierre adossé à un mur tout tapissé de lierre qu'ombrageaient des lauriers. Le peintre François de Hollande les accompagnait parfois, puis il prenait des notes. On y relève celle-ci :

« La bonne peinture, disait Michel-Ange, s'approche de Dieu et s'unit à lui... Elle n'est qu'une copie de ses perfections, une ombre de son pinceau, sa musique, sa mélodie. Aussi ne suffit-il pas que le peintre soit un grand et habile maître. Je pense bien plutôt que sa vie doit être pure et sainte, autant que possible, afin que le Saint-Esprit gouverne ses pensées. »

Ne nous attardons pas dans ces douceurs un peu molles du vieux solitaire apprivoisé. Il avait la foi. Il avait même la charité. Mais l'espérance ? Il lui restait encore vingt ans de colères et d'isolement à franchir avant de parvenir au port. Vittoria mourut bientôt. S'étant repu de cette agonie, il dit : « Rien ne me désole tant que de l'avoir vue morte et de ne pas avoir baisé son front et son visage, comme j'ai

baisé sa main. » Au moins en fit-il tout de suite un dessin, tel que l'eût pu faire Léonard, un beau et scientifique dessin au verso d'un sonnet. Nue jusqu'à la ceinture, les seins pendants et secs, la tête jeune encore aux cheveux tirés sous un bonnet en forme de casque, un collier autour du long cou maigre, ainsi lui apparut la bien-aimée dans sa parure de morte. Il se représenta lui-même en face de sa maîtresse mystique, vieillard regardant pour la dernière fois celle qui, de vingt ans plus jeune, mourait vingt ans trop tôt. « Aucune pensée ne naît plus en moi, disait-il plus tard à Vasari, où la mort ne soit sculptée au ciseau. » Pourtant, avec cette tombe en arrière de lui et ce désert au-devant, Michel-Ange entrait dans sa plus magnifique période de travail.

Il était sans illusions. C'est un trait bien important chez ce violent ouvrier de la Renaissance et qui le retint d'être — trois siècles avant l'heure — le fondateur du romantisme. Partout il voyait clair, jusqu'en lui-même. Il ne crut pas en l'amour de Cavalieri (trop jeune), ni en l'attachement de son neveu (héritier de ses biens), ni à l'enthousiasme artistique des Papes (orgueil), ni à sa gloire (« vaines délices qui préparent à l'âme de douloureux chagrins »), ni peut-être même à son art. (« Cette illusion passionnée, qui me fit de l'art une idole et un monarque, je connais aujourd'hui combien elle était chargée d'erreurs »). Il ne crut vraiment qu'en l'âme divine de Vittoria Colonna. Les corps, il les connaissait trop ; il en savait trop bien l'anatomie et les faiblesses. Est-ce que cela empêche le désir ? Et les tourments ? Ce dont il aurait tant voulu jouir un jour, c'est de la douleur d'une femme amoureuse de lui, tout en sachant y demeurer insensible. Il a noté dans ses *Poésies*, après quelque déception, ce cri d'une si ardente humanité : « Ah! fais qu'une autre fois elle soit de cœur pitoyable, et si laide de corps que je ne l'aime point, mais qu'elle m'aime ! »

Enveloppé de son nuage, cet homme savait rire cependant. Combien me plaît ce rire silencieux de Michel-Ange

lorsqu'il s'amusait avec ses amis, les simples d'esprit, ses ouvriers, son barbier, ses fous. Ce Topalino, par exemple, tailleur de pierres à Carrare, qui s'imaginait être un sculpteur de talent et n'eût jamais laissé partir pour Rome une barque chargée de marbres, sans y ajouter trois ou quatre petites figurines modelées par lui, qui faisaient s'esclaffer Michel-Ange. Un certain Menighella, peintre, de Valdarno, « qui venait de temps à autre chez Michel-Ange pour qu'il lui dessinât un Saint Roch ou un Saint Antoine, que le bonhomme coloriait ensuite et vendait aux paysans ». Et, ajoute Vasari, le grand artiste qui se faisait tant prier par des souverains, laissait là son travail pour exécuter ces dessins, sur les indications de Menighella ; il fit entr'autres le modèle d'un Crucifix admirable. Ou bien ce Giuliano Bugiardini, pour qui Michel-Ange consentait à poser le portrait pendant des heures. Et l'ingénu, l'ayant appelé pour voir son chef-d'œuvre : « Que diable as-tu fait ? Tu m'as enfoncé un œil dans la tempe ! » Mais l'autre : « L'œil est tel que je l'ai dessiné, et la nature le montre ainsi. — Eh bien donc, fit Michel-Ange, c'est une faute de la nature. Continue et ne ménage pas la couleur. »

Il y a dans ces gaîtés une détente, un contact avec la vie, un plaisir frais qui expliquent si bien qu'en amour même, le naturel soit la source vive des émotions chez les artistes, puis l'objet — conscient ou inconscient — de leurs recherches. La vérité, voilà le grand « nu » de Michel-Ange et de Shakespeare. Cette vérité dont on dit si faussement qu'elle « éclate aux yeux ». Rien de plus difficile à rencontrer qu'elle, de plus habillé, de moins simple. A mesure que l'homme grandit, elle s'enfonce dans ses profondeurs et se voile de mensonge. La leçon de Michel-Ange dans ses ébauches — et toute son œuvre n'est qu'une ébauche — c'est que la nature ne nous livre aucune œuvre parfaite. Elle a une seule recette : la vie. Mais la beauté est une composition, dont la vie traduit l'un des aspects seulement. Deux passages de Vasari en fournissent une bonne illustra-

tion : « Il aima grandement, dit-il, les beautés du corps humain, pour les imiter par l'art et tirer le beau du beau. » C'est la première étape, l'étape plastique. Et voici l'étape philosophique : « Quand il voulut faire sortir Minerve de la tête de Jupiter, il lui fallut employer le marteau de Vulcain : il donnait à ses figures neuf, dix et douzes têtes, ne cherchant qu'à les réunir *et à en tirer une concordance de grâce que la nature ne pouvait lui fournir.* »

Lorsqu'il eut perdu tout pouvoir de souffrance, il ne resta à Michel-Ange que de mourir. Et il y mit vingt ans, car là comme en toute chose, il était difficile et lent. Il se laissa imposer de refaire Saint Pierre et travaillait par crises au tombeau des Médicis. Ou bien il sculptait des *Pietà*, qu'il démolissait pour la plupart à coups de marteau. Mais il pensait surtout à faire une fin « honorable ». Malgré sa piété, peu de prêtres l'approchèrent, sauf des Papes, auxquels il accordait un peu moins d'estime qu'au curé de son village de Settignano. C'est Dieu qu'il aimait, non ses pompes. Car, sous ce rapport au moins, il pensait l'avoir bien servi. Toutefois il admirait Jules II pour sa force. Ayant toujours été sauvage, les rudes solitudes où entrent les vieillards ne lui apportèrent aucune tristesse nouvelle. Seul dans la Chapelle Sixtine ou sur les chantiers de Saint Pierre, il se retrouvait seul dans sa maison froide et sombre. Il montait encore à cheval tout près de sa quatre-vingt-dixième année, et se relevait la nuit pour sculpter pieds nus, dans la glacière qu'était son atelier. Afin d'y voir clair, il s'était fabriqué une sorte de casque en carton qu'il plantait sur sa tête et en haut duquel brûlait une chandelle. Feu-follet qu'on s'imagine bien, sautillant et frappant parmi son peuple de revenants. Il attendait la mort en travaillant, la trouvait en retard.

Car, pour les malheureux, la mort est paresseuse.
(*Poésies*, LXXIII.)

Le 12 février 1564, six jours avant sa fin, il travailla plusieurs heures debout à l'une de ses Pietà. Le 14, tout

alangui par une soudaine torpeur, il voulut monter à cheval pour se secouer, revoir une fois encore Saint Pierre. Ses amis le retinrent. Le 16 il demanda que son corps fût ramené à Florence. Il mourut le 18, vers cinq heures de l'après-midi. Etaient présents chez lui : trois ou quatre médecins, quelques disciples (dont Daniele de Volterra, celui-là même qui reculotta les nus du Jugement dernier sur l'ordre du Pape), et la vieille passion du poète : Cavalieri. Celui auquel il avait écrit trente-trois années auparavant : « Je ne crois pas que rien puisse détruire notre affection, bien que je parle d'une façon très présomptueuse, car je suis infiniment au-dessous de vous. » Mais tel est l'amour de certains cœurs, pour qui l'humilité est le plus doux orgueil.

Barrès a tiré de Michel-Ange une leçon d'héroïsme. C'est le professeur d'énergie qui l'occupe. Mais nous, qui sommes d'une génération dont cette espèce-là d'exaltation a été toute dépensée dans les boues de la guerre, nous écoutons en lui je ne sais quel appel plus tendre, nous guettons un signe plus fraternel. « Se créer soi-même », « sculpter sa propre statue », c'est entendu. La vie est là pour nous enseigner que nous ne faisons pas autre chose. Mais notre moi, toujours plus encombrant, je l'accorde, nous ne nous amusons plus à l'écrire en lettres majuscules. Il nous apparaît plus fondu dans le moi du voisin, dans la myriade des « moi » du monde. Ce n'est plus l'homme voulant devenir Dieu que nous admirons dans le Moïse, mais bien plutôt Dieu s'étant fait homme. Les ébauches tragiques des Esclaves nous apprennent que Dieu s'est logé aussi dans nos imperfections. C'est l'immense effort de ses recherches qui nous convainc et nous attache à Michel-Ange. C'est par la souffrance, sa parenté avec nous et ses limites de marbre qu'il nous émeut, car nous nous y retrouvons. D'héroïsmes, nous n'avons plus trop que faire. Mais la vie nous est chère partout où elle figure en luttes, voire en défaites. Nous ne cherchons point à substituer à la réa-

lité une nouvelle conception du monde ; nous goûtons cette réalité là où elle nous montre que nous vivons en accord, et même en désaccord avec elle. Jamais la douleur ne changera de nom. Ni l'homme ne deviendra Dieu. Et l'amour gardera parmi nous le pauvre visage de chair qu'un Michel-Ange lui-même renonçait à sculpter.

GUY DE POURTALÈS

Florence, Nov. 28.

UNE VIE DE CHIEN

Je me couche toujours très tôt et fourbu et cependant on ne relève aucun travail fatigant dans ma journée.

Possible qu'on ne relève rien.

Mais moi je m'étonne que je puisse tenir jusqu'au soir, et que je ne sois pas obligé d'aller me coucher dès les quatre heures de l'après-midi.

Ce qui me fatigue ainsi, ce sont mes interventions continuelles.

J'ai déjà dit que dans la rue je me battais avec tout le monde ; je gifle l'un, je prends les seins aux femmes, et me servant de mon pied comme d'une tentacule, je mets la panique dans les voitures du Métropolitain.

Quant aux livres, ils me harassent par dessus tout, je ne laisse pas un mot dans son sens ni même dans sa forme.

Je l'attrape et après quelques efforts je le déracine et le détourne définitivement du troupeau de l'auteur.

Dans un chapitre vous avez tout de suite des milliers de phrases et il faut que je les sabote toutes. Cela m'est nécessaire.

Parfois des mots restent comme des tours. Je dois m'y prendre à plusieurs reprises et, déjà bien avant dans mes dévastations, tout à coup, au détour d'une idée, je revois cette tour. Je ne l'avais donc pas assez abattue, je dois revenir en arrière, et lui trouver son poison et je passe ainsi des temps interminables.

Et le livre lu en entier, je me lamente car je n'ai rien

compris... naturellement. N'ai pu me grossir de rien. Reste maigre et sec.

Je pensais, n'est-ce pas, que quand j'aurais tout détruit, j'aurais de l'équilibre. Possible. Mais cela tarde, cela tarde bien.

*
* *

L'âme adore nager.

Pour nager on s'étend sur le ventre. L'âme se déboite et s'en va. Elle s'en va en nageant. (Si votre âme s'en va quand vous êtes debout, ou assis, ou les genoux ployés, ou les coudes, pour chaque position corporelle différente l'âme partira avec une démarche et une forme différente, c'est ce que j'établirai plus tard).

On parle souvent de voler. Ce n'est pas ça. C'est nager qu'elle fait. Et elle nage comme les serpents et les anguilles. Jamais autrement.

Quantité de personnes ont ainsi une âme qui adore nager. On les appelle vulgairement des paresseux. Quand l'âme quitte le corps par le ventre pour nager, il se produit une telle libération de *je ne sais quoi*, que c'est un abandon, une jouissance, un relâchement intime...

L'âme s'en va nager dans la cage de l'escalier ou dans la rue suivant la timidité ou l'audace de l'homme, car toujours elle garde un fil d'elle à lui, et si ce fil se rompait (il est parfois très ténu, mais c'est une force effroyable qu'il faudrait pour rompre le fil) ce serait terrible pour eux (pour elle et pour lui).

Quand donc elle se trouve occupée à nager au loin, par ce simple fil qui lie l'homme à l'âme s'écoulent des volumes et des volumes d'une sorte de matière spirituelle, comme boue, comme mercure, ou comme gaz — jouissance sans fin.

C'est pourquoi le paresseux est indécrottable. Il ne changera jamais. C'est pourquoi aussi la paresse est la mère de tous les vices. Car qu'est-ce qui est plus égoïste que la paresse ?

Elle a des fondements que l'orgueil n'a pas.

Mais les gens s'acharnent sur les paresseux.

Tandis qu'ils sont couchés, on les frappe, on leur jette de l'eau froide à la tête, ils doivent vivement ramener leur âme. Ils vous regardent alors avec ce regard de haine, que l'on connaît bien, et qui se voit surtout chez les enfants.

Il y a encore les paresseux sur chaise. Mais ceux-là c'est une toute autre classe.

*
* *

Il suffit parfois d'un rien. Mon sang tourne en poison et je deviens dur comme du béton.

Mes amis hochent la tête. Ce n'est pas la paralysie qu'il faut craindre, c'est l'asphyxie qui en résulte. Ils se décident alors. Ils vont chercher leurs marteaux, mais une fois revenus, ils hésitent encore et tournent le manche entre leurs doigts. L'un dit : « Je vais chercher un mandrin, ce sera préférable », et ainsi ils essaient de gagner du temps. Cependant je commence à m'amollir. On voit (car ils m'ont déshabillé pour... pour avoir le sentiment d'avoir fait quelque chose) on voit comme des galets tendus sous la peau. Ils s'amoindrissent et bientôt se dissolvent. Alors vivement mes amis de cacher leurs marteaux dans tous les coins. Je vois leur embarras. Mais moi-même je suis dans un trop grand pour parler. En effet je ne peux supporter qu'on me voie nu. Il y a alors quelques minutes d'un silence que je ne saurais raconter.

*
* *

Parfois, tout d'un coup, sans cause visible, s'étend sur moi un grand frisson de bonheur.

Venant d'un centre de moi-même si intérieur que je l'ignorais, il met, quoique roulant à une vitesse extrême, il met un temps considérable à se développer jusqu'à mes extrémités.

Ce frisson est parfaitement pur. Si longuement qu'il chemine en moi, jamais il ne rencontre d'organe bas, ni d'ailleurs d'aucune sorte, ni ne rencontre non plus idées, ni sensations, tant est absolue son intimité.

Et Lui et moi sommes parfaitement seuls.

Peut-être bien, me parcourant dans toutes mes parties, demande-t-il au passage à celles-ci : « Eh bien ? Ça va ? Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ici ». C'est possible, et qu'il les réconforte à sa façon. Mais je ne suis pas mis au courant.

Je voudrais aussi crier mon bonheur mais « Quoi dire ? » cela est si strictement personnel.

Bientôt la jouissance est trop forte ; sans que je m'en rende compte, en quelques secondes, cela est devenu une souffrance atroce, un assassinat.

La paralysie ! me dis-je.

Je fais vite quelques mouvements, je m'asperge de beaucoup d'eau, ou plus simplement, je me couche sur le ventre et cela passe.

*
* *

Voilà déjà un certain temps que je m'observe sans rien dire d'un œil méfiant.

Malheur à celui à qui la joie vient, qui n'était pas fait pour cela. Il m'arrive depuis quelque temps et plusieurs fois dans la journée, et dans les moments les plus détestables comme dans les autres, tout à coup une ineffable sérénité. Et cette sérénité fait un avec la Joie et toutes deux font zéro de moi.

Là où je suis, la Joie n'est pas. Or donc, elle se substitue à moi, me rince de tous mes attributs et quand je ne suis plus qu'un gaz..... Qu'est-ce qu'un gaz peut faire ? Ni originalité, ni lutte. Je suis livré à la joie. Elle me brise, je me dégoûte.

Quand je redeviens libre, je sors, je sors rapidement avec cette démarche des filles qui viennent d'être violées. Si on

me rencontre, j'explique brièvement que j'ai été empoisonné par une drogue que j'avais rapportée du Brésil, mais c'est faux.

J'étais autrefois si bien fermé.....

MES PROPRIÉTÉS

Dans mes propriétés tout est plat, rien n'y bouge ; et s'il y a une forme ici ou là, d'où vient donc la lumière ? Nulle ombre.

Parfois quand j'ai le temps, j'observe, retenant ma respiration à l'affût ; et si je vois quelque chose émerger, je pars comme une balle et saute sur les lieux, mais la tête, car c'est le plus souvent une tête, rentre dans le marais ; je puise vivement, c'est de la boue, de la boue tout à fait ordinaire ou c'est du sable, du sable...

Ça ne s'ouvre pas non plus sur un beau ciel. Quoiqu'il n'y ait rien au-dessus, semble-t-il, il faut y marcher courbé comme dans un tunnel bas.

Ces propriétés sont mes seules propriétés et j'y habite depuis mon enfance et je puis dire que bien peu en possèdent de plus pauvres.

Souvent je voulus y disposer de belles avenues, je ferais un grand parc...

Ce n'est pas que j'aime les parcs mais... tout de même.

D'autres fois (c'est une manie chez moi, inlassable et qui repousse après tous les échecs) je vois dans la vie extérieure ou dans un livre illustré, un animal qui me plaît, une aigrette blanche par exemple, et je me dis : « Ça, ça ferait bien dans mes propriétés et puis ça pourrait se multiplier » et je prends force notes et je m'informe de tout ce qui constitue sa vie, ma documentation devient de plus en plus vaste. Mais quand j'essaie de la transporter dans ma propriété, il lui manque toujours quelques organes essentiels. Je me débats. Je pressens déjà que ça n'aboutira pas cette fois non plus ; et quant à se multiplier, sur mes propriétés on ne se mul-

tiplie pas, je ne le sais que trop. Je m'occupe de la nourriture du nouvel arrivé, de son air, je lui plante des arbres, je sème de la verdure, mais telles sont mes détestables propriétés, que si je tourne les yeux, ou qu'on m'appelle dehors un instant, quand je reviens, il n'y a plus rien, ou seulement une certaine couche de cendre qui révèlerait à la rigueur un dernier brin de mousse roussie et les arbres n'y sont plus.

Et si je m'obstine, ce n'est pas par bêtise.

C'est parce que je suis condamné à vivre dans mes propriétés et qu'il faut bien que j'en fasse quelque chose.

Je vais bientôt avoir trente ans, et je n'ai encore rien, naturellement je m'énerve.

J'arrive bien à former un objet, ou un être, ou un fragment. Par exemple une branche ou une dent, ou mille branches et mille dents. Mais où les mettre ? Il y a des gens qui spontanément réussissent des massifs, des foules, des ensembles.

Moi, non. Mille dents oui, cent mille dents oui, et certains jours dans ma propriété j'ai là cent mille crayons, mais que faire dans un champ avec cent mille crayons, ça n'est pas approprié, ou alors mettons cent mille dessinateurs.

Bien, mais tandis que je travaille à former un dessinateur (et quand j'en ai un, j'en ai cent mille), voilà mes cent mille crayons qui ont disparu.

Et si pour la dent, je prépare une mâchoire, un appareil de digestion et d'excrétion, sitôt l'enveloppe en état, quand je suis à mettre le pancréas et le foie (car je travaille toujours méthodiquement) voilà les dents parties, et bientôt la mâchoire aussi, et puis le foie, et quand je suis à l'anus, il n'y a plus que l'anus, et ça me dégoûte, car s'il faut revenir par le colon, l'intestin grêle, et de nouveau la vésicule biliaire, et de nouveau, et de nouveau tout, alors non. Non.

Devant et derrière ça s'éclipse aussitôt, ça ne peut pas attendre un instant.

Or moi, je ne peux faire d'un seul coup de baguette des animaux entiers, mais je procède méthodiquement; ça m'est impossible autrement.

C'est pour ça que mes propriétés sont toujours absolument dénuées de tout, à l'exception d'un être, ou d'une série d'êtres, ce qui ne fait d'ailleurs que renforcer la pauvreté générale, et mettre une réclame monstrueuse et insupportable à la désolation générale.

Alors je supprime tout et il n'y a plus que les marais, sans rien d'autre, des marais qui sont ma propriété et qui veulent me désespérer.

Et, si je m'entête, je ne sais vraiment pas pourquoi.

Mais parfois ça s'anime, de la vie grouille. C'est visible, c'est certain. J'avais toujours pressenti qu'il y avait quelque chose en lui, je me sens plein d'entrain. Mais voici que vient une femme du dehors; et, me criblant de plaisirs innombrables mais si rapprochés que ce n'est qu'un instant, et m'emportant en ce même instant, dans beaucoup, beaucoup de fois le tour du monde... (Moi, de mon côté, je n'ai pas osé la prier de visiter mes propriétés dans l'état de pauvreté où elles sont, de quasi inexistence). Bien ! Mais rapidement harassé de tant de voyages où je ne comprends rien, et qui ne furent qu'un parfum, je me sauve d'elle, maudissant les femmes une fois de plus, et complètement perdu sur la planète, je pleure après mes propriétés qui ne sont rien, mais qui représentent quand même du terrain familier, et ne me donnent pas cette impression d'*absurde* que je trouve partout.

Je passe des semaines à la recherche de mon terrain, humilié, seul ; on peut m'injurier comme on veut dans ces moments-là.

Je me soutiens grâce à cette conviction qu'il n'est pas possible que je ne retrouve pas mon terrain et, en

effet, un jour, un peu plus tôt, un peu plus tard, le voilà !

Quel bonheur de se retrouver sur son terrain. Ça vous a un air que n'a vraiment aucun autre. Il y a bien quelques changements, il me semble qu'il est un peu incliné, ou plus humide, mais le grain de la terre, c'est le même grain.

Il se peut qu'il n'y ait jamais d'abondantes récoltes. Mais, ce grain, que voulez-vous, il me parle ; si pourtant j'approche, il se confond dans la masse — masse de petits halos.

N'importe, c'est nettement *mon terrain.* Je ne peux pas expliquer, mais le confondre avec un autre, ça serait comme moi me confondre avec un autre, ce n'est pas possible.

Il y a mon terrain et moi, et puis il y a l'étranger.

Il y a des gens qui ont des propriétés magnifiques et je les envie. Ils voient quelque chose ailleurs qui leur plaît. Bien, disent-ils, ce sera pour ma propriété. Sitôt dit, sitôt fait, voilà la chose dans leur propriété. Comment s'effectue le passage ? je ne sais. Depuis leur tout jeune âge exercés à amasser, à acquérir, ils ne peuvent voir un objet soit sans le planter immédiatement chez eux.

On ne peut même pas dire cupidité, on dira réflexe.

Plusieurs même s'en doutent à peine. Ils ont des propriétés magnifiques qu'ils entretiennent par l'exercice constant de leur intelligence et de leurs capacités extraordinaires, et ils s'en doutent à peine. Mais si vous avez besoin d'une plante, si peu commune soit-elle, ou d'un vieux carrosse comme usait Joan V de Portugal, ils s'absentent un instant et vous rapportent aussitôt ce que vous avez demandé.

Ceux qui sont habiles en psychologie, j'entends pas la livresque, auront peut-être remarqué que j'ai menti.

J'ai dit que mes propriétés étaient du terrain, or cela n'a pas toujours été. Cela est au contraire fort récent, quoique cela m'ait paru tellement ancien, et gros de plusieurs vies même.

J'essaie de me rappeler exactement ce qu'elles étaient autrefois.

Voici. Mes propriétés alors ne sont pas du terrain. Elles sont tourbillonnaires. Elles sont comme de vastes poches, de vastes bourses, et légèrement lumineuses, et la substance en est impalpable quoique fort dense.

J'ai parfois rendez-vous avec une ancienne amie. Le ton de l'entretien devient vite pénible. Alors je pars brusquement pour ma propriété. Elle a la forme d'une crosse, est grande et lumineuse. Il y a du jaune dans ce lumineux et un acier fou qui tremble comme une eau. Et là je suis bien ; cela dure quelques moments, puis je reviens, par politesse près de B... et je souris. Mais ce sourire a une vertu telle... (sans doute parce qu'il l'excommunie), elle s'en va en claquant la porte.

Voilà comment les choses se passent entre mon amie et moi. C'est régulier.

On ferait mieux de se séparer pour tout de bon. Si j'avais de grandes, riches propriétés évidemment je la laisserais. Mais, telle que la situation est en ce moment, je vais attendre encore un peu.

Revenons au terrain. Je parlais de désespoir. Non, ça autorise au contraire tous les espoirs, un terrain. Sur un terrain on peut bâtir, et je bâtirai. Maintenant j'en suis sûr. Je suis sauvé. J'ai une base.

Auparavant, tout dans l'espace, ni sol, ni plafond, naturellement, si j'y mettais un être, je ne le revoyais plus jamais. Il disparaissait. *Il disparaissait par chute*, voilà ce que je n'avais pas compris, et moi qui m'imaginais l'avoir mal construit ! Je revenais quelques heures après l'y avoir mis, et m'étonnais chaque fois de sa disparition.

Maintenant, ça ne m'arrivera plus. Mon terrain, il est vrai, est encore marécageux. Mais je l'assècherai petit à petit et quand il sera bien dur, j'y établirai une famille de travailleurs.

Il fera bon marcher sur mon terrain. On verra tout ce que j'y ferai. Ma famille est immense. Vous en verrez de tous les types là-dedans, je ne l'ai pas encore montrée. Mais vous la verrez. Et ses évolutions étonneront le monde. Car elle évoluera avec cette avidité et cet emportement des gens qui ont vécu trop longtemps à leur gré d'une vie purement spatiale et qui se réveillent enfin, transportés de joie, pour mettre des souliers.

Et puis dans l'espace tout être devenait trop vulnérable. Ça fait tache, ça ne meuble pas. Et tous tapaient dessus comme sur une cible.

Tandis que du terrain encore une fois...

Ah ! ça va révolutionner ma vie.

Mère m'a toujours prédit la plus grande pauvreté et nullité. Bien. Jusqu'au terrain elle a raison ; après le terrain on verra.

J'ai été la honte de mes parents, mais on verra, et puis je vais être heureux. Il y aura toujours nombreuse compagnie.

Vous savez, j'étais bien seul, parfois.

HENRY MICHAUX

UN DE BAUMUGNES [1]

VIII

A partir de ce moment-là, trois images sont peinturées dedans ma tête telles que, vivantes, et qui se mettent entre le pays et moi, si bien que je les vois quand mon œil, pourtant, regarde l'arbre, l'herbe, la pomme ou le dos des collines.

Je vois l'Albin, l'ombre de sa montagne est sur lui. L'Albin, avec sa procession de joueurs d'harmonicas ; chargé de son village qu'il porte comme un baluchon en le tenant par une poignée de son herbe grasse.

Je vois l'Angèle ; comme elle est !

Et puis, je vois le petit.

Il faut accorder tous ces gens-là ensemble.

Je vois maman Philomène avant la soupe et j'y dis :

— Maîtresse, voilà la foulaison finie et le tout engrangé prêt à vendre. Il y a quatre ou cinq jours qui servent à rien laissez-les moi ; j'ai de la famille et je voudrais bien lui dire un petit bonjour.

Elle reste avec sa pincée de sel au-dessus de la soupe.

— C'est pas des mensonges ?

— Pas des mensonges, mais de vrai.

Et puis, je vous laisse tout ; je ne veux même pas que vous me régliez la paye ; ça se fera de retour.

Et puis, aussi, je vous recommande : ne vendez rien

1. Voir les numéros du 1er août et du 1er septembre de la *N. R. F.*

avant que je sois là. Le patron, c'est un bon homme mais il y a des choses à quoi il pense qui l'empêchent de bien vendre. Je ferai les prix moi-même.

— Où ils sont, tes parents ?

— A Peyruis.

Elle lâche sa pincée de sel.

— Si c'est comme ça, ça va, mon garçon, tu peux profiter. Mais, retourne. C'est moi qui te le demande. Depuis que tu es là, je revis.

— Bien le merci, maîtresse, je reviendrai.

— Et quand tu pars ?

— Demain matin.

Le lendemain, levée avant moi, elle m'avait préparé du lard, du pain et un litre, tout ça enveloppé dans un grand foulard rouge.

Droit dans les yeux, je lui dis : « au revoir » et elle comprend que c'est bien « au revoir » pas adieu, et elle sourit.

Bonne femme.

Des maîtresses comme ça, ça fait les bons valets. Ça fait les bonnes fermes, aussi, quand rien se met à la traverse.

Je n'avais pas pris de sous sur moi pour pas être tenté de boire.

D'Oraison, au lieu de passer par le plan des Mées, je m'embranche sur La Brillanne parce que la route est à l'ombrage et douce au pied, Au croisement de la route de Forcalquier, je rencontre l'équipe à Casimir qui revenait de Niozelles, sa louée finie et, ça, c'est des choses qui s'arrosent. Jusqu'après dîner, je fais du « sur place » dans le « Café du Commerce » et c'est seulement vers les cinq heures du soir que je les quitte.

L'Adolphe était sous la table à ronfler comme un porc ; deux dormaient sur la banquette. Un jeunot

pleurait ses trente francs qui étaient partis en apéritifs et le Casimir avait commencé un petit poker des familles avec le type du garage qui laissait corner les autos devant sa pompe à essence.

Bonne affaire.

Moi, j'avais un peu la bouche poivrée mais la tête libre.

Bien plus, il me semblait que ma tête était là-haut dans le ciel.

Je marchais comme un maire.

Malgré ça, après Lurs, je commençais à sentir mes genoux et j'arrivais à Peyruis sur les neuf heures du soir.

Ce que c'est que de boire, quand même.

Du village chez Esménard, c'est dans les trois kilomètres et par un mauvais chemin.

Naturellement, ils étaient couchés.

Comme je mets le pied sur le champ, la chienne me vient aux mollets : « Allons, Diane, que j'y fais, on reconnaît plus les amis ? » A ma voix, elle se calme et saute après ma main. Bon, je pense, on t'a pas oublié.

Diane était seule, c'est donc que le gros Turc était à garder les moutons. Et, comme je fais cette réflexion, je vois, là-haut, sur la pente de Ganagobie le petit fanal rouge d'Esménard.

Ah, le gaillard ; toujours le même, toujours pas plus de souci pour sa femme.

Tant ç'aurait été si l'Albin n'avait pas eu sa charge. Avec un mâle de ce genre on se méfie, d'habitude.

Ah, va, l'Esménard, il ne s'en faisait pas pour si peu : il sifflait son chien, allumait son fanal, bourrait ses quatre pipes pour les avoir toutes prêtes et toutes froides sous la main et, en avant, devant les moutons. Et maintenant, si vous voulez vous frotter, vous deux, frottez, moi je m'en fous, je suis en bois d'arbre.

Je vais sous la fenêtre de la chambre — que je connais — j'appelle :

— Hé, Clorinde.

Elle paraît en chemise :

— C'est toi, Médée ? J'ai reconnu ta voix. Attends, que je passe mes bas ; je vais t'ouvrir.

Je suis rentré dans son lit de bon cœur, je ne vous cache pas. C'était tiède et doux. Ça me faisait drôle de me coucher dans des draps chauffés par une autre viande et puis de sentir ces deux jambes dans les miennes.

C'est quelque chose, la femme, quand même.

Le matin, pendant qu'elle se peignait, elle me dit :

— Alors, c'est toi qui nous a envoyé l'homme ?

— Oui, c'est un camarade. Il fait l'affaire ?

— Viens le voir.

Je me lève, et, de derrière le rideau, j'aperçois mon Albin qui donnait aux cochons.

Il était toujours le même : gros et noir. Il me faisait l'air d'être noir, quoique toujours rasé et de peau plutôt blonde. Ça devait venir de sa tristesse.

— Ce qu'il a, qu'elle fait, c'est qu'il ne parle pas et qu'il ne donne pas plus attention à moi que si j'étais de la pierre ou du nuage. Il passe sur vous sans desserrer les dents et puis il a un calendrier et il barre les jours dessus un après l'autre.

— Oui, que je rigole, eh bien, c'est pour ça que je viens.

Je me mets devant lui comme il retourne des étableries. Il me regarde, il fait : hé, puis il s'avance sur moi de son large pas et, tout de suite :

— Alors ? qu'il demande.

Je souris, et, chose extraordinaire, il sourit comme moi.

— Ça va.

— Ça va comment, dis ?

— Ça va, eh bien, ça va, parce que ton Angèle, elle est à la Douloire, ma vieille noix vomique, voilà.

Il reste comme une borne, mais, pendant cette petite pincée de secondes où il est là, devant moi, immobile, je vois son mal qui glisse de lui comme un vieux manteau choit dans l'herbe et le laisse net, clair comme un bel Albin de l'Albinerie de Baumugnes qu'il était.

Ah, si l'Angèle l'avait vu, comme ça.

— Tu lui as parlé ?

— Ah, pour ça, écoute, que je te dise tout en plein, mais, devant que ça soit dit, ça fera un moment ; allons à l'écarté du pré, sous les pommiers.

Ainsi, on s'asseoit à l'ourlet du champ, sur le talus du canal d'arrosage, les pieds à l'ombre et la tête à l'air.

Bien sûr, ça n'était pas la peine de se soucier de Clorinde. S'il y avait eu Esménard, passe encore, on aurait fait semblant de travailler, mais avec Clorinde à quoi ça servirait, donc, de coucher avec elle ?

Je lui explique tout.

Tout ? Non, pas bien tout, mais, ma peine à trouver et puis la découverte et que j'étais sûr, enfin.

— Alors, il dit, elle est comme ça, enfermée tout le jour, toute la nuit, si bien recluse qu'on ne la voit ni de l'aube ni du soir ? Faut que ce soit méchantes gens son père et sa mère.

— Que non, peut-être pas précisément, mais c'est des gens pas habitués au malheur, alors, ça y applique des remèdes de bonne femme, comme qui dirait... Et puis...

— Et puis, quoi ?

— Eh bien, voilà, ça c'est une chose que j'ai gardée pour la fin, non pas parce que c'est la meilleure, mon gars, les meilleures, on les dit tout de suite ; non, mais

parce que c'est la plus emmerdante à dire. Ecoute : elle est retournée, bien sûr, c'est le principal, mais faut pas oublier qu'entre temps il y a eu le Louis...

— Et après ?...

— Et que ce sont des choses qui comptent, ça ; et qui laissent des marques...

— Et après ?...

— Et après, et après... bien... elle a un petit, voilà !

Alors, c'est venu tout droit de Baumugnes, en droite ligne des beaux arbres et de la belle glace qui ne connaissent pas le mal.

C'est venu, clair et franc, sans lie, sans arrière-pensée, net, comme un verre de marc.

— Ça n'y fait rien, qu'il a dit.

Après ça, il a été question de partir, vous pensez bien. Et tout de suite, et sans dîner, et comme ça. Mais, ça ne faisait pas si exactement mon affaire ; un peu de respiration, que diable. D'autant que je reniflais vers la cuisine une vague odeur de poulaille, et puis... vous me comprenez. Je voulais dire au revoir à Clorinde. Ça faisait bien six mois...

Pour cette affaire-là, elle était tout à fait maligne. Après le dîner, je lui cligne juste un petit mouvement de tête et la voilà qui monte à la chambre. Moi, je me gênais d'Albin comme si ç'avait été une jeune pucelle, vous croyez pas ça. Je chantonnais en faisant mon malin, tout en pensant : « Qu'est-ce que tu vas bien lui dire pour qu'il ne comprenne pas ? Qu'est-ce qu'il va penser de toi de te voir si porté... ?

Enfin, je me décide :

— Un peu de sieste, garçon ; c'est loin, la Douloire. Il était tout de même pas si nigaud.

— En fait de cochons... qu'il commence. Puis : « Un

peu de sieste, oui, pour toi », qu'il dit avec un grand rire blanc dans la figure.

C'était plus le même homme, je vous dis. Ça faisait plaisir à voir.

Vous pensez bien qu'elle et moi, on a pas dormi, c'était manière de dire.

Au bout d'un moment que j'étais à plat dos sur le lit, les bras croisés sous la tête, au repos, je dis :

— Qu'est-ce que c'est que ça, Clorinde ?

Ça, c'était une musique de vent, ah, mais une musique toute bien savante dans les belles choses de la terre et des arbres.

Ça sentait le champ de maïs ténébreux : de longues tiges et de larges feuilles.

Ça sentait la résine et le champignon et l'odeur de la mousse épaisse.

Ça sentait la pomme qui sèche.

— Ça, fait Clorinde, c'est lui, en bas, qui se désennuie en jouant de sa musique. C'est comme ça tous les jours. C'est rudement beau.

Oui, c'était rudement beau.

Et ça poignait durement dans le milieu du ventre comme quand on vous dit toute l'expression de la vérité bien en face.

Et, comme ça, vers les six heures, on est parti, l'Albin et moi.

Et puis, voilà la route aux platanes, et le village ; et puis, voilà la route entre Durance et Ganogobie, et, là-haut, dans le flanc de la colline, comme la nuit tombe, le fanal d'Esménard qui s'allume. Nous, on va.

IX

On arriva dans les parages le lendemain matin, vers cinq heures.

Vous comprenez bien qu'il n'était pas question de faire entrer Albin à la Douloire, avec moi, tout plan comme un homme attendu ; non, on avait calculé la chose, tout en marchant, et voilà ce qu'on avait pensé : je connaissais dans le vallon de Villedieu, sur la pente aubaine et toute au clair, dans comme un pré de thym et de sariette, une cabane de pierre, ronde et pointue comme un pain de sucre. On l'appelait d'ailleurs le « Pain de sucre » ou encore « La Tour de Pierre-le-brave ». Ça servait de bergerie, parfois. On y monterait.

On y monte.

Ça faisait tout à fait l'affaire. C'était solide, plus vieux que Barabas, en pierre sèche, noir comme un four, mais ce qu'il fallait exactement pour un homme dans les dispositions de mon gars.

D'ailleurs, il avait senti ça tout de suite.

On pend les musettes, on arrange la literie, on nettoie le foyer et on flambe, en bienvenue, une grosse branche de pin.

L'odeur de la résine et aussi la graisse d'une andouillette qui crachottait sur les braises, ça faisait matin de fête, et puis, le soleil monté vint sur le pas de la porte comme un pigeon doré. Des oiseaux giclaient de tous les buissons.

La belle vie.

— Voyons un peu qu'il dit, Albin, où elle est, cette Douloire.

Je lui pointais mon doigt vers cette petite crotte de ferme, encore toute maillotée de brouillard.

Il la regarda un long moment et sa narine bougeait comme font les chiens qui prennent le pied.

Il dit :

— Alors, comme ça, elle est murée là-dedans, à pas respirer de bon air de fleur, à pas sentir le vent dans

ses jambes ? Elle ne voit donc jamais le soleil sur sa peau ? C'est mauvais...

Puis, l'andouillette tomba dans la braise et il fallut la retirer en se brûlant les doigts tous les deux, puis, on déjeuna, en face du soleil, dans le bon vent.

Je passai cette journée avec lui. Il avait bien le temps d'être seul, d'ici-là que la chose soit au point.

L'après-midi, une fois la brume levée, on commença à voir le pays et la garce de Durance en train de manger les terres. On entendait d'ici le grignotis de ses dents.

La Douloire était là ; dans le fond de la vallée, on apercevait Marigrate, rouge de ses tuiles neuves, toute ornée, toute pareille à une fille de riche qui va au marché.

Là-bas, il n'y avait plus la poussière des tarares. Les gars étaient partis ; on restait plus que nous deux, l'Albin et moi sur cette terre, nous deux à guetter la Douloire et son amande.

— Voilà, qu'il dit, ce qu'il faut, c'est apprendre où elle est et comment elle y vit, et si elle est bien, et si elle ne manque de rien.

Il me vint en mémoire la tasse bleue.

— Elle manque de rien, que j'y fais, c'est sûr.

— Donc, lui parler, si on peut, qu'il faut.

Cette fois, il ajouta : « Je suis bien décidé à pas rester dans l'ombre des saules. C'est du malheur pour tous que ça ferait. »

Vint la nuit et je lui dis :

— Joue un peu de ta musique, comme là-haut, à Peyruis.

Il dit :

— Non, avec son air de : « C'est pas la peine... » et on mangea l'andouillette.

Il se réveilla une fois. Il demanda :

— Tu dors ?

Je dis non ; je ne dormais pas.

De penser à tout ce qu'il y avait à faire pour lui donner son Angèle, ça me tenait éveillé.

Il continua :

— Il faudra lui dire que, moi, c'est de longtemps... avant l'autre... que j'étais sous l'ombre des saules. C'est ça, l'affaire.

Et, le matin levé, je m'en allais.

— Ah, voilà notre homme, fait maman Philomène. Allez, garçon, prends ton café avec la goutte, pour le retour.

C'est comme ça qu'elle était, cette femme.

Mais, comme je lampais à petites clappées le verre de goutte, en train de sentir son chaud dans mon dos, Clarius entre.

Je vois tout de suite que ça va mal.

— Il a fini, le monsieur ? qu'il dit sans me regarder.

Je ne savais pas quoi faire. Je suis pas habitué à être bousculé, moi. Quand ça arrive, ça arrive une fois, et pas plus, soit que j'y mette mon poing sur la gueule, soit... de toute façon, je fais mon paquet et, bonsoir. C'est pour ça que j'ai pas l'habitude. Mais ici...

Je ne réponds pas ; je pose le verre.

Il se tourne de mon côté :

— Oui, il a fini, le monsieur ? Parce que, autrement, il faudrait pas se gêner. S'il avait encore besoin de promenade, on pourrait lui prêter le cheval et lui donner de l'argent de poche, hé ?

— C'est pour moi que vous dites ça, patron ?

— Non, pour le pape. Alors, toi, tu t'imagines que ça va durer ? On te paye pas pour aller faire la rosse. Et puis, quand tu as quelque chose à demander, c'est à moi, c'est à moi, tu entends qu'il faut demander.

De patron, il y en a qu'un ici, c'est moi. On demande pas aux femmes.

Maman Philomène était toute coite, petite dans son fichu, une assiette à la main ; l'assiette tremblait. Je dis :

— Ne vous fâchez pas, patron, moi, j'ai cru...

Il marchait à travers la cuisine et tenait son bras en écharpe.

Il vient sur moi :

— Tu as cru... quoi ? Dis-le ; qu'est-ce que tu as cru, qu'est-ce qu'on t'a dit, qu'est-ce que tu as cru ? Tu as cru que c'étaient les femmes qui commandaient ici ? Ah, tu as cru ça, toi ? Ah bien, tonnerre de dieu, je vais te montrer que c'est pas les femmes, c'est moi, moi, le patron, Clarius Barbaroux, pas un autre. Moi, je fais ce que je veux, ce que je veux, tu entends ?...

J'étais gonfle.

Je sors. Comme je ferme la porte sur moi j'entends la petite voix tremblante mais têtue de maman Philomène :

— Clarius, je te connais plus, c'est plus ça, toi ; tu fais tort à ta raison, tu fais tort à ton bon sens, Clarius.

Cet homme-là, voyez-vous, c'était comme une gale qui le rongeait, à des endroits qu'il ne pouvait pas gratter seul. Pendant que j'étais à Peyruis, tout le monde avait dû en prendre pour son grade.

Saturnin aussi.

Le pauvre vieux marchait à côté de la charrue, saoul d'aller dans les mottes grasses. Il en avait sa pleine mesure : malgré ça, il tirait quand même le mulet.

La pièce de terre où nous étions se courbait comme un fer de faucille ; elle cachait sa pointe là-bas, dans une saulaie. A l'abri des feuillages, je freine l'araire et je dis à Saturnin :

— Repose-toi, mon vieux.

La sueur fumait autour du mulet.

Il s'en venait tout le long de Durance un air d'Alpe, franc de lame comme un rasoir.

Mon Saturnin (et ça, je l'ai apprécié tout de suite) mon Saturnin tombe la veste et couvre le mulet.

— Si des fois il prenait froid, qu'il dit, comme tout honteux de la chose.

Je reste un moment sans parler, puis je dis :

— Et toi, si tu prenais froid, des fois ?

Il a son petit rire en bruit de fagot.

— Moi, qu'il dit, si je me pose là, au beau courant d'air, je le veux bien, c'est de mon vouloir, mais la bête, c'est tout niais, sans bras devant le mal. Alors si c'est pas un peu nous qui prenons sa défense, qui ça sera ? Et puis, après, comme il venait de se trémousser dans un long frisson, il dit encore, peut-être pour que je réponde oui :

— Ce que c'est couillon, un homme.

Et ça, ça m'expliqua un peu pourquoi il pouvait rire, à la Douloire, lui seul, de son rire noir où il n'y avait pas de contentement, mais comme un bruit de branches mortes.

Tout bel et bon ce fut pendant six jours, un « cours après » avec la cachette d'Angèle.

Ça avait été entendu, l'Albin et moi, de rechercher l'endroit de la prison, pour ainsi dire ; puis, une fois ça sous la main, de lui parler la bonne parole et de lui dire qu'il y avait un homme qui l'aimait. Comme c'était facile ! Fallait l'Albin avec sa tête à l'envers pour avoir combiné ça. Le plus est que je ne trouvais pas mieux et que, jour après jour, à sonder de l'œil et de l'oreille les murs de la Douloire, sans résultat, à s'imaginer que, pourtant, de pure vérité, il y avait là-dessous Angèle qui étouffait, ça me faisait venir les quatre sueurs à moi-même.

Ça devenait une affaire personnelle.

Quand je mangeais en bas, dans la cuisine, et que le Clarius était un peu tranquille (on était aux beaux jours roux d'automne) je regardais, chaque midi, un petit épi de soleil qui, d'entre les rideaux, s'en venait farauder sur le nickel de la machine à coudre.

Je me disais : « Qui sait ce qu'elle mange, elle » et, « elle ne peut pas jouer des yeux avec ce petit coucou de soleil qui picore les murs » et « t'as pas bien regardé le petit chambron au fond du couloir ; c'est peut-être là. »

Sitôt fini, vous pensez bien, je me coulais dans l'escalier, à la douce, et j'allais au chambron. Rien !

Si la maman Philomène me donnait le bon café du matin, j'avais envie de lui dire, d'autant que la tasse de terre bleue n'avait plus l'air de bouger, « vous lui en portez au moins, à votre fille, de ce café ? »

Et puis, je pensais au niston, ce petit voyou de roupilleur qui dormait sur sa maman la nuit de l'orage.

Ça, c'était toujours le soir, après le souper. Saturnin rôtait, restait un moment tranquille, puis riait sous sa barbe, duis recommençait le rôt, le silence et le rire, comme une horloge. Clarius mettait son coude sain sur la table, la tête dans sa main, et il restait là, à regarder, semblait-il, ses doigts violets sortir de son pansement et, au vrai, à tâter le mal de son cœur et à le voir de plus en plus malade. La maman tricotait une énorme chaussette — d'homme — qui était toujours au même point.

Et moi, je me disais :

— Bande d'andouilles ; est-ce que ça ne serait pas plus brave d'avoir là la fille qui irait d'un côté et de l'autre avec, peut-être, une chanson aux dents ? Ça serait pas plus brave, toi, la mère, d'avoir le fiston dans ton tablier : un plein tablier de viande chaude, de rire, de cris et de pissarotte ? — Toi, le Clarius, ça

serait plus brave de faire esclaffer le petit en lui sifflant entre les fesses et de te dire. « C'est le petit de ma fille ; elle a fait ça, ma fille ; c'est une brave fille » et d'oublier qu'elle l'avait pas fait seule. Bande d'andouilles !

Quand le Saturnin avait fini de roter, il pouvait plus tenir son rire et il allait dehors finir en plein. Le patron allumait sa bougie et, sans bonsoir, montait se coucher. Moi, ça n'aurait pas été convenable de rester avec seul la maîtresse. Je montais sur les talons de Clarius. Et maman Philomène continuait un moment à tricoter dans la grande cuisine, seule avec le bruit de ses aiguilles. Puis, j'entendais son pas dans l'escalier de bois, la porte de la chambre qui grinçait, se fermait.

Alors, la maison délivrée s'étirait dans l'ombre en faisant craquer ses jointures et, au bout d'un moment, suintait d'un coin que j'aurais voulu connaître le miaulement imperceptible du marmot.

C'était devenu, je vous dis, une affaire personnelle. Ça me faisait mal, à moi.

Six jours comme ça, à chercher, et six jours pendant lesquels, à pas de chat, du grenier à la cave, j'avais ouvert toutes les portes et reniflé dans l'ombre de toutes les chambres.

Il m'arrivait de rester là, dans le noir, sans bouger, sans souffler, de longs moments parce qu'il m'avait semblé entendre...

Rien. C'était chaque fois le silence des murs et la petite odeur de moisi qui coulait du crépi humide.

Notamment une après-midi, j'eus la maison à moi seul, pour un quart d'heure, maman Philomène étant à la vigne et le patron, et Saturnin, et moi aussi, mais, moi, esquivé, sous le prétexte d'un besoin, et je restais tout ce temps devant une porte sans oser l'ouvrir parce

que derrière, tapait comme un petit bruit de langue qui tête.

— C'est elle !

Mais, entrer comme ça, d'autorité, ça va la tuer, cette petite.

Le restant du jour, je le passais à me répéter : « C'est elle, c'est enfin elle. »

Le soir venu, je prends sur moi de pousser la porte : c'était la resserre à l'huile et, dans une jarre, un gros rat s'était noyé. J'en devenais fou et, comme on est vite injuste, j'accusais Angèle. Je me disais : « Alors elle ne lui chante donc jamais, à son petit ? Elle ne sait pas que les mères, ça fait du lait et des chansons, tout à la fois, pour le manger de la bouche et le manger de la cervelle. Ça sera donc un petit qui ne saura de la vie que les mauvais bruits, les bruits durs ? Il n'aura pas sous sa tête ces chansons de la mère qui sont comme des fruits et que moi, tout malheureux que je suis, j'ai encore bien frais et bien ronds et bien juteux ?

Six jours comme ça.

Et puis, le sixième, tout marri, je mets dans la poche un bout de lard et du pain et je monte à la tour de Pierre-le-Brave. Censément, j'allais tailler des pieux à vigne, mais je montais vers l'Albin.

Il m'écouta comme je lui disais ce que je vous dis, sans broncher, les yeux fixés sur la Douloire.

Il m'avait demandé le tabac et il fumait sa cigarette sans rien d'autre de vivant que ses joues qui pompaient la fumée et le rond de sa bouche qui la soufflait. Et maintenant, tout passionné de ma recherche, je lui disais mon malheur (c'en était un véritable) et lui, il était là, à m'écouter sans broncher comme si ça ne le regardait pas ou comme si j'avais été un arbre, sans importance.

— Allons, compagnon, qu'il dit enfin, je vois, je vois. Il faudra que ce soit moi qui parle.

Je le regardai tout ébahi.

— T'as pas entendu, donc, garçon, c'est bien la peine. Puisque je te dis qu'elle est comme morte et enterrée et sans qu'on sache où. Puisque je te dis qu'elle est effacée de dessus la terre comme si elle n'avait jamais été.

Il demanda :

— S'agit de savoir, toi, si tu crois qu'elle est encore à la Douloire ou bien, des fois, si tu crois qu'ils l'ont fait partir pour ailleurs ?

Ça ne m'était jamais venu à l'idée seulement.

— Non, elle est là, j'en mettrais la tête à couper. Elle est dans ces murs-là, ça se sent, ça se voit à leur figure, ça se voit dans les yeux de la maman Philomène. Elle est là.

— Alors, (il y avait dans sa voix un petit peu de joie comme une clochette) alors, je te dis, compagnon, il faut que ça soit moi qui lui parle.

Il mit la main à la poche.

— Parce que — tu ne sais pas mais tu vas savoir.

Il avait tiré de sa poche deux choses de fer qui tintaient dans sa main.

— Voilà, celle-là, c'est pour l'amusette.

Il dressa en face de mes yeux une de ces musiques à bouche qu'on achète dans les foires ; du fer blanc et du bois.

C'est pour l'amusette et pour le calmant du cœur et ça suffit quand je me joue pour moi parce que je sais déjà et que ça tombe sur un morceau de mon cœur qui est sensible comme un œil malade. L'autre, c'est pour le sérieux et pour la guérison de l'homme.

Il tenait dans l'allongement de ses doigts une chose qui était un peu pareille à une règle de fer courte et

épaisse. A mieux regarder c'était percé de trous comme un nid de guêpes et, sur le bord de ces trous, c'était plus luisant que de l'argent.

— ... pour la guérison de l'homme et de la femme, et des filles de la terre.

Pour la guérison de tous ceux qui sont de la terre, ceux qui ont de l'herbe dans le sang, de grandes poitrines en prairies et en vergers, des bras comme la branche des chênes, la peau comme de l'écorce d'arbre, et le chatouillis du vent dessus.

Compagnon, celui qui a tété le lait de la terre, celui là, même s'il n'a sucé qu'une goutte, même s'il a senti seulement ce lait sur ses lèvres et puis, après, il l'a craché, celui-là, je te le dis, je viens et je le guéris.

Je regardais le nid de guêpes.

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

— C'est du vieux fer ; cet endroit qui luit, tu vois, sur les trous, c'est un endroit où le vieux fer bien dur a été usé par la peau de la bouche.

Et, ça s'est usé parce que, en même temps qu'avec sa bouche, l'homme frottait là-dessus avec son cœur, bien plus dur que le vieux fer.

C'est la « monica de Baumugnes », la monica du brûleur de loups qui a été le père du grand-père de mon grand-père. Celle que je t'ai montrée en premier, celle qui est de bois et de fer mou, c'est la monica des jeunes d'à présent, la monica des foires.

Tandis que celle-là !

Ah ! si tu jouais avec elle à la foire, on te dirait : « T'as pas fini de nous emmerder ? »

Seulement, voilà : le lendemain, les marchands sont partis ; il n'y a plus que la paille des déballages ; des pommes d'amour qu'on a jetées parce qu'elles sont pourries.

Alors, le vin est bu, et, le vin bu, tu le sais, c'est amer.

Alors, les soucis sont là et, tu le sais, les soucis, c'est amer aussi.

Alors, tout ce qui est amer t'a attendu, et c'est là, en travers de ton chemin.

Alors, compagnon, la monica de fer blanc, c'est cataplasme sur une jambe de bois.

Mais, l'autre, l'ancienne, la née du malheur !...

Franchement, lui qui parlait de se saouler, il était comme saoul.

Il criait ça tout fort, dans la colline où il n'y avait personne — heureusement — que nous deux et la nuit venue.

Je regardais le vieil harmonica.

Il était là, lourd et dur, dans la main d'Albin.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté à regarder le vieux fer troué peser dans la paume d'Albin, je ne sais pas ; je ne sais pas non plus si ce fut un effet de la voix que je venais d'entendre ou de cette nuit parfumée et un peu froide qui nous léchait de sa langue râpeuse comme une mère chatte, je ne sais pas...

Mais je peux vous dire : là, j'ai vu, tout clair, que nous avions déjà Angèle dans la main.

X

Il m'avait dit : « Maintenant, la nuit est mûre vers les huit heures du soir et je lui avais répondu : « Oui, mais il y a encore un peu de lune. »

Il avait dit aussi : « Je passerai par cette barrière de cyprès, là, puis le long du ruisseau. »

Et ce chemin devait le mener en tête du pré, derrière la maison.

Il était neuf heures. J'étais à la fenêtre de ma cham-

bre à regarder les cyprès et le champ d'herbe sous la jeune lune.

Il y avait juste un peu de lune et c'était pendu sous le ciel comme une poussière à croire que tout le troupeau des étoiles piétinait dans du sable blanc.

A l'habitude, Clarius était couché et maman Philomène aussi et ça faisait déjà un moment qu'ils étaient couchés parce que j'entendais ronfler dans leur chambre.

Pour moi, j'avais éteint ma chandelle et, dans le noir, j'avais doucement ouvert la fenêtre et je m'étais accoudé au bord de la nuit.

J'étais tout habillé, sauf les souliers parce que c'était plus commode de marcher pieds nus pour aller écouter le sommeil du patron ; mais j'avais mis les souliers à côté de moi, sur une chaise, prêts à être enfilés, au cas où il aurait fallu descendre pour aider l'Albin.

C'était vraiment une belle nuit ; on entendait ronronner la Durance.

En face de moi, à vingt mètres au milieu du pré, il y avait ce qu'on appelait la glacière et qui était, à proprement dire un silo, un vieux silo. Ça avait l'aspect d'un petit mamelon rond, couvert d'herbes, mais il y avait dans le flanc une porte. Dans les premiers temps, j'avais regardé dedans ; c'était propre et bien sec, tout dallé, tout tapissé de grosses pierres carrées, bien franches ; un peu tiède quand l'air était vif et sacrément froid en plein août. Ça devait être fameux pour garder le grain. Depuis, je ne sais pas pourquoi on avait fermé la porte.

Je regardais cette glacière quand j'ai vu l'Albin venir. Oh, ça se voyait à peine, mais, vous savez, quand on attend et qu'on est prévenu, la moindre des choses vous guide. Le patron ronflait toujours. Devant la porte du silo, il y avait un figuier au tronc courbé comme un banc.

C'est là qu'il a dû s'asseoir et, il se peut que la chose n'ait commencé que longtemps après ; il est peut-être resté quelque temps muet, à regarder cette Douloire en pierre, la robe de sa bonne amie ; la robe et le corsage et si lourd que la bonne amie étouffait dessous. Et, même, à y réfléchir, ça a dû être comme ça ; il a dû arriver là, en face de la ferme et s'asseoir sur le tronc courbé du figuier et moi, je l'avais perdu dans le feuillage de l'arbre et aussi dans le feuillage de la pensée parce que, la nuit, c'est toujours un peu câlin ; et puis, d'un coup, j'ai reçu la chose en travers de la figure.

Ah, je dis bien : en travers de la figure, parce que ça m'a fait l'effet d'un coup de pierre. Il appelait ça parler à Angèle.

Certes, d'un côté, ça pouvait s'appeler comme ça, mais, au lieu de mots, c'étaient les choses elles-mêmes qu'il vous jetait dessus.

D'abord, ce fut comme un grand morceau de pays forestier arraché tout vivant, avec la terre, toute la chevelure des racines de sapins, les mousses, l'odeur des écorces ; une longue source blanche s'en égouttait au passage comme une queue de comète. Ça vient sur moi ça me couvre de couleur, de fleurance et de bruits et ça fond dans la nuit sur ma droite.

Y avait de quoi vous couper l'haleine.

Alors, j'entends quelque chose comme vous diriez le vent de la montagne ou, plutôt, la voix de la montagne, le vol des perdrix, l'appel du berger et le ronflement des hautes herbes des pâtures qui se baissent et se relèvent toutes ensemble, sous le vent.

Après, c'est comme un calme, le bruit d'un pas sur un chemin, : et pan, et pan, un pas long et lent qui monte et chante sur des pierres, et, le long de ce pas, des mouvements de haie et des clochettes, qui viennent comme à sa rencontre.

Ça s'anime, ça se resserre, ça fuse en gerbes d'odeur

et de son, et ça s'épanouit : abois de chien, porte qui claque, foule qui court, porc, gros canard qui patouille la boue avec sa main jaune. Tout un village passe dans la nuit. J'ai le temps d'entendre un seau qui tinte sur le parquet, une poulie, un char, une femme qui appelle ; j'ai le temps de voir une petite fille comme une pomme, une femme les mains aux hanches, un homme blond et ça s'efface.

Tout ça, pur !

Il faut que je m'arrête ; que je vous dise bien, C'est ça qui faisait la force de toutela musique, ces choses pures entassées là-dedans ?

Ce qui frappait, ce qui ravissait la volonté de bouger bras et jambes, et qui gonflait votre respiration, c'était la pureté.

Une eau pure et froide que le gosier ne s'arrêtait pas de vouloir et d'avaler ; on en était tout tremblant ; on était à la fois dans une fleur et on avait une fleur dans soi, comme une abeille saoule qui se roule au fond d'une fleur.

Le plus fort, c'est que c'était dit avec nos mots et de notre manière à nous.

Moi, vous savez, c'est pas pour dire, mais j'ai entendu déjà pas mal de musique et, même, une fois la musique des tramways qui est venue donner un concert à Peyruis pour la fête. J'avais payé une chaise trente sous ; c'est vrai qu'avec ça j'avais droit à un café. Y avait pas loin de moi la femme du notaire et la nièce du greffier, et tout le temps, ç'a été des : « oh, ça, que c'est beau », « oh, ma chère, cette fantaisie de clarinette ». Moi, j'écoutais un petit bruit dans les platanes, très curieux et que je trouvais doux : c'était une feuille sèche qui tremblait au milieu du vent

La grosse caisse en mettait à tour de bras. Alors, je suis parti sans profiter de ma chaise et de mon café pour mieux entendre ce qu'elle disait, cette feuille.

Ça vient de ce qu'on n'a pas d'instruction ; que voulez-vous qu'on y fasse ? Cette feuille-là, elle me disait plus à moi que tous les autres en train de faire les acrobates autour d'une clarinette.

C'est comme ça !

Eh bien, la musique d'Albin, elle était cette musique de feuilles de platane, et ça vous enlevait le cœur.

Savez-vous ce que je peux vous dire encore pour vous faire comprendre comment du mitan de la nuit étaient nées, vivantes, ces images ? Eh bien, voilà : je ne sais pas si ça vous est jamais arrivé, mais, pour moi, chaque fois, ça me produit le même effet : c'était comme quand on apporte dans une chambre une corbeille de champignons.

Rien que l'odeur, d'un coup, ça renverse les murs et je suis dans la forêt avec la pluie dans les feuilles, j'entends la pluie, je vois les arbres ; j'étendrais la main, sûr, je toucherais le corps d'un chêne. Eh bien ça, c'était pareil.

Il avait trouvé ça, cet homme.

J'allais pieds nus jusqu'à la porte ; j'écoutais dans le couloir. Le ronflement de Clarius s'était arrêté et, comme j'étais là à respirer vite, dans ma peur de voir arriver le patron avec sa chandelle, la musique tomba.

Un long moment avec rien que le silence.

Doucement, dans les régions de la nuit où venaient de danser la force lumineuse d'Albin, une masse sombre monta : c'était la Douloire qui regroupait ses murs, qui recollait son grand corps mauvais aux murs de prison et, quand je revins vers la fenêtre, elle était revenue tout entière dure, immobile.

C'était la Douloire.

Albin n'était plus assis sur la branche courbe du figuier.

Au café, maman Philomène tourne vers moi son vieux visage :

— C'est toi qui jouais cette nuit ? dit-elle.

Si elle me l'avait demandé d'autre façon, je ne sais pas ce que j'aurais répondu, mais, là, c'est elle qui me dictait la réponse.

— Oui, je dis.

— De quoi ?

— De l'harmonica.

— On dirait pas. C'est donc l'harmonica qui fait ce son ?

— Bien sûr.

— Ce doit être bien difficile ?

J'étais embêté. Moi, au fond, j'aime pas me vanter, mais, là, je ne pouvais pas aller contre, fallait durer.

— Oh, non, je dis, on souffle, et puis, et puis... voilà.

Elle reste un moment à me regarder et sa lèvre fait deux ou trois fois le mouvement de parler ; elle ne dit rien et puis, enfin, elle se décide, mais ça n'a pas l'air d'être bien exactement le fond de sa pensée.

— C'est que tu dois avoir le cœur bon et blanc.

Je vous répète : ce n'était pas exactement le fond de sa pensée ; c'était venu comme ça, sur sa lèvre, mais elle pensait encore autre chose en surplus ; ça se voyait.

A midi, le Clarius pousse son assiette et fait le monologue. Moi, bouche cousue : c'était pas la peine de l'énerver.

— Il paraît que c'est toi qui musiquais ?

— ...

— Manquait plus que ça.

— ...

— Pour une fois ça passe, mais, si tu travaillais le jour tu penserais moins à nous corner au moment de dormir, tu entends ?

C'est pas un bastringue ici, tu entends ?

— ...

— ...et puis, ce que tu joues, ça fait mal.

Saturnin, aux premiers mots, avait arrêté sa cuillère ; moi, j'allais comme si rien n'était. Le Clarius commence à manger, le Saturnin s'y remet aussi et je remarquais qu'il ne riait pas autant que les autres jours ; à peine deux ou trois esclaffades dans la serviette. A la sortie, il me hèle.

— Hé, là, où tu vas, l'artiste ?

— Tu le sais bien.

C'était seulement pour m'arrêter. Il s'approche et, après un regard autour pour nous voir seuls :

— Où tu as appris à jouer comme ça ? qu'il demande.

Sacré garçon.

Fils de... fils de... j'allais dire : fils de pute, mais, dans mon genre c'est censément un éloge que je voulais dire ; ainsi, il avait touché de main sûre la Douloire tout entière.

Non pas seulement moi qui le guettais par le fenestron, mais aussi, et de jet aussi juste ceux du dedans des murs, ceux sans yeux, ceux que la chose avait tirés de leur sommeil pour les lancer dans le grand méli-mélo de leurs souvenances.

Et la Douloire accusait le coup.

C'était bon signe et c'était mauvais signe : selon.

Ça ne disait rien où on puisse se guider pour la suite. Ça avait touché, sûr et certain, et voilà tout.

Après ça, tous les trois, ce fut comme si on leur avait coupé la langue.

Le train-train ordinaire de la Douloire, avec ses bruits de poules, mais, de voix d'homme... pas.

Ils allaient, ils venaient, sans rien dire. Ils avaient à côté d'eux un compagnon qui parlait, lui, mais rien que pour eux, en leur particulier.

La maman donna à manger aux pigeons, sans appeler : petits, petits ; elle jetait les graines comme ça, de loin, d'ailleurs.

Savoir s'il retournerait ?...

A tout hasard, l'heure venue, je me plante pieds nus devant la fenêtre.

Cette nuit-là, il y avait dehors une petite pluie de peu : donc, de l'encre, et les feuilles faisaient du bruit comme une robe de faille.

C'est pour ça que je ne le vis pas venir et c'est pour ça que je ne distinguais pas le moment juste où sa musique commença, mais, tout d'un coup, elle sauta hors de la pluie et je sus qu'il était là.

Vous dire, c'est difficile, je ne peux pas. Ce sont des choses que, quand j'y pense, je suis là pour me bousculer comme un bègue : « Eh, si tu ne peux pas le parler, siffle-le. » Il faudrait les siffler et les danser, peut-être aussi, parce que, en les dansant, on pourrait faire les gestes de la petite maman, delin-delon à son marmot et des seins qui pissent le lait, et tout : les beaux bras ronds des femmes, les lèvres qui s'appointent, et tout, et tout, enfin, toujours plus beau.

Ce matin qui suit, maman Philomène vient droit sur moi. Elle met à mon épaule sa main sèche. Elle se dresse là, contre moi ; elle lève ses yeux parce que je suis plus grand qu'elle et elle dit :

— Tu es donc sorcier, garçon ?

A ce moment-là, elle me regarde en plein dans les yeux. Elle doit voir que je cherche pour comprendre.

— Ah ! je suis folle, qu'elle souffle le long de moi, et sa parole s'écrase toute chaude sur ma figure. Je suis folle. Je t'ai écouté cette nuit et tu m'as dit des choses que je pense et que je n'ose pas dire, moi. Elles étaient dans ta musique, c'était là, dans l'air, sorti de

toi, mais comme sorti de moi aussi. Je pensais : enfin les oreilles qui doivent entendre ça, vont entendre ! Et j'étais là comme si j'allais faire un enfant. Je mordais le drap pour ne pas gémir. Je voulais que l'homme entende, je voulais qu'il sache, je voulais qu'il comprenne... Il était là, à côté de moi, comme une pierre.

Et puis, d'un coup, il n'a pas pu retenir un grand soupir qui l'a rendu tout vivant ; la chose était entrée en lui : il a su !

Il a compris ce qui me gonflait le cœur depuis si longtemps que ça traînait ma mort avec !

Je suis soulagée. »

Je ne sais plus ce que je lui ai répondu. J'ai dû bredouiller, et faire non, et faire oui, tout effrayé que j'étais cette fois de la force de Baumugnes.

C'est pour ça qu'après, en finissant de herser le champ prêt aux semailles, je reste le temps de dix tours sans piper, tout à ma réflexion, et Saturnin marche à côté de moi. Tout d'un coup, je m'aperçois que de ce temps-là, il est resté sans glousser son rire de poule.

— Ça t'a passé, le rire ?

— ...

Ça, dans la matinée.

En allant à la soupe, on entendait gueuler le Clarius d'une heure loin. Dès qu'il m'aperçut, il est sur moi, et alors, je peux voir ce que c'est qu'un homme fou. Il a fait :

— Toi, écoute bien : tel que je suis là, vivant, si tu joues encore une fois de ta saloperie, je me lève, je te fous un coup de fusil dans la tête, et voilà !

Il m'a lâché. Il s'en va à reculons, sans me quitter des yeux :

Tu entends ? Si je ne le fais que je tombe mort !

Voilà. Faites-vous gras !

A l'heure d'Albin, j'étais encore devant la fenêtre

mais tout équipé cette fois, les souliers aux pieds, la musette en bandoulière. J'avais mesuré la hauteur du mur, je savais que je pouvais sauter et j'attendais.

Dehors, c'était noir, épais à couper au couteau, mais il ne pleuvait pas et, en m'habituant à la nuit, je pouvais voir le ventre blanc du tronc du figuier. C'est ça que je guettais parce que c'était le seul endroit possible. De temps en temps, je lâchais de l'œil cette tache blanche, puis je la retrouvais encore et je savais alors qu'il n'y avait personne d'assis.

On entendait un vent haut qui voyageait de nuit dans la direction de l'Afrique. Sur la terre, c'était tout calme, sauf un petit bruit léger, pareil à un bourdon d'abeille.

Tout en guettant le blanc de la branche, je me disais : « Qu'est-ce que c'est, mais qu'est-ce que c'est ça ?

Une ou deux fois, déjà, ça avait pris l'allure d'une chanson quand, d'un coup, j'entendis tout un morceau, bien clair, grâce à un plongeon de vent et c'était la chanson de la Fanfarnette à pas douter, la Fanfarnette qu'on bourdonne aux enfants pour les endormir.

C'était ça, et c'était chanté par une femme. Ça je vous jure, et ça disait beaucoup, ce petit zonzon au fond de la nuit.

Ça disait que la Douloire était touchée au bon endroit.

Et, tout d'un coup, je cherche la tache blanche. Plus de tache blanche. La chanson cesse.

Alors, doucement, je me tire vers la fenêtre, j'assure mes musettes, j'attrape à pleins poignets la barre et... je reste là à attendre les premières notes de la « monica ». J'étais prêt à foutre le camp en vitesse. J'avais pas envie d'être fusillé. Rien, plus rien, le bruit du vent haut.

Pourtant, il y avait quelqu'un assis sur la branche du figuier, ça ne faisait pas de doute.

Un long moment, où j'entends battre le sang dans

mes poignets, puis, la tache blanche reparaît ; on marche dans l'herbe du pré, puis le bourdon de la Fanfarnette monte.

Ça semblait une odeur de rose.

Donc, cette nuit-là, l'Albin était venu sans jouer.

Ç'avait été une rude chance mais trop hasardeuse pour être bonne deux nuits. Sitôt levé, je cours au fond de la vigne et, de là, en deux sauts, je suis à la colline et je monte à Pierre-le-Brave.

Il dormait.

Je le réveille ; il me voit sans faire l'étonné.

— Hé, qu'il dit, tu as compris ?

— Compris quoi ?

Il se reprend :

— Rien, dis, toi, le premier.

— Eh bien, voilà... et je lui explique les deux nuits de musique vues de mon côté et les deux jours après vus de la Douloire pendant qu'il était ici lui à se reposer sur son lit de thym sec, et ma troisième, passée, cramponné à la fenêtre avec l'espoir de se dire : « Va falloir sauter. »

— Garçon, cette fois, j'ai bien peur qu'on soit obligé de plier bagages.

Ce qui m'étonnait, c'est qu'il ne cessait pas de sourire, mais, des fois, avec ces gens qui ont une idée fixe, il faut répéter les choses sur deux tons.

— ... oui, plier bagages et filer ; c'est fini.

— Tu as raison, qu'il dit, oui, c'est fini, on va plier bagages et filer, tous les quatre.

(à suivre) JEAN GIONO

PROPOS D'ALAIN

La Carrière de Beauchamp sera un de nos grands livres, de ceux qui ne cessent point de nous remettre debout. On dira Nevil et Shrapnel comme on dit Meister, Besoukhof, Lévine, Jean Valjean, Myriel. Le commun secret de ces œuvres si différentes n'est pas facile à deviner. Je trouve en elles toutes une épaisseur, quelque chose qui ne va pas, des idées mal léchées, des parties opaques, une réflexion qui bute et des mouvements du corps humain qui ressemblent à ceux des plantes grimpantes, quoique plus vifs. Mais les ressemblances ne mènent à rien. Qu'est-ce qui est propre à ce *Beauchamp ?* Un marin, voilà ce qu'on y trouve, mais un marin sur terre.

Un marin regarde au loin, attendant les catastrophes tournoyantes après quoi tout revient à l'équilibre, et marchant sur l'obstacle fluide, qui soulève aussitôt l'audacieux, et le porte enfin où il veut aller. Or ce marin-ci est pris comme un arbre dans l'ordre tel quel des choses qui font montagnes et vallées, bornes, clôtures, chemins, coutumes, détours ; et ainsi amarré sur les corps morts, il tend encore sa voile. Comment gouverner si on ne se meut point ? Il lui manque l'élément perfide, le seul antagoniste peut-être qui soit à la mesure de la raison, et que la raison sache vaincre. Il est enlisé dans la bonne foi. Ce n'est pas l'éperon d'un navire qu'il lui faudrait, mais plutôt une charrue et des bœufs.

Le travail de mer est tout politique, et c'est de là que les réformateurs tirent leurs métaphores ; car le danger est présent toujours, et le salut est de tous ensemble ; d'où l'urgence, la discipline, la fausse manœuvre, le redressement ; et enfin le plus savant au poste le plus haut. Le terrien voit défiler sans surprise ces métaphores navales, car rien ne bouge. A terre, ce n'est pas le projet qui fait la route ; chacun tourne selon le mur ; et les choses n'ont point de raison d'être, sinon qu'elles sont ici et non là. Il

faut donc que le fait soit raison. Voilà ce qu'un marin ne peut point du tout comprendre.

Lévine, dans *Anna Karénine*, est le contraire d'un Beauchamp ; il veut réformer, mais réformer comme on laboure ; il ne veut point regarder plus loin que le bout du sillon. Beauchamp veut réformer comme on navigue. Folie. Change-t-on de place une allée de chênes ? On trouvera donc, plantés autour de Beauchamp, de ces produits agricoles, rabougris ou florissants, tous mobiles en leurs feuilles, solides en leurs troncs ; hommes et femmes ; femmes plus flexibles, mais non moins enracinées ; car la femme du marin est terrienne. Quelqu'un disait qu'une femme ne sait pas être tout à fait radicale ; le fils de la terre est pire, car il ne veut pas être radical ; il craint de l'être ; il ne voit point de place dans les cultures pour cette plante-là.

Mais voici une autre touche. Beauchamp est aimé ; aimé autant que détesté, car la pensée plaît. Comme le vent fait remuer les feuilles et les jeunes branches ; elles vont et reviennent, et cela n'avance point. Les hommes aussi approuvent de la tête ; cela fait au radical un étrange cercle d'amis, car c'est respiration pour les arbres que d'aller et de revenir au vent ; de même la pensée. Ce n'est jamais que le sel radical qui chasse l'ennui. Vous trouverez cette nuance de la curiosité et de l'amusement dans ce terrible lord, trompant même un profond amour pour ce neveu remuant. Il est ordinaire que l'amour se craigne lui-même, et assez pour souhaiter quelquefois que l'objet aimé revienne de ses perfections à la commune médiocrité. Ainsi finissent les radicaux ; leur pensée n'est plus que de l'esprit. Enracinés à leur tour, ils disent oui et non comme des arbres. Ce n'est pas ainsi que finit Beauchamp ; mais il finit par cet intrépide courage ; deux enfants imprudents tombent à l'eau ; Beauchamp sauve l'un et se noie avec l'autre. Et cette conclusion, mal éclairée par quelques falots au bord d'un estuaire vaseux, fait une sorte de symbole impénétrable. Le monde s'oppose à l'esprit, mais non comme l'esprit voudrait.

ALAIN

RÉFLEXIONS

De la Sincérité.

« La sincérité envers soi-même, écrit quelque part François Mauriac, est, comme chacun sait, la vertu de notre génération. » Nous n'en ferons point pour cela, n'est-ce pas ? une génération de la vertu. Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos que le premier article publié par Jacques Rivière dans la *Nouvelle Revue Française* portait précisément ce titre : *De la Sincérité envers soi-même* ; les quatre volumes de la *Correspondance* de Rivière et d'Alain Fournier ont montré lumineusement à quel point tous deux se tenaient à la charnière où commençait à tourner et à s'éclairer leur génération, celle de Mauriac ; et Rivière, débouchant sous cette enseigne dans la revue qu'à tort ou à raison on appelait alors la revue de Gide, cela peut être, au moins comme un signe, retenu par la chronique. Voici que cet été tombe le vingtième anniversaire de la *Nouvelle Revue Française.* Ce n'est après tout qu'un cinquième de centenaire, et encore y a-t-il l'interruption de la guerre. Il ne saurait donner lieu à des banquets et à des expositions. Mais peut-être trouvera-t-on que la revue qui devint la revue de Rivière a aidé, dans sa modeste mesure, la génération de la sincérité envers soi-même à dégager et à exprimer sa vertu, comme on dit. Et quelques réflexions sur cette sincérité ne seront-elles pas la meilleure manière de cocher d'un trait discret ce jour de nos vingt ans ?

La sincérité envers soi-même, c'est le trésor caché dans le champ du laboureur, qu'il est impossible de trouver, mais qu'il est utile de chercher, — qu'on ne chercherait pas si on ne l'avait déjà trouvé en partie, — qu'on ne trouve qu'à condition de le chercher avec une attention persévérante, et qu'on perd dès qu'on le considère comme une action de jouissance, comme un capital à dépenser. Si l'on comparait les générations intellectuelles, morales, littéraires qui se sont succédé depuis trois siècles, on verrait peut-être qu'elles diffèrent moins par l'inventaire de leur trouvaille que par l'itinéraire de leur quête, qu'elles s'acquittent du devoir de sincérité moins à des degrés différents qu'avec des moyens différents, des langages différents. Le terme de sincérité envers soi-même n'a pas le même sens pour le catholique, le protestant, le matérialiste ; il n'a pas le même sens pour celui qui écrit et celui qui n'écrit pas ; pour l'homme politique et l'homme littéraire ; il n'a pas le même sens pour le poète, le romancier, le dramaturge. Il y a là un écheveau que le critique, l'analyste, ne parviendra jamais à débrouiller.

Nous vivons aujourd'hui dans un monde dont la carte est infiniment plus compliquée qu'au temps où l'oracle de Delphes et Socrate pouvaient dire : *Connais-toi toi-même*, et le dire à des auditeurs qui le comprenaient à la manière simple dont Xénophon l'explique au début des *Entretiens*. Nous n'admettons même plus le paradoxe cartésien d'après lequel l'âme est plus facile à connaître que le corps. Si complexe que soit le monde physique, si insaisissables ou impensables que nous en paraissent aujourd'hui les éléments, il nous semble bien que notre personne ne se présente pas à nous sous un aspect moins fuyant. La sincérité envers soi-même, ce n'est que la vertu, l'exposant moral attaché à la connaissance de soi-même. Mais dans quelle mesure peut-on se connaître ? Dans quelle mesure notre fonction consiste-t-elle à nous connaître ?

Il nous semble que la nature, comme disait Montaigne,

soit plus jalouse de notre action que de notre connaissance. Et sur notre capacité ou notre possibilité de nous connaître, il n'y aurait d'ailleurs qu'à renvoyer le lecteur à l'homme qui était pour cette destination le mieux armé, qui s'y est le plus *essayé*, et n'en a en effet rapporté que les *Essais*. La connaissance de nous-mêmes n'est requise, par la nature ou la société, qu'en vue de l'action ; le Socrate des *Entretiens* ne l'entend qu'ainsi. Et l'action demande plus d'illusion sur nous que de sincérité envers nous. Ce qu'on appelle en création littéraire sincérité, cela n'est-il pas une forme et un but de la création littéraire, autant que sa source ?

J'attends, disait Gide, d'être revenu du Congo pour savoir ce que j'ai été y faire. Je présume qu'il a pareillement attendu d'avoir écrit ses Mémoires pour savoir ce qu'il devait au juste penser de lui-même. La sincérité est un fluide qui glisse, comme la parcelle de mercure, de l'œuvre encore à faire à l'œuvre déjà faite, et qui concerne autant et plus l'homme créé par l'œuvre que l'œuvre créée par l'homme.

Dans l'idée de sincérité, je crois qu'il y a toujours, pour un écrivain, et même pour tout homme qui pense vigoureusement, l'idée de précision. C'est en se connaissant avec précision qu'on s'exprime et qu'on se juge avec sincérité. La tradition des moralistes français — La Rochefoucauld, La Bruyère, Stendhal — est d'établir en fonction l'une de l'autre, dans l'analyse, sincérité et précision. Mais, attention ! N'y a-t-il pas là deux exigences contradictoires entre lesquelles il faut choisir ? La connaissance de soi, la vie intérieure, ne comportent jamais la précision. Dès que nous voulons nous replier sur nous-mêmes, nous éprouver tels que nous sommes, il faut que notre pensée perde ses angles, dépasse ses formes, se mobilise en fumée. Qui dit précision dit arrangement. Le mot latin *sincerus* s'appliquait originairement au miel pur, au miel sans cire, *sine cera*. Mais pour l'abeille qui le fait, ce miel sans cire n'existe

pas. Sa condition, sa réalité de fabrication, c'est la géométrie du gâteau de cire, ce sont les cellules hexagonales dans l'intérieur desquelles chaque goutte est enfermée. Sa précision est liée à la cire, et le miel sans la cire, le miel sincère, est aussi le miel sans la précision. Je ne hasarde ici qu'une image étymologique. On la réalisera peut-être (et contre moi, hélas !) en songeant aux imprécations d'Amiel contre la langue française, dont l'exigence de précision dénaturait, disait-il, son être intérieur au fur et à mesure qu'il l'exprimait. Il regrettait de ne pas écrire en allemand, langue plus apte, disait-il, à la fluidité et au devenir du monde intérieur. Quoi qu'il en soit de cette psychologie des langues, peut-être aussi précaire que la glose étymologique hasardée plus haut, il demeure que la précision, appliquée à notre vie intérieure, concerne mieux notre action sur nous que notre connaissance de nous, appartient plutôt à la fonction du moraliste qu'à celle du psychologue, seconde la connaissance utile bien plus qu'elle ne facilite la connaissance désintéressée.

Aussi bien n'est-ce pas à la connaissance désintéressée de lui-même que s'applique généralement la sincérité de l'écrivain. C'est à la connaissance de lui-même en tant qu'elle est intéressée à la production d'une œuvre. Se penser lui importe moins que se dire, se connaître lui importe moins que se faire, ou plutôt il se pensera et se connaîtra par une sorte de choc en retour ou de rayon réfléchi, qui lui reviendra de son œuvre, et qui, après tout, auront presque autant de chances de le tromper que de l'éclairer. Cela ne signifie pas nécessairement que la recherche de la sincérité soit pour l'écrivain une poursuite décevante ou un artifice mensonger. Un fait est là, une vérité d'intuition ou de sens commun contre laquelle on ne saurait aller : c'est que l'ensemble des écrits qui se sont accumulés depuis vingt-cinq siècles, en tant de sens différents ou contraires, représente, dans la masse, un progrès de la science, un acheminement de l'homme vers plus de

clairvoyance, même si la plus grande partie de cette clairvoyance se traduit pour lui par un bénéfice négatif, et n'arrive qu'à le convaincre que ses illusions sont irréformables. Peut-être la vraie sincérité ne devrait-elle s'entendre que de cette réalité non plus individuelle, mais sociale, qui est faite de la somme, du contraste, du dialogue et de l'équilibre de tous les auteurs, où une chambre de compensation fonctionne, et où il y a un bénéfice net, celui de la banque. Mais c'est bien le bénéfice d'une banque, un bénéfice d'ordre commercial, c'est-à-dire, ici, d'ordre pratique, un bénéfice qui n'enrichit l'homme en général qu'après avoir enrichi la littérature, la maison Lettres et Cie. L'écrivain n'est pas sincère directement avec lui-même. Il est sincère avec lui-même par l'intermédiaire, par le ministère d'une réalité étrangère à lui, qui est la littérature, et cela complique et change tout. Ou encore il est sincère avec la littérature, laquelle peut le payer de retour, et se montrer sincère avec lui, c'est-à-dire en donner aux hommes une image qui, sans le reproduire, symbolise avec lui.

La sincérité de l'écrivain a toujours subi une préparation littéraire. Mais où commence et où finit cette préparation ? C'est ce qu'il est impossible de dire, parce que nous ne sommes pas ici dans un monde qui comporte la précision, qui permette de décider : A ce point commence... et : A ce point finit... On ne prend pas plus la sincérité où elle est qu'on ne prend, selon la formule célèbre d'un parlementaire, l'argent où il est. Seulement il y a des points privilégiés, comme le conseil d'administration de telle grande banque d'affaires, la régence de la Banque de France, demain, j'imagine, la Banque Internationale, où un très grand financier, s'il y en a, (et si, selon le mot de Capus, la circulation de l'argent n'était pour nous aussi mystérieuse que l'était avant Harvey la circulation du sang) pourrait voir l'argent où il circule, en repérer les mouvements obscurs, en mesurer la pression artérielle, en

dessiner les graphiques, faire des prévisions, prescrire des cures. De même, j'imagine une critique (la critique me paraît ici désignée pour gérer la banque) qui repèrerait les courants, les volontés de sincérité, qui évaluerait la sincérité des écrivains, qui en mesurerait les variations, qui y verrait le sang de la littérature comme les capitaux forment le sang de la vie économique.

La richesse, on le sait, se maintient ou s'accroît par le mouvement. Une fortune oisive se perd, s'évapore, disparaît automatiquement au bout de deux ou trois générations. Cela n'empêche pas le vulgaire d'envier la fortune oisive, de croire même que le privilège de la fortune consiste en ceci, qu'elle est mère et possibilité d'oisiveté. Une fortune qui dure est une fortune travaillée. Pareillement la sincérité d'un écrivain. La température de la sincérité demande à être maintenue, entretenue, par un travail continu. Un banquier est bien placé pour reconnaître dans sa clientèle les fortunes qui se liquident oisivement et les fortunes qui se maintiennent ou s'accroissent par un travail chanceux, par la lutte contre le hasard. Pareillement j'imagine un critique (évidemment beaucoup plus fort que moi) qui tiendrait un compte, un graphique, des sincérités qui se détendent et se défont, des sincérités qui se maintiennent, des sincérités qui montent une pente et s'accroissent. Ce qui n'existe pas, c'est une sincérité à l'état statique, qu'on pourrait exploiter et consommer passivement, indéfiniment, comme un herbivore dans un pré, en regardant passer le train des autres.

La sincérité peut se défaire, se consommer de deux manières (probablement de quelques autres encore, mais je m'en tiens à deux). L'écrivain peut renoncer à la sincérité, soit en faveur de l'image passée qu'il a une fois donnée de lui, soit en faveur de l'image future qu'il souhaiterait donner. Des exemples misérables ou risibles se présenteraient à foison. Je préfère les prendre à l'extrémité opposée, là où ce mouvement d'une sincérité qui

décroît présente une allure dramatique et grandiose. De la sincérité qu'un grand écrivain abdique en faveur d'une image passée, on verrait une figure magnifique dans Lamartine. Le triomphe des *Méditations*, l'auréole de gloire qui s'est formée autour de lui entre 1820 et 1830, lui ont imposé une sorte de forme permanente dont il s'est voulu digne et qu'il s'est cru le devoir d'entretenir en maintenant tendue non une force de sincérité envers lui-même, mais une force d'idéalisation de lui-même. Et je ne dis pas que l'idéalisation ne corresponde point à une manière de vérité, ou même, si l'on veut, à une supra-vérité. Lamartine était vrai, comme Lamartine, qui menait dans ses châteaux un grand train de maison, était riche. Mais sur sa vérité comme sur ses châteaux il y a toujours une hypothèque. L'hypothèque sur sa vérité est prise par quelque critique pointilleux pour qui un fait est un fait, une date une date, comme l'hypothèque sur Saint-Point est donnée à Gobseck et enregistrée par quelque notaire. Mettons qu'il existe un problème de la sincérité lamartinienne, et opposons-lui la sincérité de Stendhal, cet anti Lamartine. Pareillement, il y a eu sous nos yeux pendant longtemps un problème de la sincérité barrésienne, merveilleusement nuancé et passionnant. Barrès a écrit le *Jardin de Bérénice* (qui s'appelait d'abord *Qualis artifex pereo*) pour expliquer qu'il ne lui serait plus possible de retrouver la sincérité d'*Un Homme Libre* (que Sarcey avait toujours déclaré l'œuvre d'un fumiste, avec autant de lumières que Louis-Philippe quand il prenait pour Alfred de Musset un de ses homonymes qui avait un grade élevé dans l'administration des forêts.) Le prénom de Sarcey était autant et plus Légion que Francisque, et quand Barrès crut devoir entrer dans une politique littéraire qui ménageât Légion, il écrivit telle *Colette Baudoche* pour Légion. Et cependant c'est là un cas où, comme lorsqu'il s'agit de Lamartine, la classe parle ! Tout se passe comme si un Barrès et un Lamartine greffaient

une sincérité sur une autre, entaient une sincérité décorative sur une sincérité de poète ou d'analyste. Barrès sacrifie la sincérité d'*Un Homme Libre* à une image future qu'il souhaiterait donner, mais il semble qu'il la sacrifie avec une autre sincérité, comme Antisthène foulait aux pieds l'orgueil de Platon avec un autre orgueil. Le dernier objet de ses vœux, celui qui a commandé le second Barrès et qui lui a imposé une attitude, c'est, écrit-il dans le *Voyage de Sparte*, « une mémoire solide et resplendissante au milieu de la cité. » Il y a pour le critique, ici, deux discours possibles, l'un sur le gain, l'autre sur la perte.

Comme des fortunes qui se conservent, on connaît des sincérités qui se maintiennent par une sage et intelligente économie. C'est le cas de Jules Renard par exemple. Le titre de son livre l'*Œil clair*, nous ne l'entendrons pas seulement de l'œil extérieur, mais de l'œil intérieur dont le regard fixe a suscité des profondeurs ce qui paraît dans le *Journal intime*. On ferait la même observation au sujet de Gide, lequel n'est peut-être pas l'écrivain d'aujourd'hui qui a donné dans la voie de la sincérité le coup de sonde le plus profond, mais qui est certainement celui qui a pratiqué la plus sage administration de sa sincérité, qui en a maintenu le niveau et le débit avec l'économie la plus avisée, qui lui a gardé le mieux jusqu'au bout la température de la franchise juvénile.

On imagine enfin un écrivain se vouant à la conquête et à l'éclairage de lui-même, les poursuivant à travers des tournants inattendus dans un progrès incessant et par une tension intérieure qui ne se démentirait pas. M. Bergson a parlé du caractère douloureux de l'intuition philosophique quand elle s'efforce de se retourner contre la *vis a tergo* qui porte l'intelligence et qui dépose la physique et la métaphysique naturelles, quand elle tente enfin de saisir l'être autant par une torsion que par une tension. La persévérance dans la connaissance de soi-même, la descente dans ses propres profondeurs, la sincérité non à l'état

d'habitude et d'économie, mais à l'état de mouvement, de progrès et de conquête, sa maturité obtenue dans l'extrême automne, la goutte d'or d'un été de la Saint-Martin intérieur, où reparaissent, décantées et continuées, les ardeurs de l'été de la Saint-Jean, voilà une réussite dont la rareté est telle, la difficulté si paradoxale, la voie si bien à contre-sens de toute carrière d'écrivain, mangé si inévitablement par le dehors, qu'à peine on en aperçoit le visage dans le Montaigne de l'édition posthume, ou peut-être encore dans ce *Temps Retrouvé* (et encore il y a la fiction persistante de l'homme qui dit *Je* !) dont Proust savait bien qu'il couronnerait à la fois son œuvre et sa vie. On entre ici dans le tragique.

Si le critique pratiquait le devoir de sincérité envers les auteurs autant qu'il aime à leur voir pratiquer le devoir de sincérité envers eux-mêmes, il arriverait à cette conclusion, qu'il n'y a pas entre eux, en cette matière, de mesure commune, que, les sincères une fois estampillés et mis à part (et on sait combien ils sont rares), on se trouve chez eux comme dans un monde d'individus uniques, de sincérités uniques, et telles que la sincérité de l'un paraît le mensonge de l'autre, et réciproquement. Dans le *Dieu et Mammon* de Mauriac, on retrouve les échos d'une discussion sur la sincérité de l'auteur, à laquelle prenaient part Mauriac, Gide et Souday, c'est-à-dire trois personnages très sincères, littérairement parlant, mais dont chacun, ayant espéré trouver en l'autre un visage de sincérité analogue au sien propre, lui reprochait aigrement de porter un masque. Mauriac était ainsi changé en combinard qui priait Dieu ou Mammon en se couvrant avec Mammon ou Dieu, Gide en mauvais pasteur qui avait besoin de maintenir son influence sur la jeunesse qu'il subornait, et Souday en critique politicien qui se demandait d'abord, au sujet d'un auteur, s'il allait à confesse chez Bournisien ou hantait la pharmacie d'Homais. L'un faisait quelque peu semblant de tenir l'autre pour un fumiste insincère, à peu près à la manière dont Sar-

cey jugeait Barrès. Tous trois se trompaient manifestement. Il n'y a pas à le leur reprocher, car cette erreur sur autrui, cet angle personnel, faisait partie de leur être et de leur sincérité. Entre le catholique, le protestant et le libre-penseur, il y avait tout simplement une petite guerre de religion. Il est à souhaiter que les guerres de religion soient rendues inoffensives, mais il serait bien fâcheux pour le bon entretien de l'esprit humain, pour la mise en valeur de la sincérité contre quelqu'un, qu'elles disparussent complètement.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

ROMANS ET RÉCITS

ALLEN, par *Valery Larbaud* (Editions de la N. R. F.).

Allen, on le sait, a paru dans la *Nouvelle Revue Française* en 1927 ; mais l'édition qui vient de paraître présente un édifice tellement transformé par l'adjonction d'un Prologue et surtout de Notes de l'auteur, qu'elle sollicite un commentaire nouveau lui aussi, à la fois plus facile et plus précis, par la grâce d'une lumière comme méridienne qui frapperait le texte d'*Allen*, maintenant situé au centre juste du livre. D'abord, j'aperçois mieux le caractère de cette forme dialoguée, dont s'enveloppe l'ouvrage. Je ne pense pas que nulle part elle soit tout à fait la même, et si les dialogues de Lucien, particulièrement ceux « Des Courtisanes », ont fourni à Valery Larbaud la base d'où partir, je remarque surtout ce qui, dans les deux œuvres achevées, est différent. Chez Lucien, une vivacité certes, mais dramatique, la variété qui est l'essence du dialogue, mais provoquée par les mouvements de légers drames, comme dans cette conversation entre une mère athénienne et sa fille, dont l'intérêt naît de la résistance finalement vaincue d'une enfant trop naïve au seuil de l'amour. Dans le dialogue de Larbaud, nulle trace d'action dramatique ; seulement un échange d'idées, de plaisanteries et de rêveries, qui le ferait ressembler plutôt aux dialogues de Fontenelle et de Diderot, si l'auteur ne savait pas voiler l'ordre extérieurement trop apparent de ses devanciers, regagnant une liberté délicieuse, obligeant l'esprit du lecteur à évoquer l'image d'un pur jaillissement d'idées, de souvenirs, cependant que même la désignation des interlocuteurs devient secondaire, implicite, encore que

discernable à la réflexion. Joignons à cela le trait le plus assurément original d'Allen : le renouvellement de la conversation, les reprises sont presque toujours assurées par un déplacement dans l'espace, de Paris au centre bourbonnais de la France, par un voyage dans la « longue chose toute bleu d'azur et aluminium argenté », victorieuse des sleepings de Barnabooth — le signe incontestable de 1927.

Ainsi, le dialogue peut être interrompu par des récits, — quand les Cinq Amis, quittant Paris, assistent au ralentissement des horizons se succédant, la lente perspective des campagnes venant après la suite des rues et des villages —, ou quelquefois par des récitatifs, — quand, toute une partie du voyage, de Paris à Vézelay, achevée, l'auteur la résume par une série de jeux de mots poëtiques, où l'un appelle l'autre par la ressemblance du son :

« *Comme ils se trouvaient en Champagne*
— *Leur esprit battit la campagne.*
— *Puis par Tonnerre, Auxerre, Lichères*
— *Jusqu'en Avallon ils allèrent.* »

amusement qui me fait penser (malgré la différence des temps et des hommes) aux amusements philologiques de Rabelais, plus drus, plus longs ceux-ci, énormes. Mais le plus curieux, c'est peut-être la multiplicité des thèmes qui s'entre-croisent, ainsi qu'il serait naturel dans une conversation de cinq personnes, les uns les autres se coupant la parole, soudainement, installant des dialogues particuliers au sein du dialogue général. C'est peut-être — pour écrire plus exactement — qu'*Allen* s'ouvre ainsi, ce qui amena dans ma pensée, quand je lus l'ouvrage pour la première fois, la comparaison avec une symphonie, une ouverture d'opéra wagnérien par exemple, lorsque les thèmes de l'œuvre se mêlent, et brillent, brusquement divers. En effet, cette multiplicité des thèmes s'apaise vite, à l'entrée dans le dialogue, lequel gagne d'ampleur jusqu'à de très longs exposés parfois ; mais, tout au long, reste une multiplicité de tons, le lyrisme étant constamment accompagné d'une aimable et naturelle fausse note : « Ici, rien que le silence des champs sous la simplicité du ciel, et la lente histoire agricole sur les abîmes temporels de la géologie. Tiens, la première bergère. »

Il n'est sans doute plus nécessaire de rappeler les sujets débattus par les interlocuteurs, depuis que Larbaud les a expressément indiqués dans une Note. « Si on me demandait d'établir une hiérarchie entre les trois sujets principaux qui, *tressés*, forment cet écrit, je donnerais la première place à « la vie des provinces françaises », et la seconde à « l'éloge du Bourbonnais », — « le voyage par la route » venant en troisième lieu. » Je ne doute pas que, dans l'ouvrage terminé, il faille établir ainsi l'ordre d'importance. Mais, assurément, le générateur de tout, le centre d'où se développa la création, c'est l'éloge du Bourbonnais. Dans l'esprit de Valery Larbaud, *Allen*, à l'état de projet, était la « chose bourbonnaise », le monument qu'il voulait dédier aux paysages, aux fastes, aux gloires du Bourbonnais. Comment les paysages sont insuffisants à satisfaire notre désir, comment le duché a glissé jusqu'à être la province, quelle est la province, dans le Bourbonnais comme ailleurs, et par quels artifices on pourrait rêver pour elle une ascension vers le goût de l'esprit, vers une véritable vie de l'esprit, tels sont proprement les thèmes évoqués par les Cinq Amis. Telle est la lente déviation, de ce qu'on peut nommer le particulier : le pays d'Allen, à ce qu'on peut nommer le général : critique et avenir de la province. Allen est l'expression d'une angoisse que connaissent ceux qui ont quitté Paris, et aussi un appel optimiste à cet esprit qui souffle où il veut, pour qu'il daigne enfin souffler jusqu' « au cœur frais de la France ». L'éloge du Bourbonnais, dans cet ensemble, apparaît à toutes les failles de la conversation, Hérisson, Saint-Pourçain, Moulins, Saint-Menoux, la forêt de Tronçais, Charles III, Charles-Louis Philippe, Antoine Meillet surgissant dans des phrases trop brèves, à mon jugement, au jugement de Valery Larbaud lui-même [1].

Car le grand intérêt qu'ont pour moi les Notes d'*Allen*, je le trouve dans la considération rétrospective de l'œuvre par l'au-

1. Qu'il me soit permis de regretter nommément, après Valery Larbaud, l'absence de Cérilly dans les villes évoquées. Modestes l'une à côté de l'autre, les maisons où Charles-Louis Philippe et Jean Giraudoux vécurent, celui-là échappé de son bureau parisien, celui-ci collégien attentif aux paroles de son aîné, eussent bien mérité un rappel entre toutes les choses bourbonnaises.

teur. On y constate plus précisément que de coutume combien un écrit semble à la fois étranger et intime à celui qui l'écrivit, combien ce domaine qui devrait être celui de la plus absolue liberté, est limité par des résistances impossibles à vaincre. Une phrase comme celle-ci me paraît bien digne de remarque : « ...au cours de la composition des chapitres,... *je m'aperçus avec regret* que les descriptions du « pays d'Allen » étaient trop succinctes, et qu'il n'y avait pas moyen de leur donner plus d'étendue. » Ainsi que nous l'avions appris du *Journal des Faux-Monnayeurs* de Gide, ou du *Journal de Colère* de Jacques de Lacretelle, nous reconnaissons ici l'existence étrange de ce duel avec cette chose larvaire qu'est un écrit projeté, mais résistante et dure, et telle que l'auteur doit composer avec elle. Par les Notes d'*Allen*, nous saisissons d'un peu plus près ce que d'un terme vague le Romantisme avait appelé l'inspiration, ou la lutte avec le démon. Au lieu de ces termes vagues, nous commençons à discerner quels passionnants combats un écrivain a soutenus avant de déposer son manuscrit chez l'éditeur. Et nous sourions un peu de l'horreur dans laquelle Thomas Mann écrivait en 1911 ces lignes de *la Mort à Venise* : « C'est assurément un bien que le monde connaisse seulement l'œuvre belle, non pas aussi ses origines et les conditions de sa naissance. Car la connaissance des sources, d'où l'inspiration a coulé pour l'artiste, l'égarerait, le terrifierait, supprimant ainsi les effets de l'art achevé. »

ROBERT TOURNAUD

*
* *

LA FEMME PARTAGÉE, par *Franz Hellens* (Grasset).

L'entreprise était difficile. Deux hommes qui se partagent le corps et l'âme d'une femme, ce sujet ne pouvait supporter d'être déterminé, classé, non tant pour des raisons morales que pour des raisons psychologiques, non tant pour le lecteur que pour les acteurs eux-mêmes. Une aventure de cette sorte se déroule devant nous, c'est une chose qui arrive, qui se justifie dans la mesure où elle arrive, mais que les personnages ne peuvent guère concevoir comme arrivée. M. Franz Hellens a parfaitement compris ou senti cela. Il règne dans son livre une atmosphère d'indétermination, de surprise, de vie provisoire et

de risque qui fait tout passer. Il nous fait accepter l'histoire parce qu'il ne la fait pas accepter mais seulement subir par les protagonistes. Leurs actes restent au-dessous des définitions qu'ils comportent. Et jusqu'à la fin ils sont emportés au-delà d'eux-mêmes par la fatalité de leurs décisions.

Cette œuvre est tout à fait ingénue. D'abord à cause de l'ingénuité du narrateur, lequel est perpétuellement pris au dépourvu par ses sentiments et par ses actes, mais surtout à cause du caractère de la femme. Léa, le personnage le plus difficile, est aussi le mieux réussi. On ne la connaît ni par ses sentiments ni par ses actes, mais par une sorte d'entre-deux de la sensibilité et de l'action qui produit l'équivalent psychologique du clair obscur. Si on la met sous un jour plus clair, et plus faux, on en fait une coquette. Si l'on change l'éclairage, elle paraît soucieuse avant tout de donner de la joie et de l'amour avec une bonne volonté touchante et confuse. Autoritaire, naïve, directe, compliquée en dépit d'elle-même, elle domine les deux hommes sans jamais se dominer elle-même assez pour se laisser attribuer un « caractère ». Elle personnifie vraiment ce qu'on pourrait appeler l'instantanéisme psychologique de ce récit.

Ces caractères n'empêchent pas le roman d'être habilement composé, et cette habileté, harmonieusement combinée avec la spontanéité naïve de la psychologie, n'est pas un des moindres mérites de l'œuvre de M. Hellens. C'est ainsi qu'il a très heureusement distribué la lumière sur les trois héros. Arnold, celui dont le caractère est le plus ferme et le mieux lié, est celui des trois qu'on voit le moins nettement. Par la disposition du récit il nous laisse plus à deviner que les autres, en sorte que l'effet de clair obscur n'est point compromis. Toutes les parties sont bien liées et ordonnées dans un mouvement rapide et ascendant où se retrouve l'unité de direction, de jet, de la tragédie. Par un singulier jeu d'optique, M. Hellens fait que toute l'action aille sûrement et vivement à la catastrophe sans nous en découvrir très exactement les ressorts et les modalités, mais sans nous laisser l'impression que cette unité soit « plaquée » le moins du monde. Autrement dit la logique interne du drame nous est partout sensible sans que nous arrivions à la concevoir, et de ce double effet d'une fatalité suivie

et d'une hésitation de l'esprit sur les causes résulte une poésie saisissante. L'écriture convient au sujet. Des phrases très courtes notant les sentiments, les événements, à mesure qu'ils frappent le narrateur ; des répliques brèves, prises dans le texte comme dans les anciens récits ; un style sans prétention, disponible, poli par le mouvement du récit plutôt que par des lois de composition interne.

Ce livre est en un sens profondément illégal, et ce sens vaut qu'on le précise. Je veux dire que toute loi extérieure au devenir des sentiments, (lois sociales, morales, et même lois psychologiques dans la mesure où nos sentiments sont orientés par les idées que nous nous faisons d'eux) est profondément ignorée. Tous les ponts sont rompus. Complètement distraits de tout ce qui n'est pas leur vie présente, les personnages ne communiquent entre eux et avec eux-mêmes que par les actes qui naissent de leurs impulsions. D'où vient un cercle fatal qui fait à la fois la beauté et la limite de l'œuvre. Un roman de ce genre ne sort guère de lui-même, n'est guère utilisable. Mais il nous retient et nous ramène à lui, et l'on peut difficilement oublier ces êtres sincères, passionnés et catastrophiques qui ont vraiment vécu et sombré sous nos yeux.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

COURRIER DES PAYS-BAS (Grasset) ; FLAMBEAUX (Grasset) ; PARIS VÉCU (N. R. F.) ; LE CŒUR BRULÉ (Flammarion), par *Léon Daudet.*

Ce serait une mauvaise plaisanterie que de féliciter Léon Daudet sur un exil dont nombre d'écrivains de tous partis ont dénoncé l'absurdité ; mais on peut sans ironie le louer d'avoir trouvé dans cette retraite forcée le genre littéraire qui convient le mieux à son tempérament. Son *Courrier des Pays-Bas* forme en effet une série de synthèses, des cahiers de critique générale où l'auteur passe sans obstacle de la médecine à la littérature et des beaux-arts à la politique. Chacun de ces quatre volumes, placé sous l'invocation d'un tableau célèbre, est consacré à ce

que Daudet appelle un « élémentaire ». *La Ronde de Nuit* ou les rythmes, *les Horreurs de la Guerre* ou la combativité, *Melancholia* ou l'ambiance, *les Pèlerins d'Emmaüs* ou la transmutation, déploieront donc de vastes panoramas ordonnés par une idée-mère et balayés d'un même souffle.

Pour la méthode particulière, un exemple suffira : suivons la *Ronde de Nuit* qui traite du rythme organique et intellectuel. De Bruxelles, « Balcon de l'Europe », Daudet observe et décrit pittoresquement les rythmes politiques, tension européenne, tension socialiste, tension vaticane. Puis, convaincu que la vie se place « sous le signe du qualitatif plus que du quantitatif », il recherche les rythmes de l'homme qu'il définit logiquement : « un appareil à transmuer le quantitatif en qualitatif ». Rythmes de l'investigation, rythmes de la fièvre, rythme de l'anticipation renversant le rythme habituel, Daudet les soumet encore à son tribunal dont psychologie et physiologie se disputent bien curieusement la présidence. Par un naturel rebondissement, sa distinction du qualitatif et du quantitatif lui permet une fort originale analyse des rythmes de la prose et du vers ; elle prête un intense relief à ses peintures du rythme des vies exceptionnelles, frénésie de Bonaparte, équilibre de Gœthe qu'il nomme « un pont entre le germanisme et la latinité », lumineuse compréhension de Mistral. Ainsi dans les plus divers domaines cette *Ronde de Nuit* aura été pour le lecteur une ronde d'idées qui l'aura entraîné et amusé sans cesser de le provoquer à réfléchir.

Provoquer, le mot s'impose ici. Le rythme de Daudet est celui du combattant. Si j'étais chargé de plaider pour l'Académie Goncourt, j'observerais à sa décharge (une Académie ne se justifie pas ; au mieux, elle s'excuse) qu'elle a pu accepter un Léon Daudet, fatalement exclu de l'Autre depuis que la fatalité, empruntant la voix de l'abbé Bremond, décréta que les œufs académiques seraient jalousement réservés aux couveuses des salons du même nom. Or Daudet, fin gourmet, ne s'est jamais privé de faire des omelettes. Cela s'appelle : polémiquer. Non content de s'y adonner, Daudet expose, dans *les Horreurs de la Guerre*, les lois du genre : bonne foi, naturel, dosage des invectives, nécessité de l'érudition et d'une savante technique. Sans pédantisme, il dévoile ces règles sous forme d'aphorismes

qui vont de l'épigramme incisive (voir son Mirabeau en « Diderot désarticulé ») à la réflexion quasi-poétique : « Les images de la polémique, pour blesser, doivent être aussi cuisantes que celles de la jalousie ». Restent deux périls que Daudet se garde bien de signaler : le danger d'aller un peu vite, celui d'employer dans cette précipitation toutes les armes.

Que Daudet soit parfois rapide, ses meilleurs amis nous l'accorderont. Ils souriront avec nous quand l'impétueux Daudet prétend, dans *les Pèlerins,* puis dans *Flambeaux,* nous révéler « un jeune critique de haute valeur, M. Jean Royère ». Sans doute se joindront-ils à nous pour le prier de préciser quels messages d'outre-tombe lui permirent d'affirmer que Pascal composa son *Discours* « après avoir pratiqué » les égarements de l'amour. Et peut-être s'alarmeront-ils comme nous d'entendre le Daudet musicien, celui qui a si bien défendu Debussy, se livrer, pour soutenir une première fantaisie, à des approximations fort hasardeuses entre les orchestrations de Rabelais et de Wagner, entre celles de Montaigne et de Beethoven. Ce qui me gêne dans ces à-peu-près, c'est que l'habitude d'improviser conduit notre Daudet à se méconnaître gravement lorsqu'il écrit : « La critique est à la fois un art et une science ». Comme si l'auteur des *Flambeaux* ne montrait point par son exemple que la critique reste un art, un art pur, irréductible à toute appréciation pseudo-scientifique !

Reprocher à Daudet de faire flèche de tout bois est plus délicat. On ne saurait le faire qu'en le prenant lui-même, loyalement, pour mesure. Alors on avouera que, si l'on goûte maints tendres rappels en son œuvre des fines remarques de son père, on souffre un peu de le voir si souvent, dans *Paris Vécu*, laisser intervenir, comme un argument de partisan, une douleur paternelle devant laquelle nous nous inclinons. De la même façon, sur le plan strictement littéraire, il est de bonne guerre que Daudet souligne l'intelligente utilisation de Rabelais et de Montaigne par François Ier et Henri IV ; il est moins intéressant que, pour nous mener au drame final du *Cœur Brûlé*, la première partie de ce roman, bourrée d'allusions contemporaines, se réduise à un simple guignol psychologique. On en dirait autant de sa manie des surnoms. A côté de boutades qui ne sont pas seulement des mots drôles, telles ses pénétrantes

Remarques sur les Modes, il y a, dans *Melancholia*, des traits facilement trouvés et qui s'en ressentent. Appeler Valéry un « Léonard de Vichy », c'est presque imiter l'historien littéraire qui avait inventé un certain Paul-Valery Larbaud. La puissance verbale de Daudet risque de s'exercer à vide quand ne lui correspond point une solide appréhension physique.

Il la trouve dans la physiologie. Chaque fois que Daudet empoigne un homme par l'extérieur, il emporte une image saisissante : tant pis si le moral ne concorde pas avec le physique ! En bon médecin, Daudet ripostera à sa victime que cette fausse santé intime trahit dangereusement la maladie qu'il a diagnostiquée. Si j'ai fait planer ici l'ombre de Daudet médecin, étudiant la « combativité cellulaire », le cancer et la tuberculose, ce fut, on le conçoit, parce que les théories médicales exposées dans *les Horreurs de la Guerre*, lui-même les rattache étroitement à l'art de la polémique, à son art qui est d'abord charnel et, plus exactement, dans sa joyeuse étreinte de l'actualité, corporel.

Dire que le concret s'y inscrit aussitôt, explique ce perpétuel jaillissement ; après les volumes de souvenirs, *Paris Vécu* a prouvé qu'il y survit, toujours disponible. Comme son cher Baudelaire, Daudet a voulu nous offrir une fresque de Paris. Concrète encore, la sienne est une plongée dans les souvenirs, l'évocation d'une époque entière. Mémorialiste ainsi que Proust et Fargue, Daudet ne procède ni par un patient forage ni par coups de dynamite. Le passé pour lui, c'est la densité anecdotique de telle rue ou de telle maison : il n'a pas à creuser en archéologue puisqu'il voit toujours, en témoin. Il voit même ce qu'il n'a jamais vu, ce que personne jamais ne vit. On sait qu'il a depuis longtemps posé sa candidature au poste de préfet de police ; comme les dossiers de la Sûreté, les siens sont bourrés de fiches où le faux se mêle inextricablement au vrai. Un compte-rendu de ce livre où je signalais la « gratuité » de certaines injures m'a valu d'être tancé, fort courtoisement d'ailleurs, par un rédacteur de *l'Action Française*. Je confesserai donc ma naïveté, celle de l'homme de la rue qui n'a jamais rencontré les personnages officiels flétris par Daudet : je ne peux pas, nous ne pouvons pas, croire que le ciel nous ait fait la grâce de rassembler, en ce petit coin de terre parisienne,

tant et de si parfaits exemples de tous les vices humains. Voilà pourquoi cette idée de l'universelle corruption nous semble un tremplin lyrique pour Daudet, pourquoi aussi nous admirons dans *Paris Vécu* une riche somme de tableaux intensément colorés, une magnifique vision subjective de notre temps, des plus récentes croisières du vaisseau *Lutèce.*

Nos romanciers à la mode publient fastueusement leurs œuvres complètes. Léon Daudet, avec une cinquantaine de volumes derrière lui, choisit, en artiste modeste. Il a extrait de son *Courrier* pour les réunir dans *Flambeaux* quatre portraits d'écrivains : Rabelais, Montaigne, Hugo, Baudelaire, « nos deux plus grands prosateurs, dit-il et deux de nos plus grands poètes ». Ne discutons pas ses élus : pourquoi Daudet serait-il moins tranchant lorsqu'il s'agit de hiérarchie ? L'important est que ces images du « prince des polémistes français », du « plus grand de nos conciliateurs » et d'un Hugo « absurde et puéril dans la chimère, beau lorsqu'il s'appuyait sur la réalité » soient aussi fortement documentées qu'intelligemment passionnées ; l'essentiel est que Daudet nous peigne un Baudelaire qui deviendra classique. Qu'il étudie son « chromisme, sentiment concentré de la couleur », la matière de ses poèmes, « dure, précieuse et saignante, pareille à un rubis fluide », son vocabulaire « décrassé de l'accoutumance », qu'il explique les alternances en cette âme de l'aura et de l'euphorie, qu'il définisse ce « frisson fait de certitude intellectuelle autant que de trouble charnel », dans cette magistrale résurrection Daudet s'atteste profond psychologue en même temps que critique de grande classe.

Dans le second tome du *Courrier*, après une lyrique invocation à Goya, maître de la beauté féroce, de l'épouvante et de la soif, Léon Daudet célèbre magnifiquement l'amour complet et ses batailles si finement reflétées par la prose française « mi-charnelle, mi-abstraite » ; de la possession amoureuse il montre avec une égale force comment elle échoue au sens littéral et s'accomplit en un plus subtil enrichissement. Dans *les Pélerins d'Emmaüs* il rappellera que « la possession du corps féminin donne l'illusion de la connaissance ». Ici, en des pages d'anthologie, il nous livre une vibrante et minutieuse étude des couleurs de l'épiderme féminin dans la nature et dans les

images des peintres et des poètes ; *Melancholia* y ajoutera des « essais de définitions olfactives » des corps de femmes. Contre Montaigne, Daudet défend le « ménage parfait » ; à Rabelais il reproche, plus encore que son ivrognerie, sa grossièreté envers l'autre sexe. Il note pour la grande faiblesse de Nietzsche, « écorché vif et réaliste allégorique », l'incapacité de percevoir « cet esprit de connivence qui relie la femme aux éléments » dont un Gœthe avait senti tout le prix. Aucun trait chez Léon Daudet ne témoigne mieux de sa santé physique et morale que la délicatesse avec laquelle il parle des femmes. Et j'entends par délicatesse ce rapport qu'il ne cesse jamais de maintenir entre la jouissance d'un noble corps féminin et le voluptueux travail de l'intelligence. Ce Daudet qui accueille si franchement l'amour sensuel et le traite en « excitant ou stimulant de la pensée », il est, malgré ses violences calculées de polémiste, robustement établi dans la tradition des moralistes français.

J'aurais écrit : dans la ferme tradition cartésienne, si le belliqueux auteur des *Pélerins* ne s'était avisé, en y insérant un *Discours de la Synthèse*, de se poser en Anti-Descartes. Le piquant est que sa croisade lui fut inspirée à la fois par son indéfectible fidélité à Shakespeare (« le roi de la synthèse », écrit-il à bon droit) et par le spectacle d'une mondaine et d'un larbin « roulés et confondus » au bord d'un chemin public. Au fond, ce *Discours de la Synthèse* est moins l'annonce d'un système nouveau qu'une vigoureuse réaction contre l'esprit analytique qui prévaut depuis le *Discours de la Méthode ;* au nom de la vie, Daudet proteste contre les cadres. Chemin faisant, il dénonce dans l'encyclopédisme une caricature de la synthèse. Mais, à côté de l'encyclopédisme primaire, il existe un encyclopédisme vivant, généreux et cordial jusqu'en ses pires injustices. Avec toutes les différences que l'on voudra, l'allègre monologue de Daudet où s'allient la culture et la vision concrète, l'enthousiasme et l'esprit partisan, la polémique et l'amour, me rappelle invinciblement le monologue de Denis Diderot qui fut, lui aussi, un chaleureux synthétiste.

RENÉ LALOU

*
* *

RIMBAUD LE VOYANT, par *A. Rolland de Renéville* (Au Sans Pareil).

Pour M. Rolland de Renéville, Rimbaud a exposé une doctrine très précise ; cette doctrine, il la tient des occultistes. On peut faire des réserves sur ces thèses, en particulier sur la seconde. Il n'en restera pas moins vrai que jamais le contenu de l'œuvre de Rimbaud n'a été étudié d'aussi près ni aussi profondément. Après une phase de révolte absolue, nous dit M. de Renéville, Rimbaud a reçu la révélation de la sagesse orientale ; puisque le moi est une illusion, il faut cultiver en soi l'inattention, le « désintérêt » ; il faut par les hallucinations déformer le réel, puis détruire la multiplicité des apparences, enfin abolir la conscience, — par l'ascétisme saisir dans son essence notre faim, notre soif, notre désir, par l'alchimie du verbe voir l'unité des choses, par l'amour coïncider avec cet acte d'amour qui forme et consume à la fois l'univers. Dès lors, par delà le bien et le mal sera instituée cette communion des bons et des méchants que chante « le plus beau de tous les mauvais anges » dans le poème de Verlaine dont nous trouvons ici une interprétation frappante. Et en même temps que le voyant fera naître partout des nouveautés, « nouvelle harmonie », « nouvel amour », la communion de toutes choses, « la mer mêlée au soleil », nous mettra en présence de l'éternité. Mais la tentative de Rimbaud échoue doublement : faillite extérieure, — c'est le drame de Bruxelles ; « la charité serait cette sœur de la mort pour moi ? » ; faillite intérieure, car prenant conscience de la suspension des puissances telle que les grands mystiques l'ont décrétée, Rimbaud voit qu'il ne peut communiquer ses certitudes : « Je ne sais plus parler. » Il se sent un Messie qui ne peut ni se révéler ni racheter les autres. L'enfer ne peut rien contre lui ; mais il n'a rien pu contre l'enfer. Les paroles comme les actes se résorbent dans le néant divin. La *Saison* nous montre l'échec de la doctrine des *Illuminations*.

Doctrine inspirée de l'occultisme, héritier lui-même de l'Orient, de l'orphisme, de Pythagore et de Platon, nous dit M. de Renéville. Nous dirions plutôt, sans chercher des influences, mais pour noter des parentés : évangile mystique et romantique qui rappelle l'idéalisme magique de Novalis (« Les

phénomènes s'émurent ») et le mariage du ciel et de l'enfer conçu par Blake (« L'encens et l'ironie »). Peut-être conviendrait-il cependant de signaler l'influence de Hugo sur plusieurs des thèmes de Rimbaud. Mais cette question des sources est secondaire. M. Rolland de Renéville a expliqué maint texte obscur ; et grâce à ce petit livre riche d'idées où l'enthousiasme, l'audace et le sérieux s'unissent d'une façon qui éveille la sympathie, nous apercevons plus nettement toutes les raisons que nous avions d'admirer tant Rimbaud.

JEAN WAHL.

*
* *

LA POÉSIE

ŒUVRES POÉTIQUES ; LE TOUR DE FRANCE, par *Georges Chennevière* (Editions de la N. R. F.).

Comme bien d'autres, j'ignorais Chennevière encore en 1925. Adrienne Monnier me fit lire alors, en manuscrit, la *Légende du Roi d'un jour*, qu'elle destinait au *Navire d'Argent*. Je fus surpris et émerveillé. C'était là une idylle, au sens antique du mot, un petit tableau familier, dont la fraîcheur, la simplicité, révélaient le travail le plus accompli en même temps que le naturel le plus sûr de soi-même. La qualité des vers surtout me frappa. Jusque-là, souvenirs de Coppée, de Zola, mauvaise association d'idées, toute poésie populaire me semblait gâtée par quelque chose de rauque, par des sons rudes et sans nuances. La qualité musicale des vers de Chennevière, la douceur, la fluidité même, dissipait ce préjugé, et en même temps me révélait une originalité que je ne saurais comparer à aucun autre talent. Les rapides et inégales sonnettes d'argent de La Fontaine, la pure mélodie monotone de Lamartine, les fluidités inouïes et gratuites de Mallarmé, n'ont eu sur lui aucune influence. Cela rappelait plutôt la lenteur traîneuse et chantante d'une voix paysanne, tourangelle peut-être, ou les vieux airs rustiques du bassin de la Loire. Rien de moins fait pour la déclamation. Dit à demi-voix, c'était incomparable. Adrienne Monnier me donna alors les *Poèmes* qu'elle avait édités elle-même, et qui montrent l'évolution de Chennevière de 1911 à 1918. Les meilleurs annonçaient déjà la *Légende*. D'un

unanimisme encore un peu systématique, on voyait Chennevière venir à sa poétique intime ; dans les rapports sociaux, il commençait à traduire ces sentiments si répandus, si discrets, dont la littérature française a trop peu d'interprètes : les jeux sur les sentiments et la courtoisie des humbles. Pour traduire ses sentiments personnels ou ses impressions de nature, déjà il possédait sa méthode : concentration, maturation d'une rêverie.

La préface de Jules Romains, en nous montrant le besoin de rêverie de Chennevière et ses goûts immobiles, explique pourquoi cette poésie devait être si parfaite, si peu abondante, si peu destinée au succès.

Dans les œuvres en prose, des nouvelles comme ce *Tour de France* qui donne son titre à l'œuvre sont assez proches par l'inspiration des *Copains* de Romains. La fraternité de guerre, l'ivresse du vin bleu donnent à ces pages une gaieté un peu lourde. D'autres pages comme *Boileau* rappellent de plus près encore l'humour tendre que Duhamel a montré dans ses récits de guerre. Les fragments les meilleurs, ceux qui ont bien un accent original et unique, ce sont les impressions personnelles, telles que le départ de Chennevière pour la guerre, ou le petit fragment *Sur la mort d'un oiseau*. Nous savons qu'il reste encore à recueillir d'autres fragments de la même inspiration, et que, dans les articles de l'*Humanité*, on pourra redécouvrir pour nous plus d'une page d'anthologie. Il faut bien dire que les pages critiques, malgré leur bon sens et même leur talent, sont loin d'avoir la même valeur. C'est le poète qui doit se dégager le mieux dans cette publication posthume, et, même dans la prose, c'est l'auteur de la *Légende* qu'il nous faut rechercher.

JEAN PRÉVOST

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU, par *Erich Maria Remarque*, traduit par d'*A. Hella* et *O. Bournac* (Stock).

Tout le monde sait qu'il a été vendu 700.000 exemplaires de cet ouvrage en Allemagne et que sa traduction française a déjà atteint le 200e mille. Ce témoignage d'un simple soldat allemand a été, en France, unanimement accueilli avec enthou-

siasme, à droite comme à gauche, par l'*Action française* et par l'*Humanité*. Rien de plus sympathique que ce succès, rien de plus naturel aussi, car la matière d'un tel livre est en soi profondément émouvante, et le grand mérite de Remarque a été de nous présenter cette matière à l'état brut, dans sa nudité tragique, sans alourdir son récit de déclamations romantiques, de méditations philosophiques, ni, en apparence, du moindre jugement sur la guerre. Nous voilà bien loin d'Unruh et de son *Opfergang*.

Ce qui d'abord séduit le lecteur français, c'est que ce livre allemand le soit à première vue si peu, qu'il ressemble tellement à d'autres livres de guerre français, tout en montrant l'autre côté des barbelés. Le parallélisme est complet, et plus d'un ancien combattant entendant le feldgrau Baümer se plaindre de l'inaction de l'artillerie allemande et des bombardements français éprouve une satisfaction rétrospective à penser que « les Boches aussi prenaient ». Il y a dans le livre de Remarque un respect, et presque une admiration pour la machine de guerre française qui ne peut que nous flatter et qui a pour sa part contribué au bon accueil qu'on lui a fait.

Mais ce parallélisme entre les héros d'*A l'Ouest* et ceux de nos livres de guerre tient sans doute également à une raison littéraire qui est qu'*A l'Ouest* est taillé sur le patron des livres français, que c'est un récit à la française, linéaire, d'un dessin toujours précis et net. (Le succès du livre en Allemagne peut tenir du reste à la même raison.)

A l'Ouest, considéré comme livre de circonstance, répondant à une aspiration obscure du public, est une complète réussite. C'est un reportage plein de sensibilité et très fortement, très directement évocateur.

La question qui se pose, au delà de cette constatation, est de savoir si *A l'Ouest rien de nouveau* est plus que cela, si c'est un « grand livre », si c'est le roman de la génération jetée dans la fournaise au sortir du collège. Cette génération-là (en France du moins) a fourni au moins deux témoignages de grand prix : *Interrogation* de Drieu la Rochelle et *le Songe* de Montherlant, témoignages rendus sur le vif et non pas dix ans après. Or *Interrogation* et le *Songe* contredisent absolument *A l'Ouest*. Au lieu d'être accablés, écrasés comme Baümer, Alban et le Drieu d'*In-*

terrogation sentent s'exalter en eux la volonté de puissance. Ils goûtent l'âpre saveur d'être des hommes en train de défendre leur vie. L'idée centrale d'*A l'Ouest*, c'est que la guerre ne contient aucun ferment de grandeur ni de noblesse, qu'elle est une morne et ennuyeuse boucherie, qu'elle est toute faite de misère et d'horreur. C'est là une idée d'homme de trente ans, une idée de dix-ans-après, excellente idée de propagande antibelliciste, mais qui n'est pas vraie. Un jeune homme normal de dix-huit ans, même sans lyrisme, n'était pas malheureux à la guerre ; ou du moins ne l'était pas aussi profondément, aussi continûment. Remarque a prêté à son héros des façons de sentir de vaincu et non pas de combattant ; et deux hypothèses se présentent : ou bien Remarque a fabriqué son Baümer d'après ses propres sentiments de 1928 ; ou bien il a, lui Remarque, senti la guerre à dix-huit ans comme Baümer et il est une exception. Dans l'un et l'autre cas, son héros n'est pas un type d'humanité générale.

Cet échec dans la création d'un héros vrai et le parti-pris pessimiste sont les deux grands reproches qu'on peut adresser à Remarque. Dans le détail, on peut lui reprocher le romantisme macabre de la scène du cimetière bombardé : rien de moins invraisemblable qu'un pareil épisode, mais Remarque se laisse presque aller jusqu'à en tirer un symbole ; il renonce à sa retenue coutumière, alors qu'il eût fallu dans ce chapitre se montrer deux fois plus pudique.

Ce qui, littérairement, me paraît le plus neuf et le meilleur dans *A l'Ouest*, c'est la part faite à l'alimentation et à la digestion et le naturel des évocations de cet ordre, qui correspondent vraiment à ce qui était la préoccupation centrale du combattant, et ce sont surtout les pages sur l'instinct de conservation, sur la prise étroite de contact de l'homme et de la terre ; sur le retour de l'homme à l'animalité, à la ruse et à l'adresse de l'animal, dès que sa vie est en danger ; sur l'acuité soudain décuplée de tous ses sens sous un bombardement. Ce sont ces pages-là qui forment la partie la plus originale, la contribution la plus vraie à l'effort collectif international qui se poursuit depuis quinze ans pour fixer l'image de l'homme à la guerre.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

ENTRE TERRE ET MER, par *Joseph Conrad.* (Editions de la N. R. F.).

Ce sont des récits d'escales, entre deux voyages, entre deux éléments. La mer est à l'horizon, au premier plan les hommes. Etudes psychologiques, mais, ce qui est précieux, elles ne sont pas écrites par un spécialiste du cœur. L'air et les manières d'un amateur qui touche plus juste qu'un professionnel, librement, sans avoir l'air d'insister, c'est là le délicieux secret de Conrad. Le marin débarqué est surpris, un peu étourdi, comme un homme qui change d'éclairage. Il assume une naïveté de circonstance. Au dépaysement de la terre correspond le dépaysement du sexe. La première et la troisième nouvelles contiennent deux portraits de femme d'un exotisme juste assez ancien pour nous séduire encore. Le récit du milieu est d'une autre sorte, et c'est à mon avis un des chefs-d'œuvre de Conrad.

Toute l'éthique de Conrad repose sur une forte distinction du bien et du mal, distinction renforcée, éclairée par la morale du navire, qui, en donnant au marin une droite et une gauche, assure son équilibre à travers les tempêtes de toutes sortes. Mais la sensibilité de Conrad, qui était d'une autre origine, et pour ainsi dire d'une autre nationalité que la nationalité maritime, l'accordait aux autres par delà le bien et le mal. Une sorte de complicité vertueuse, dont la plus belle expression se trouve dans *Lord Jim,* le mettait en mesure de sauver les êtres déchus, sinon effectivement, du moins par la sympathie et l'intelligence et ce jugement suspendu devant le mystère des déchéances qui n'est qu'une façon plus délicate de juger. Qui n'admet cette morale profondément consentie et en même temps cette ouverture sur les fautes d'autrui, cette confusion du coupable et de l'innocent dans un commun sentiment de solidarité, ne comprend rien à Conrad ni, soit dit en passant, à bien des choses de l'humaine nature. *Le Compagnon Secret,* la nouvelle centrale d'*Entre Terre et Mer,* présente un symbole saisissant de cette sensibilité complexe. Le narrateur, qui débute dans ses fonctions de capitaine, est amené à cacher dans sa cabine un officier d'un autre navire, qui a commis un meurtre. Il lui donne ses vêtements, et la ressemblance physique des deux hommes devient ainsi l'illustration émouvante de cette solidarité dont

nous parlions plus haut. A la fois drame et symbole, aventure angoissante et analyse morale, *Le Compagnon Secret* est une de ces œuvres qui laissent beaucoup à méditer. Une seule faute, semble-t-il : Conrad s'attarde trop à nous expliquer que le crime du jeune officier était légitime. Il réintroduit par là la morale conventionnelle que le thème lui-même excluait. Aussi *Lord Jim* exprime-t-il mieux ce dont Conrad était capable dans ce domaine. Je crois qu'en Angleterre Conrad ne plaît plus guère aux raffinés. Mais le raffinement comporte une naïveté qui vaut bien celle du populaire.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LES ARTS

SERGE DE DIAGHILEFF.

« La vie aventureuse de Diaghileff », quel merveilleux sujet ! Ce serait non seulement l'histoire d'un homme extraordinaire, et en un certain sens génial, mais aussi celle d'une époque de la vie parisienne.

Et pourtant, que fut en somme Diaghileff ? Rien que le directeur d'une troupe de ballets, rien qu'un impresario. Mais ce grand seigneur fastueux doublé d'un homme d'affaires à la fois fantasque et roublard, passé maître dans l'art de la réclame, ce dilettante qui n'avait jamais touché un pinceau ni même écrit un livret de ballet, qui n'avait jamais monté lui-même une seule pièce, se contentant de jeter des idées et de diriger ou plutôt de pousser les autres, de découvrir et d'attirer à lui les talents, de coordonner les efforts, de prévoir et de risquer, cet homme régna près de vingt ans sur la vie théâtrale et artistique de Paris, où il n'était après tout qu'un étranger.

Chaque fois que je pense à Diaghileff, je ne puis m'empêcher d'évoquer un de ces princes de la Renaissance, mécènes tyranniques et fantasques, qui certes ne se contentaient pas de « protéger » les arts, car ils imposaient leurs goûts aux artistes qu'ils exploitaient au profit de leur gloire et de leurs caprices, tirant d'eux tout ce qu'ils pouvaient donner. Diaghileff était bien de leur race ; mais les temps étaient changés, le mécène aristocrate avait dû se faire directeur d'une troupe ambulante et

assumer ainsi le rôle d'un entrepreneur de divertissements. Pourtant, il ne servit jamais les goûts du public : ce public lui donnait seulement la possibilité de vivre dans la gloire, d'entretenir sa troupe, de satisfaire ses goûts personnels, de réaliser ses idées. En réalité, il fut toujours, — ou plus exactement il fut jusqu'en 1925 — son propre maître, son propre public, car en somme les Ballets Diaghileff existaient *pour* Diaghileff, comme le théâtre de tel prince italien du XVIe siècle n'existait que pour ce prince et sa cour.

L'important pour tout impresario est de deviner et de prévenir les désirs du public ; c'est ce dont Diaghileff n'avait guère souci jusqu'à ces dernières années ; il avait ses goûts, que le spectateur était bien obligé de suivre jusque dans leurs transformations et leurs revirements.

En dépit de toutes les variations et des contradictions d'une activité créatrice qui s'étend (si l'on tient compte de son œuvre purement russe) sur plus d'un quart de siècle, l'on distingue en Diaghileff une certaine unité : la ligne est brisée, mais elle est continue et s'inscrit sur un seul et même plan. Les collaborateurs des Ballets Russes changeaient souvent : danseurs, maîtres de ballet, musiciens, décorateurs ne s'y éternisaient guère, à deux ou trois exceptions près, et chaque saison nous amenait quelque surprise, quelque début, toujours annoncés, suivant la méthode chère à ce grand seigneur devenu barnum, comme une révélation ; mais les nouveaux venus, quels qu'ils fussent et malgré ce qu'ils apportaient d'inédit à l'œuvre commune, s'adaptaient aussitôt bon gré mal gré, et parfois même sans s'en rendre compte, à l'atmosphère de la maison. Je n'en connais que deux qui sauvegardèrent leur indépendance : Stravinsky et Picasso. Tous les autres, si forte que fût leur action sur Diaghileff et son entourage immédiat, subirent l'influence de cet organisme hétéroclite, en continuel devenir, qu'étaient les Ballets Russes. Leur animateur, leur maître avait érigé l'instabilité en dogme : il n'aspirait qu'à se libérer et à se rénover ; et il y réussissait, mais sans sortir d'un cercle nettement délimité. Car cet esprit audacieux demeurait prisonnier de sa nature qui le portait vers un certain esthétisme dont il tira probablement tout ce que cette conception pouvait donner actuellement, mais que jamais il ne put dépasser.

L'esthétisme prend les aspects les plus divers : il y a un esthétisme tragique, celui de Flaubert par exemple. La doctrine des Ballets Russes, autrement dit celle de Diaghileff, demeurée informulée, mais dont on distingue partout la présence, c'est l'art considéré exclusivement comme une source de plaisir. Cet hédonisme soutenu par un goût raffiné, par une imagination féconde et aventureuse, fit la force des Ballets Russes, mais aussi leur faiblesse : la formule s'épuisait, — on le sentait bien depuis deux, trois ans, — et tous les efforts de Diaghileff, toutes ses recherches et ses audaces ne pouvaient déjà même plus reculer l'échéance fatale ; il avait toujours du succès, il continuait à triompher auprès du grand public à Paris comme à l'étranger ; mais il n'était plus le maître ; craignant d'être dépassé, il se tenait à l'affût de toutes les nouveautés aussi bien en peinture qu'en musique et en chorégraphie ; mais ce qu'il ne pouvait et ne voulait comprendre, c'était que l'ère de l'esthétisme était passée. Le déclin de Diaghileff et de son entreprise ne tenait nullement à la décadence de sa troupe qui comptait encore d'excellents sujets ; il provenait uniquement de ce que la conception de l'art dont pendant vingt ans s'étaient inspirés les Ballets Russes, s'avérait périmée. L'esthétisme, si brillante encore qu'en soit la façade, est en train de mourir, et le miracle, c'est que Diaghileff soit parvenu à se maintenir si longtemps dans ce cercle étroit, et à créer sans cesse du nouveau.

Lorsqu'en 1907 Diaghileff débuta à Paris, ce fut en qualité d'ambassadeur de l'art russe. On se souvient encore des triomphes qu'il remporta alors avec Bakst, Benois, le jeune Stravinsky, Karsavina, Nijinsky, Fokine. Ce fut ce qu'on appela plus tard « la grande époque » des Ballets Russes. Diaghileff conquit Paris, mais il le conquit en étranger, et il serait toujours demeuré un étranger, il n'aurait été qu'un hôte de passage à Paris, s'il avait persisté dans cette voie ; le coup de génie de Diaghileff fut de faire peau neuve en se tournant vers l'art français, en groupant autour de lui les jeunes peintres, les jeunes musiciens de Paris. Sans cette transformation qui n'alla pas sans grandes difficultés aussi bien du côté russe (où l'on criait à la trahison) que du côté français (car le public parisien avait soif d'exotisme), sans cette renaissance, l'œuvre de Diaghileff n'aurait pu durer ni, surtout, conquérir l'importance

et la signification qu'on ne peut aujourd'hui lui dénier. La guerre, la révolution, la chute du régime tsariste auquel il tenait par tant de liens auraient dû, semblait-il, briser la carrière de Diaghileff ; mais le Russe, sans rien renier de sa nationalité, s'était mué en parisien, en européen. Seul, livré à ses propres moyens, avec une troupe réduite, il réussit de nouveau à s'implanter à Paris et à grouper tout ce qui comptait en art à ce moment. La véritable « grande époque » des Ballets Russes, ce sont les années 1919-1924 ; c'est à la fois *Parade* et *Noces*.

Est-ce le fait du hasard si ce rôle « sur-national », synthétique en quelque sorte, s'est trouvé assumé précisément par un Russe ? Comment ne pas rappeler à ce propos (et quoi qu'en pense mon ami et adversaire Gabriel Marcel) ce trait de l'esprit russe que Dostoïevsky souligna dans un discours célèbre : l'universalisme. Jamais Diaghileff ne fut plus russe que quand il devint parisien et fit jouer *Parade*.

B. DE SCHLOEZER

*
* *

REVUE DES LIVRES

Une revue ne peut s'étendre hors de son programme, ni commenter ce qui est clair, ni discuter ce qu'elle approuve, ni répéter (même à propos d'un bon livre) ce qu'elle a dit ailleurs. Pour ne pas omettre ainsi des œuvres importantes, nous proposons certains jugements sous la forme la plus resserrée.

Au bal avec Marcel Proust, par *Marthe Bibesco* (N. R. F.).

L'auteur de *Catherine Paris* a encadré d'un commentaire quelques lettres qu'elle a reçues de Marcel Proust et un grand nombre adressées à son cousin Antoine Bibesco. Le texte de la princesse Bibesco se lit avec agrément et le lecteur de Proust y rencontre une plaisante saveur « Guermantes » ; les lettres de Proust sont parmi les plus intéressantes publiées jusqu'ici (elles montrent surtout comment il se documentait sur l'aristocratie) et font désirer la publication intégrale de la correspondance avec Antoine et Emmanuel Bibesco.

Le portrait que nous donne la princesse Bibesco de Proust n'est guère qu'une entrevision, d'ailleurs conforme à la « légende ».

B. CR.

*

La Folle Vie de la Reine Margot, par *Paul Rival* (Firmin Didot).

M. Paul Rival n'écrit pas l'histoire, il la revit pour son propre compte, analyse ce qu'il ressent à la revivre et s'applique à en communiquer l'impression à son lecteur le plus directement et le plus sensuellement possible. Il use pour cela de phrases courtes, pressées, haletantes et de mots chauds et colorés. Au vrai, ce qu'il recherche, ce n'est pas l'image du passé, ce sont des vies humaines, des passions, des combats. Il ne méprise pas la couleur locale, mais par-dessous les mœurs ce sont les âmes qu'il cherche, l'invariable désir d'amour et de puissance des âmes. Il a rencontré avec la Reine Margot un sujet où il a pu donner la mesure de sa fougue. Son introduction au *Journal intime* de Benjamin Constant avait montré son sens des nuances et de la complexité. Parmi tant de biographes improvisés, M. Rival est évidemment un biographe-né. B. CR.

*

La vie est quotidienne, par *André Baillon* (Rieder).

Il y a chez André Baillon, et plus apparente dans ces contes que dans ses autres livres, une malice, à la fois humble et gaie, à la fois résignée et piquante, qui est sa marque propre et servirait à elle seule à le différencier de Philippe et de Renard, de qui on le rapproche trop souvent. Elle n'est pas toujours très subtile ; on voudrait souvent qu'elle appuyât moins, qu'elle ne parût pas user de procédés. On se dit parfois que la simplicité d'André Baillon possède, elle aussi, son mécanisme, et qu'elle veut trop paraître simple. Mais ces artifices eux-mêmes donnent aux livres d'André Baillon une gaucherie qui n'est pas sans charme ; et l'on est touché de sentir ici comme là, soit qu'il se livre ingénument, soit qu'il se veuille savant, son cœur de vieil enfant. M. A.

*

Meurtre, par *François Berge* (Au Sans Pareil).

Dans *La Fille Aztèque*, le rêve et la réalité se fondaient l'un dans l'autre comme des surimpressions de cinéma. Dans ce recueil de nouvelles qui commence par *L'homme perdu*, on sent encore le rêve par la fragilité du décor, la gratuité de l'action des personnages. Quelquefois, comme dans le récit intitulé *Conversion*, la rêverie semble faire place à une grave parodie. Parfois, comme dans *La fin du monde*, un récit fantaisistement bourgeois fait subitement place à un cauchemar scientifique. Dans ces courtes œuvres, aussi peu objectives que possible, une seule réalité subsiste, une seule unité : l'esprit qui

explore les espaces et essaie ses instincts, (point toujours les meilleurs), contre des cibles de fumée.

J. PR.

*

Erromango, par *Pierre Benoît* (Albin Michel).

On a reproché à M. Pierre Benoît d'écrire un roman sur les mers du Sud après Stevenson et Conrad ; on lui a reproché de n'avoir pas le sens du mystère. Reproches qu'on peut estimer injustes. Il y a dans *Erromango* (en dehors de l'habileté technique à bâtir un roman avec un seul personnage, qu'on peut diversement apprécier) une note profonde qui n'est ni chez Stevenson, ni chez Conrad et qui est précisément le refus du mystère, l'inadaptation au mystère de la part du civilisé, la revendication occidentale d'un monde tout humain. L'ingénieur agronome Fabre sombre dans la folie uniquement parce que rien de ce qui l'entoure n'est plus à l'échelle humaine. Tous ceux qui, devant des plantes ou des animaux exotiques, ont éprouvé un indéfinissable malaise, l'effroi du monstrueux et de l'inhabituel, trouveront un sens au nouveau roman de Pierre Benoît, même s'ils font (comme il y a lieu d'en faire) des réserves sur la mise en œuvre, trop automatique, trop sèche comme toujours. B. CR.

*

Bernard Bardeau, par *André Berge*. Tome I : *La Nébuleuse* (Plon).

Cette œuvre est en grand progrès sur les précédents écrits d'André Berge. En même temps que la substance en devient plus riche, l'expérience technique s'en accroît. Sans doute, au début, est-on plutôt arrêté qu'entraîné par une ironie un peu mince qui tient plus de la conversation que du roman. Mais on est promptement conquis par une étude d'enfant curieuse et forte. Horreur de tout ce qu'il ne peut éviter, conscience nette de sa propre fragilité, solitude au milieu de ceux qui veulent le forcer à leur ressembler, c'est une sorte de révolté par crainte. Les obscurités intelligentes de l'expérience enfantine, la forme hébétée et mystique des amours du premier âge sont retrouvées avec bonheur. Le caractère du personnage qui s'intéresse à l'enfant, homme fin et gauche, sensible et irrésolu, comme ceux en qui l'enfance n'a pas abdiqué, établit comme une transition entre l'enfant et les grandes personnes, ou plutôt nous aide, avec le petit Bernard et l'auteur lui-même, à faire front contre les grandes personnes.

Les bourgeois bien pensants parmi lesquels l'action se situe sont souvent fort bien vus dans le détail ; mais on ignore leur état social, leurs antécédents ; ils manquent de cohésion. Si l'enfant avait été plus nettement le centre du livre, sans doute ce défaut eût-il été évité.

Cependant certaines scènes mordantes et pittoresques comme la conversation du salon Dartois, et quelques fantoches épisodiques, ne sont pas sans rappeler la cruelle ironie de Mauriac.

J. PR.

*

Lettres d'Angleterre, par *Karel Tchapek* (Grasset).

Un humour sain, rustique, parfois un peu lourd, qui nous fait penser à celui d'Erckmann-Chatrian. Quelquefois sous cet humour affleure, comme dans la description de West End, un commencement de sombre poésie, que l'auteur ne suit pas. Sur la race, les institutions et l'ensemble du pays, on est heureux de voir rafraîchir par un étranger l'ensemble des petites admirations et des petites ironies qui sont déjà traditionnelles en France. C'était donc vrai, tout cela ? Nous savons gré à Karel Tchapek d'en recevoir cette confirmation.

J. PR.

*

Jérémie, par *Stefan Zweig*, traduit par *Baudouin* (Rieder).

En dépit du titre, c'est là une œuvre de circonstance. Jérémie y joue le rôle symbolique du prêcheur et prophète des événements funestes, que l'on n'écoute pas et qui souffre tout le premier de voir ses prédictions réalisées. Dans notre tradition plus classique et plus hellénique, c'est Cassandre qui tient ce rôle. Les applications de ce vaste drame à la politique des Empires centraux pendant la guerre n'attireront sans doute à ce livre qu'une curiosité assez détachée ; mais l'élan de plusieurs morceaux, particulièrement des scènes populaires, le lyrisme de Jérémie, plus biblique que la Bible elle-même, mettent dans ce symbole assez de chaleur pour nous y attacher ; nous oublions la lourdeur et le désordre de cette vaste composition, la facilité et le terrible *déjà vu* de certains morceaux (comme le roi qui passe aveugle et détrôné, couvert seulement des oripeaux d'Œdipe et du roi Lear) en faveur de scènes aussi belles que le retour des Juifs à l'espérance, et leur départ rasséréné pour la servitude.

J. PR.

*

Cortège d'Ombres, par *Otto Rung*, traduit du danois par *Sébastien Voirol* (Stock).

C'est un livre au mystère fait de clarté, aux traits délicats, à la rigueur nonchalante. Il y règne je ne sais quelle atmosphère glaciale et pure, à travers laquelle les gestes, les événements et les destinées apparaissent lointains, réduits à l'essentiel, clairs comme des songes, réels pourtant. Des fantômes s'y mêlent aux vivants : formes d'une rue, d'un rivage, d'un ami mort ; elles pèsent sur une vie ou la

changent, consolent une femme, découragent un artiste, poussent un homme à la folie, un autre au crime ; elles deviennent plus vivantes que les vivants. Les toits, les corps eux-mêmes ne sont ici que vêtements rigides, sous lesquels joue un monde à la fois chimérique et précis.

C'est un livre d'une qualité rare, l'un des plus curieux qu'ait publiés le *Cabinet cosmopolite*. Il fait souhaiter de voir bientôt traduites d'autres œuvres d'Otto Rung.

M. A.

*

Sept vies de peintres, par *Vasari* (N. R. F.).

La grande masse des biographies de Vasari ne représente sans doute, pour les époques fort éloignées de lui, que de la légende. Mais parfois, cette légende est tout ce qui nous reste. Pour les époques plus voisines, c'est de l'histoire assez sérieusement faite, habituellement entreprise avec un parti-pris d'admiration qui n'est point, pour un historien de l'art, le plus mauvais des parti-pris. Les sept biographies de ce choix embrassent toute la période de la Renaissance, et vont même plus loin, nous amenant, avec Vasari lui-même, après la mort de Michel-Ange. Les gros recueils techniques, les histoires de l'art, ont recueilli tous les documents que fournit Vasari sur les grands artistes. L'originalité de ce nouveau recueil est d'avoir admis des vies d'artistes moins connues, soit pour leur romanesque particulier, soit parce qu'elles rendent mieux l'atmosphère de l'époque.

J. G.

*

Kamtchatka, par *Sten Bergman* (Kra).

C'est la vulgarisation d'une expédition scientifique. Et cela est fait pour donner grande envie de participer à ces expéditions. Ce zoologue et ethnographe semble doué d'infiniment plus de cran et d'allant que ce qu'on appelle les aventuriers. Dès qu'il y a quelque curiosité à satisfaire par un raid, et pourvu que le froid et la faim lui laissent quelques chances de s'en tirer, le voilà parti, et avec sa femme. Quand les hommes et les chiens sont restés très longtemps sans un bout de saumon gâté à se mettre sous la dent, ou quand il a fallu traverser en traineau un fleuve en train de dégeler, l'auteur tire ses bottes, boit du thé, déclare qu'il est heureux d'être arrivé, mais qu'il craint d'avoir pris des rhumatismes. Cette intrépidité sans romantisme arrive parfois à être émouvante et se rend toujours sympathique.

J. PR.

* * *

REVUE ET JOURNAUX

La Censure cinéphonique.

Sous ce titre, M. Paul Allard rapporte dans l'*Œuvre* du 27 juillet un entretien avec M. Paul Ginisty, président de cette commission de contrôle des films à qui l'on doit de si singulières mesures, et qui va étendre ses pouvoirs à la censure de la parole dans les bandes sonores.

— Cette censure de la parole, de la pensée, est-elle légale ?

— D'abord on pourrait soutenir que la partie parlée n'est qu'un développement des sous-titres, et dès maintenant nous avons juridiction sur ces sous-titres. Mais il y a mieux : le décret de 1920 nous donne le droit de contrôler les *livrets et scénarios*. Jusqu'ici nous ne savions pas ce que cela signifiait, et nous n'avons jamais eu à examiner le moindre livret ni le moindre scénario. Mais maintenant nous estimons que ce texte réglementaire anticipateur suffit à légaliser nos droits à l'examen de l'art cinéphonique.

Et comme M. Allard lui montre les dangers de cet examen :

— Nous espérons, répond M. Ginisty, que tout cela, à l'usage, s'arrangera. Nous avons grande confiance dans la sagesse commerciale des producteurs. Ils n'ont aucun intérêt à *faire agressif*. Au reste, nous-mêmes, nous n'intervenons, le plus souvent, que pour des raisons politiques, morales ou diplomatiques. Et ce qu'on peut nous reprocher, à juste titre, c'est une excessive modération.

C'est aller un peu loin dans l'impudence.

*
* *

MEMENTO

Libres Propos (Juillet) : *Au sujet d'un choix de lettres de Proudhon,* par Jeanne Alexandre, Daniel Halévy, Louis Guilloux.

Nouvelles Littéraires (7 Sept.) : *Pour le « chant profond »*, par H. de Montherland.

Revue Nouvelle (Août) : *Les énergiques*, par M. A. Méraville.

Variétés (Août) : *Lettres* de Paul Léautaud.

J. G.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

UNE NOUVELLE PÉRIODE D'ACTIVITÉ

L'accord enfin réalisé à La Haye et la fin de la grande période des vacances ont ramené l'optimisme et l'activité sur le marché de Paris. Je m'en félicite d'autant plus que je n'ai jamais été inquiet sur la solidité foncière de notre Bourse et que j'ai toujours gardé confiance dans une reprise fatale de la hausse, grâce aux facteurs favorables qui commandent depuis de longs mois l'évolution de notre activité économique et de notre équilibre budgétaire.

Disponibilités pléthoriques, monnaie supérieurement gagée, plus-values d'impôts, bénéfices croissants de nos entreprises, balance commerciale en nouvelle amélioration, sont autant d'éléments d'appréciation dont la résultante indique la santé économique de notre pays et son désir de reprendre parmi tous les marchés internationaux la place prépondérante qu'elle y occupait avant la guerre. Certes, tous les problèmes qui résultent du conflit mondial de 1914-1918 ne sont pas encore résolus. Le chemin de la paix et des ententes économiques est encore semé d'écueils ; mais, peu à peu, les obstacles tombent et on peut envisager pour l'Europe une ère de prospérité qui rappellera aux « plus de quarante ans » la période d'avant-guerre et constituera le meilleur dédommagement aux sacrifices consentis pendant quatre ans et demi de deuils et de destructions par l'élite de notre pays.

Cette période de prospérité ne sera très certainement pas ressentie au même degré par toutes les nations européennes, mais il semble que la France soit particulièrement bien placée pour en recueillir une large part. Nous avons dit plus haut comment se présentait son armature

monétaire, économique et budgétaire. Elle n'a donc, de ce côté, qu'à se féliciter de l'œuvre accomplie par les ministères Poincaré et celui qui les a suivis.

Les fondations sont établies sur des bases solides, il s'agit maintenant de bâtir. De grands projets sont à l'étude pour l'électrification de nos campagnes et de nos grands réseaux de chemins de fer. La loi Loucheur va, de son côté, atténuer, sinon faire disparaître, la crise si pénible du logement. De grands travaux sont prévus dans nos colonies qui vont nécessiter d'importants capitaux. Voilà dans ses grandes lignes le programme d'action du gouvernement. Il ne doit pas laisser les capitalistes indifférents, car l'exécution de tous ces travaux va mettre en mouvement quantité d'industries : électricité, métallurgie, constructions mécaniques, bâtiment, chaux et ciments, etc..., qui ont aussi, devant elles, du travail assuré pour plusieurs années.

Que nous voilà donc loin de la crise générale annoncée par les broyeurs de noir ! Et ceci montre bien qu'une opinion boursière ne doit jamais être émise à la légère. Elle ne doit être formulée qu'après s'être entouré de tous les éléments d'appréciation nécessaires, et après avoir écarté systématiquement tout ce qui touche au parti-pris. C'est dans cet esprit que j'ai toujours jugé la situation financière et que je me suis efforcé de diriger les placements de mes Lecteurs. Ceux qui m'ont suivi depuis bientôt six mois n'ont certainement pas eu à regretter leur décision et recueilleront bientôt les fruits de mon expérience déjà longue dans un domaine propice aux plus larges satisfactions comme aux plus cuisantes déceptions.

André PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

A. L., Abonné à Tours. — Afin de vous donner des précisions, nous vous prions de nous donner votre adresse.

I. T., Chambéry. — La production de cette affaire augmente et le métal est en reprise. Nous garderions.

I. E., Poitiers. — L'assemblée a été reportée, faute de quorum, à une date qui sera ultérieurement fixée. Nous attendrions ses décisions avant de prendre position.

T. F., Toulouse. — On peut voir mieux, même immédiatement. En tout cas, il s'agit d'une affaire de première qualité, et vous pouvez garder en toute confiance.

L'ÉDITEUR **HENRI CYRAL**

PUBLIERA LE 15 OCTOBRE
UNE ÉDITION EN 2 VOLUMES DES

ONTES de Jean de LA FONTAINE

Illustrée de 129 compositions en couleurs
— de **DANIEL-GIRARD** —

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

40 exemplaires sur Madagascar, avec 3 originaux, les 2 volumes ensemble	**500** fr.
000 exemplaires sur vélin de Rives, les 2 volumes ensemble.	**300** fr.

Même format et même présentation que la « COLLECTION FRANÇAISE »

s **FABLES** en 2 volumes illustrés par S. R. LAGREAU, paraîtront en février 1930.

Le même jour, paraîtra, dans la

COLLECTION FRANÇAISE

l'œuvre charmante et profonde
d'ÉDOUARD ESTAUNIÉ
de l'Académie française

TELS QU'ILS FURENT

Illustrée de 65 compositions en couleurs
— de **PIERRE LISSAC** —

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1 exemplaires sur Madagascar, avec 2 originaux..	**300** fr.
0 exemplaires sur vélin d'Arches	**200** fr.
0 exemplaires sur vélin de Rives..	**130** fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES